agatha christie

les quatre

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/isbn_9782702412626

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LES QUATRE

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.

Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.

Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.

Les frais de port seront remboursés.

AGATHA CHRISTIE

LES QUATRE

(The big four)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR XAVIER ROUX

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
10, RUE DE MARIGNAN, 10

© AGATHA CHRISTIE 1927 BY DODD MEAD & COMPANY INC
ET LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1933.
*Tous droits de traduction, reproduction, adaptation,
réservés pour tous pays.*

CHAPITRE PREMIER

LE VISITEUR INATTENDU

C'est beau, la traversée de la Manche, pour ceux qui se prélassent dans leurs chaises longues en attendant tranquillement le moment de débarquer et de rassembler sans précipitation leurs bagages !

Mais moi, dès que je mets le pied sur le bateau, le temps me paraît trop court pour entreprendre quoi que ce soit. Je transporte mes valises d'un endroit à un autre, j'emballe, je déballe, je remballe et si je descends prendre un repas, je l'avale d'un trait de peur qu'on ne touche terre pendant que je me restaure !

En cette claire matinée de juillet, arpentant fiévreusement le pont, le regard rivé aux blanches falaises de Douvres, je m'émerveillais de voir les passagers demeurer flegmatiquement dans leur fauteuil, sans même lever les yeux vers le pays natal. Leur cas, peut-être, était différent du mien ! Ils revenaient

d'un week-end à Paris et non pas, comme moi, d'un long séjour en Argentine. Un an et demi dans un rancho argentin ! J'avais réussi dans les affaires, et nous avions goûté là-bas, ma femme et moi, la vie libre et facile de l'Amérique du Sud. L'Angleterre me serait-elle aussi clémente ? Mon cœur se serrait en la voyant se rapprocher peu à peu.

Débarqué deux jours auparavant en France où j'avais réglé quelques affaires, j'étais maintenant en route pour Londres. Je me proposais d'y rester quelques mois, le temps de revoir de vieux amis, et tout particulièrement l'un d'entre eux, un petit bonhomme à la tête en pain de sucre et aux yeux verts : Hercule Poirot.

Je voulais le surprendre ; ma dernière lettre ne soufflait mot de mon retour (qui avait été décidé brusquement — les affaires, toujours les affaires !), je me réjouissais à l'avance du plaisir et de la stupéfaction que provoquerait mon arrivée.

Sans doute, je trouverais Poirot chez lui ; le temps était passé où ses occupations l'obligeaient à courir d'un bout à l'autre de l'Angleterre.

Sa réputation était devenue mondiale, et il n'admettait plus qu'une affaire absorbât tout son temps. Désormais, il n'intervenait plus que comme « détective-conseil », au même titre qu'un docteur célèbre de Harley Street.

L'image populaire du limier qui revêt les plus extraordinaires déguisements pour dépister les criminels, et qui s'arrête à chaque trace de pas, l'avait toujours amusé.

« Non, mon cher Hastings, me dirait-il, laissons

ce genre à Giraud et à ses amis ! Hercule Poirot a d'autres méthodes ! Le cerveau avant tout ! L'intelligence, l'esprit, les petites cellules grises ! Confortablement installé dans mon fauteuil, je vois ce qui échappe aux autres. Pas besoin de bondir et de me démener comme notre ami l'inspecteur Japp ! »

Certes, il y avait peu de chances pour que Hercule Poirot fût loin.

Arrivé à Londres, je déposai mes bagages à l'hôtel, et me fis conduire directement à la sympathique demeure. Que de souvenirs ! Je pris à peine le temps de dire bonjour à la vieille propriétaire, je me précipitai dans l'escalier, montant deux marches à la fois et je frappai à la porte de Poirot.

— Entrez ! me cria à l'intérieur une voix familière.

J'avançai, Poirot était devant moi. Il tenait une petite valise qu'il laissa échapper en me voyant.

— Mon ami Hastings ! s'écria-t-il. Mon cher ami Hastings !

Et s'élançant vers moi, il m'étreignit fraternellement.

Là-dessus, conversation incohérente : bribes de phrases, questions avides, réponses incomplètes, bons souvenirs de ma femme, récit de mon voyage, etc.

— Je suppose que mon ancien appartement est occupé ? demandai-je enfin lorsque nous fûmes calmés. J'aimerais pouvoir de nouveau habiter avec vous !

La physionomie de Poirot changea avec une saisissante soudaineté.

— Mon Dieu ! Quelle malchance ! Regardez donc autour de vous, mon ami.

Pour la première fois, je vis ce qui m'entourait : contre le mur, une immense malle bombée, un coffre préhistorique, une série de valises.

— Vous partez ?

— Oui.

— Où cela ?

— En Amérique du Sud.

— Comment ?

— Une drôle de farce, hein ? Je suis sur le point d'aller à Rio ! Chaque jour, je me disais : il ne faut pas que j'en parle à Hastings dans mes lettres, quelle bonne surprise lorsqu'il me verra arriver !

— Mais quand partez-vous ?

Poirot regarda sa montre.

— Dans une heure.

— Et moi qui vous ai toujours entendu dire que rien ne vous persuaderait d'entreprendre une longue traversée !

Poirot sursauta.

— Ne m'en parlez pas ! Mon docteur m'assure qu'on n'en meurt pas ; pour une fois, je crois que je tenterai le coup !

Il m'offrit un siège et poursuivit :

— Tenez, je vais vous expliquer comment tout cela s'est décidé. Connaissez-vous l'homme le plus riche du monde ? Encore plus que Rockefeller. C'est Abe Ryland.

— Le roi du savon ?

— Précisément. Un de ses secrétaires m'a pressenti. Il a du fil à retordre en ce moment avec une grosse

société de Rio. Il m'a proposé de me rendre sur place pour enquêter ; j'ai refusé en déclarant que, si les faits m'étaient clairement exposés, je pourrais donner mon avis. Mais non ! Monsieur a insisté : les données, paraît-il, ne peuvent m'être communiquées que sur les lieux ! Normalement, l'affaire aurait dû s'arrêter là. Disposer du temps d'Hercule Poirot ! Quelle impertinence ! Mais, mon cher Hastings, il a fini par m'offrir une somme tellement prodigieuse, que je me suis laissé tenter... C'est la fortune ! Et puis, il y avait un second attrait, vous voir, mon cher ami !

Cette marque d'estime me toucha considérablement.

— Aussi ai-je accepté, continua Poirot, et dans une heure je dois prendre le train transatlantique... Voilà une des petites ironies de la vie ! Je vous avoue, Hastings, que si la somme offerte n'avait pas été aussi alléchante, j'aurais hésité... Car tout récemment, j'ai entrepris de mon propre chef une petite enquête.

— Une enquête sur ?...

— Sur... sur... sur les Quatre !

— Quels quatre ? Vous ne parlez pas, j'espère, d'un quatuor artistique ? Ni des quatre grandes puissances mondiales ? Ni du Pacte à quatre ?

— Non, dit lentement Hercule Poirot. Je parle d'un quatuor criminel... Et bien que ce ne soit pas un quatuor à cordes, il a, croyez-le, plus d'une corde à son arc ! Il s'agit d'une bande de criminels internationaux, ou quelque chose d'analogue, et je crois... je crois...

— Que croyez-vous, cher maître ? Prononcez-vous !

— Je crois qu'il s'agit d'une affaire de grande envergure ! C'est une idée à moi, rien de plus. Mais il

faut que je termine mes préparatifs. Le temps passe.

— Ne partez pas, insistai-je. Faites annuler votre billet, et vous partirez plus tard avec moi.

Poirot m'adressa un regard chargé de reproches.

— Ne m'avez-vous donc pas compris ! J'ai donné ma parole, la parole d'Hercule Poirot. Rien, sinon une question de vie ou de mort, ne pourrait me retenir maintenant.

— Il est peu probable qu'elle surgisse, répondis-je en souriant, à moins qu'à la onzième heure se présente « l'hôte inattendu ».

Un instant nous restâmes silencieux... et tout à coup, dans le calme mélancolique, un bruit étrange dans la pièce voisine nous fit sursauter.

— Qu'est-ce ? m'écriai-je.

— Ma parole, répliqua Poirot, on dirait que c'est votre « hôte inattendu » !

— Mais comment se serait-il introduit dans votre chambre puisqu'on ne peut y accéder que par cette pièce-ci ?

— Vous avez une mémoire excellente, Hastings, pour vous souvenir ainsi de la disposition de l'appartement. Maintenant, passons aux déductions.

— Evidemment, il y a la fenêtre. Mais alors, ce serait un cambrioleur ? Il lui a fallu faire une rude ascension !

Je m'étais levé et j'avançais vers la porte, quand de l'intérieur j'entendis toucher à la poignée. Je m'arrêtai.

Le vantail s'ouvrit lentement et, encadré par le

chambranle, un homme apparut. Il était couvert de poussière et de boue des pieds à la tête.

Ses traits étaient convulsés. Un instant, il nous regarda fixement, puis chancela et s'écroula. Poirot se précipita vers lui en me jetant :

— Vite, de l'alcool !

Je versai rapidement de l'eau-de-vie dans un verre. Poirot parvint à lui en faire avaler un peu, et nous le transportâmes sur le canapé.

Bientôt l'homme rouvrit les yeux et promena autour de lui un regard inconscient.

— Que voulez-vous ? demanda Poirot.

L'individu remua les lèvres et dit d'une voix étrange :

— M. Poirot, 14, Farraway Street.

— C'est moi.

L'inconnu ne parut pas comprendre et répéta exactement sur le même ton .

— M. Poirot, 14, Farraway Street.

Poirot lui posa plusieurs questions. Tantôt l'homme ne répondait rien, tantôt il répétait la même phrase. Poirot me fit signe de téléphoner.

— Demandez au docteur Ridgeway de venir.

Fort heureusement, le docteur était chez lui, et comme sa demeure n'était pas loin, il arriva rapidement.

— Qu'y a-t-il ?

Poirot fournit une brève explication et le médecin examina notre étrange visiteur qui semblait totalement ignorer sa présence et la nôtre.

— Hum ! dit le docteur Ridgeway, lorsqu'il eut terminé son auscultation, c'est un cas curieux.

— Fièvre cérébrale ? demandai-je.

Mais le médecin riposta avec mépris :

— Fièvre cérébrale ! Ça n'existe pas, la fièvre cérébrale ! C'est une invention de romancier ! Non ! Cet homme a dû subir un choc. Il est venu ici sous l'empire d'une idée fixe, pour trouver M. Hercule Poirot, 14 Farraway Street, et il a répété ces mots machinalement, sans savoir le moins du monde ce qu'ils signifient.

— Aphasie ? suggérai-je.

Cette seconde supposition me valut de me faire rabrouer encore plus violemment par le docteur. Il ne daigna pas me donner d'explications, mais tendit au malade une feuille de papier et un crayon.

— Voyons un peu ce qu'il va en faire, dit-il.

Pour commencer, l'homme n'en fit rien. Puis sortant en effet de sa léthargie, il se mit à écrire fiévreusement. Mais bientôt, avec la même soudaineté, il laissa tomber crayon et papier.

Le docteur ramassa le tout et hocha la tête.

— Rien de précis dans tout cela, seulement le chiffre « 4 » griffonné une douzaine de fois, et d'une écriture de plus en plus saccadée, en caractères géants. Je suppose qu'il veut écrire : 14, Farraway Street. C'est un cas intéressant. Très intéressant. Pouvez-vous le garder ici jusqu'à cet après-midi ? Il faut que j'aille maintenant à l'hôpital, mais je reviendrai tantôt pour prendre toutes dispositions nécessaires à son sujet. C'est un phénomène trop curieux pour ne pas être suivi.

Je l'avisai du départ de Poirot et de mon intention de l'accompagner à Southampton.

— Laissez-le ici, il ne lui arrivera rien. Il est sous le coup d'un épuisement total et il dormira probablement huit heures d'affilée. Je vais en toucher un mot à cette brave Mrs Pearson, votre propriétaire, pour qu'elle le surveille un peu

Le docteur Ridgeway partit avec sa célérité accoutumée. Poirot se hâta d'achever l'emballage de ses valises, tout en surveillant la pendule d'un œil inquiet.

— C'est incroyable ce que le temps passe vite ! Eh bien ! Vous ne pouvez me reprocher de vous laisser désœuvré, Hastings ? Voici un problème sensationnel à résoudre « L'inconnu de la dernière heure. » D'où vient-il ? Qui est-il ? Sapristi ! Je donnerais deux ans de mon existence pour que ce paquebot ne parte que demain au lieu d'aujourd'hui. C'est une affaire curieuse ! Mais il faut du temps, beaucoup de temps. Des journées, des mois peut-être s'écouleront avant que nous puissions apprendre la vérité sur cet inconnu et sur sa visite mystérieuse.

— Je ferai de mon mieux, Poirot. Vous pouvez en être certain. Je m'efforcerai d'être un remplaçant émérite.

— Oui, oui...

Sa réplique me parut manquer d'enthousiasme. Poirot m'aimait sincèrement, mais n'avait évidemment pas confiance en mes talents de détective.

Je ramassai la feuille de papier et je dis en la froissant discrètement :

— Si je devais écrire une nouvelle, j'utiliserais comme point de départ votre dernière idiosyncrasie et je l'intitulerais : « Le Mystère des Quatre. »

A peine eus-je prononcé ces mots que notre malade sortit subitement de sa léthargie et, se redressant, prononça de façon claire et intelligible :

— Li Chang-yen.

Il avait l'air d'un homme réveillé en sursaut.

Poirot me fit signe de ne rien dire.

L'homme continua à parler d'une voix étonnamment nette, avec des intonations mécaniques, comme s'il citait un texte appris par cœur :

— Li Chang-yen peut être considéré comme le cerveau du Grand Quatuor. Il en est la force motrice, le chef intellectuel, le directeur, c'est pourquoi je l'ai baptisé Numéro Un. Le Numéro Deux est rarement désigné par son véritable nom, on le représente par un S barré d'un double trait, le signe du dollar, ou bien par deux barres et une étoile. C'est donc, de toute évidence, un Américain qui personnifie la puissance de l'argent. Le Numéro Trois est une femme. Une femme et une Française. Cela ne fait pas de doute. Une vedette du demi-monde, peut-être ? Une étoile du grand monde, qui sait ? Mais rien de précis à son sujet. Enfin, le Numéro Quatre...

Sa voix hésita. Il s'arrêta.

Poirot se pencha vers l'homme, les yeux rivés aux siens, l'incitant à poursuivre son récit.

— Eh bien ? Le Numéro Quatre ?...

Une atmosphère écrasante, soudain, s'était appesantie sur nous. Le visage du malade était affreusement convulsé. Haletants, Poirot et moi, nous attendions...

— C'est le Destructeur..., exhala le pauvre homme dans un dernier effort. Puis il s'évanouit.

— Mon Dieu ! soupira Poirot. J'avais donc raison !

— Pensez-vous que...

Il m'interrompit :

— Transportez-le sur mon lit dans ma chambre. Je n'ai plus une minute à perdre, si je veux arriver à temps pour mon train. Ce n'est pas que je tienne à le prendre, au contraire, je le manquerais volontiers, mais j'ai donné ma parole. Vite ! Hastings.

Abandonnant notre mystérieux visiteur aux soins de Mrs Pearson, nous partîmes juste à temps pour attraper le train qui s'ébranlait.

Poirot était tantôt silencieux, tantôt loquace. Par instants, perdu dans un rêve, il regardait fixement par la portière sans paraître entendre un mot de ce que je lui disais. Puis subitement, il s'animait, s'enfiévrait, me submergeait sous un flot de recommandations, d'injonctions, d'ordres donnés dans un style télégraphique.

Après Woking, il y eut une période de calme. Le train, réglementairement, ne s'arrêtait pas avant Southampton, mais un signal soudain l'obligea à stopper.

— Nom d'un tonnerre ! s'écria Poirot tout d'un coup, que j'ai été stupide ! Maintenant je comprends ! Ce sont nos anges gardiens qui arrêtent le train ! Vite ! Hastings, descendons !

En un clin d'œil, il avait ouvert la portière du compartiment et se trouvait sur le ballast.

— Jetez les valises et sautez !

J'obéis juste à temps, car à peine étais-je descendu que le train repartait.

— Et maintenant, Poirot, lui demandai-je, hors de moi, peut-être m'expliquerez-vous où vous voulez en venir ?

— C'est tout simplement que j'ai compris !

— Voilà qui me renseigne !

— A vous voir, mon vieux Hastings, on ne le dirait pas ! Portez les deux valises, c'est tout ce que je vous demande. Pour le reste, je me débrouillerai.

CHAPITRE II

LE GARDIEN DE L'ASILE D'ALIENES

Heureusement, le train s'était arrêté à proximité d'une gare, près de laquelle se trouvait un garage où nous pûmes louer une voiture. Une demi-heure après, nous filions vers Londres. Alors seulement, Poirot daigna satisfaire ma curiosité.

— Vous ne comprenez pas ? Eh bien, tout à l'heure, j'étais comme vous ! Mais maintenant je vois clair : on voulait se débarrasser de moi, tout simplement.

— Quoi ?

— Mais oui, on a voulu se débarrasser d'Hercule Poirot et on s'y est pris fort intelligemment. Le procédé était d'une astuce remarquable. L'endroit où je devais me rendre avait été choisi plus que judicieusement. Ils me craignaient.

— Qui ?

— Vous le demandez ? Les Quatre, voyons ! Ces quatre génies ligués pour travailler hors la loi : le

Chinois, l'Américain, la Française, et... l'Autre... Prions Dieu d'arriver à temps, Hastings !

— Vous croyez que votre visiteur inconnu est en danger ?

— J'en suis convaincu !

Sans donner d'explication à Mrs Pearson, stupéfaite de nous voir déjà revenus, nous lui demandâmes ce qui s'était passé pendant notre absence. Rien d'inquiétant. Personne ne s'était présenté et le malade n'avait pas bougé.

C'est avec un soupir de soulagement que nous gagnâmes l'appartement. Poirot entra le premier dans la chambre à coucher. Sa voix retentit, étrangement émue.

— Hastings ! L'homme est mort.

Je me précipitai vers lui. L'inconnu était étendu sur le lit, comme quand nous l'avions quitté, mais il ne respirait plus. Je courus chercher un docteur autre que Ridgeway ; celui-ci, je le savais, ne serait pas rentré chez lui. J'en trouvai un presque immédiatement et qui voulut bien m'accompagner.

— Pauvre homme, il est mort ! Bien mort. Il s'agit sans doute de quelqu'un à qui vous vous intéressiez ?

— Oui, en quelque sorte, répondit évasivement Poirot.

— De quoi pensez-vous qu'il soit mort, docteur ?

— Difficile à dire ! Une espèce de syncope ; cependant il me semble qu'il y a des signes d'asphyxie. Avez-vous le gaz ici ?

— Non, l'électricité seulement.

— Et puis les deux fenêtres sont ouvertes... J'es-

time qu'il y a deux heures qu'il est mort. Déclarez son décès.

Le docteur s'en alla et Poirot donna les quelques coups de téléphone nécessaires. A mon grand étonnement, il finit par téléphoner à notre vieil ami l'inspecteur Japp, en le priant de passer nous voir.

A peine Poirot avait-il fini que Mrs Pearson arriva, ouvrant des yeux grands comme des soucoupes :

— Il y a en bas un homme de la part de l'asile d'aliénés d'Hanwell. Puis-je le faire monter ?

Un individu grand et fort, revêtu de l'uniforme réglementaire, se présenta.

— Bonjour, messieurs, dit-il d'un ton jovial. J'ai tout lieu de penser qu'un de mes oiseaux est chez vous ! Il s'est envolé hier soir.

— Il était ici, répondit Poirot calmement.

— Reparti de nouveau ? s'exclama le gardien.

— Mort, lui répondit mon ami.

L'homme parut rasséréné.

— Vraiment ! Pauvre bougre ! Que voulez-vous... Ça vaut mieux pour tout le monde.

— Il était donc dangereux ?

— Non, assez anodin, au contraire, souffrant de la manie de la persécution. Une folie aiguë, je vous dis ! Il ne parlait que de sociétés secrètes chinoises. On a fini par le faire enfermer. Ils sont tous ainsi !

— Depuis combien de temps était-il enfermé ? demanda Poirot.

— A peu près deux ans.

— Ah ! ah ! dit Poirot sans se départir de son calme. Etes-vous sûr qu'il n'était pas sain d'esprit ?

Le surveillant se mit à rire :

— S'il l'avait été, pourquoi l'aurait-on enfermé ? Tous les fous se croient normaux, vous ne l'ignorez pas.

Poirot ne dit plus rien, il emmena le gardien voir le corps, et l'identification fut vivement faite.

— C'est bien fini, dit le surveillant endurci. Drôle de pistolet, hein ? Maintenant, il faut que je parte et que je m'occupe des dispositions à prendre. Ce cadavre ne vous encombrera plus longtemps. Si l'on fait une enquête, vous devrez probablement déposer. Mais ce sera tout. Au revoir, messieurs.

Avec une singulière grimace, il se retira.

Quelques minutes après, Japp arrivait. L'inspecteur de Scotland Yard était comme toujours alerte et joyeux.

— En quoi puis-je vous être utile, monsieur Poirot ? Je vous croyais parti pour les bancs de corail d'une île lointaine.

— Mon cher Japp, je voudrais savoir si vous avez déjà rencontré l'homme que je vais vous faire voir.

Il le conduisit dans la chambre où l'inspecteur regarda le corps étendu sur le lit.

— Voyons un peu, murmura-t-il, intrigué. Il ne me semble pas inconnu, et j'ai la prétention d'avoir bonne mémoire. Mais bien sûr ! C'est Mayerling. Je veux être pendu si je me trompe.

— Et qui est, ou plutôt qui était Mayerling ?

— Un type de la police secrète ; pas de Scotland Yard. Il est parti en Russie il y a cinq ans et on n'en a plus entendu parler. Nous pensions que les Bolcheviks l'avaient supprimé.

— Une preuve de plus ! dit Poirot, lorsque Japp se fut retiré. Et pourtant la mort semble naturelle.

Il eut un grognement de mécontentement et se tut.

Un coup de vent agita les rideaux, et l'attention de Poirot se dirigea soudain de ce côté-là.

— Je suppose, Hastings, que vous avez ouvert les fenêtres après l'avoir déposé sur le lit ?

— Non pas. Si je ne me trompe, elles étaient fermées.

— Comment ? Elles étaient fermées et maintenant elles sont ouvertes. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je pense que quelqu'un est entré ici en notre absence.

— C'est assez possible, admit Poirot.

Mais il paraissait penser à autre chose.

Après une minute de réflexion, il reprit :

— Ce n'est pas précisément l'idée que j'avais. Une seule fenêtre ouverte ne m'intriguerait pas autant ; ce qui est curieux, c'est qu'elles le soient toutes les deux.

Puis, passant dans l'autre pièce :

— La fenêtre du salon est ouverte également ! s'écria-t-il. Pourtant nous l'avions fermée !

Il se dirigea de nouveau vers le cadavre et se pencha pour examiner soigneusement son visage, sa bouche, les commissures des lèvres.

— Il a été bâillonné et empoisonné, déclara Poirot en se relevant.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, épouvanté. L'autopsie va sûrement tout nous révéler.

— Nous ne découvrirons rien du tout. Il a été empoisonné par une forte inhalation d'acide prus-

sique. Le criminel lui a pressé le tampon sous le nez, puis il s'est sauvé après avoir ouvert toutes les fenêtres. L'acide cyanhydrique est extrêmement volatil, mais il dégage une odeur très prononcée d'amandes amères. N'ayant aucune trace de cette odeur pour les guider et ne nourrissant d'ailleurs aucun soupçon spécial, les médecins ne peuvent conclure qu'à une mort naturelle.

Poirot se pencha de nouveau sur le cadavre.

— Cet homme, Hastings, cet homme appartenait à la police secrète. Et il y a cinq ans il s'est rendu en Russie !

— Puisqu'il a été hospitalisé ces deux dernières années dans un asile d'aliénés, que s'est-il passé au cours des trois années précédentes ? demandai-je.

Poirot secoua la tête et m'attrapa par le bras.

— La pendule, Hastings ! Regardez la pendule !

Comme lui, je dirigeai mon regard vers la cheminée. La pendule était arrêtée à quatre heures.

— Quelqu'un y a touché. Normalement, elle devrait marcher encore trois jours. Je ne la remonte que tous les huit jours.

— Dans quel but aurait-on fait cela ? Pour créer une fausse piste et pour laisser supposer que le crime a eu lieu à quatre heures ?

— Mais non, mon cher ! Rassemblez vos esprits ! Faites un peu travailler votre cerveau ! La matière grise, que diable ! Imaginez-vous que vous êtes Mayerling ; vous entendez un bruit insolite, et peut-être savez-vous que votre dernière heure approche. Vous ne disposez que d'un instant pour laisser un signe susceptible d'orienter les recherches après votre mort :

Quatre heures ! Le chiffre « 4 » ! Le mystère du Grand Quatuor ! Le « Numéro Quatre », « Le Destructeur » ! Avez-vous compris, Hastings ?

Et Poirot, sous l'empire de son idée, courut dans la pièce mitoyenne pour donner un nouveau coup de téléphone.

— Allô ! L'asile d'aliénés de Hanwell ? J'apprends qu'un de vos malades s'est évadé aujourd'hui... Que dites-vous ? Un instant, s'il vous plaît... Pouvez-vous répéter ? Ah !... Parfaitement.

Il raccrocha le récepteur et se tourna vers moi :

— Avez-vous entendu, Hastings ? Il n'y a pas eu d'évasion.

— Et ce gardien qui est venu ?

— Eh bien ! Ce gardien n'était-il pas... n'était-il pas...

— Qui donc ?

— Le « Numéro Quatre » en personne... « Le Destructeur » !

Complètement abasourdi, je regardai Poirot. Enfin, retrouvant l'usage de la parole :

— Un fait certain, c'est que nous le reconnaîtrons n'importe où !

— Vous croyez, mon ami ? Je ne suis pas de votre avis. Il avait l'aspect d'un lourdaud, d'un hâbleur, avec son visage rubicond, sa grosse moustache et sa voix forte. A l'heure qu'il est, il n'a certainement plus aucune de ces caractéristiques ! Quant aux autres signes distinctifs : ses yeux, ses oreilles, ses dents parfaitement alignées, ils sont insignifiants. L'identification n'est pas aussi facile que vous pouvez le

croire. Mais la prochaine fois je prendrai mes précautions !

— Vous pensez qu'il y aura une prochaine fois ?

Poirot devint encore plus grave.

— C'est un duel à mort que nous livrons, mon cher ami ! Vous et moi d'un côté, les « Quatre » de l'autre. Ils ont gagné la première manche, sans avoir réussi à m'évincer. A l'avenir, il leur faudra compter avec Hercule Poirot.

CHAPITRE III

DES PRECISIONS SUR LI CHANG-YEN

Escomptant une nouvelle visite du surveillant de l'asile d'aliénés, je me refusai pendant quarante-huit heures à quitter l'appartement un seul instant. Autant que je pouvais en juger, il n'avait aucune raison de croire que nous avions vu à travers son déguisement. Je croyais qu'il pourrait revenir pour emporter le corps. Mais Poirot se moqua de mon raisonnement.

— Evidemment, mon ami, si cela vous amuse, vous pouvez rester ici à guigner les petits oiseaux pour leur mettre un grain de sel sous la queue ! Moi, je ne perds pas mon temps de cette façon-là.

— Mais alors, Poirot, comment vous expliquez-vous que ce prétendu gardien d'asile ait couru le risque de venir ici, même une seule fois ? S'il l'a fait, c'est qu'il avait l'intention de revenir pour emporter le cadavre, de façon à écarter toute idée de culpabilité

de sa part. Sinon, quel bénéfice tirera-t-il de sa première venue ?

Poirot esquissa son haussement d'épaules le plus désinvolte.

— Vous ne voyez pas avec les yeux du « Numéro Quatre » ! Vous parlez de culpabilité ; mais de quoi pouvez-vous l'accuser ? Nous avons un cadavre ici, mais aucune preuve d'assassinat. De l'acide prussique absorbé par inhalation ne laisse aucune trace. Il n'y a aucun témoin. Personne n'a vu le criminel pénétrer ici pendant notre absence. Et enfin nous ignorons tout de l'activité de feu notre ami Mayerling... Non, Hastings, le « Numéro Quatre » n'a laissé aucune trace et il le sait. Il n'est venu ici qu'en éclaireur. Peut-être voulait-il s'assurer que Mayerling était bien mort. Mais il est encore plus probable qu'il ait voulu voir Hercule Poirot et parler au seul adversaire dont il ait quelque chose à craindre.

Le raisonnement de Poirot me parut particulièrement présomptueux, mais je m'abstins d'en discuter.

— Et pour l'enquête, que se passera-t-il ? J'espère que vous exposerez clairement les faits, et que vous donnerez à la police une description parfaite du « Numéro Quatre ».

— Dans quel but ? Disposons-nous de preuves susceptibles d'impressionner un jury ? Non, nous les laisserons simplement constater « la mort accidentelle ». De cette façon, notre malin bandit pourra se vanter d'avoir battu Hercule Poirot dès le premier round !

Comme d'habitude, Poirot avait raison. Nous ne revîmes plus le gardien de l'asile d'aliénés, et l'en-

quête au cours de laquelle je déposai (Poirot, lui, s'en garda bien) passa inaperçue des journaux.

Avant mon arrivée, Poirot avait liquidé ses affaires en vue de son départ pour l'Amérique du Sud ; il n'avait donc plus de travail en cours et restait la majeure partie de la journée à la maison. Il parlait peu et ne faisait rien. Affalé dans un fauteuil, il décourageait toutes mes tentatives de conversation.

Un matin, environ huit jours après le crime, il me demanda de l'accompagner dans une visite qu'il désirait faire.

Je m'en réjouis, craignant qu'il ne commît une erreur en voulant tout démêler par lui-même, par la seule force de sa « matière grise »...

Mais il n'était vraiment pas communicatif, et je ne pus savoir où nous allions.

Poirot adore le mystère. Jamais il ne fera part à ses collaborateurs du moindre renseignement, sauf au tout dernier moment.

Après avoir pris un autobus et deux trains, arrivés à proximité d'une des agglomérations les plus déprimantes au sud de Londres, il daigna enfin s'expliquer :

— Hastings, nous allons voir l'homme le mieux informé sur la Chine secrète.

— Qui est-il ?

— Vous n'en avez certainement jamais entendu parler. Un certain Mr John Ingles. Sous tous les rapports, il est le plus parfait fonctionnaire retraité. Anglais moyen. Intelligence moyenne. Sa maison est pleine d'objets d'art chinois — manie qui ennuie tous

ses amis et connaissances ! Toutefois, je suis persuadé que le seul homme capable de me fournir le renseignement que je recherche, c'est précisément Mr John Ingles.

Bientôt nous franchissions le seuil de la villa « Les Lauriers ». Pour ma part, je ne remarquai pas le moindre buisson de lauriers !

Un Chinois à la figure impassible nous introduisit auprès de son maître.

Mr Ingles était un homme trapu, au teint jaunâtre, aux yeux très enfoncés et singulièrement brillants.

Il se leva pour nous accueillir, laissant de côté une lettre décachetée qu'il tenait entre les mains, et à laquelle il fit allusion par la suite.

— Asseyez-vous, je vous prie. Halsey me dit que vous désirez un renseignement et que je peux vous être utile.

— C'est exact, monsieur. Je désirerais savoir si vous avez connaissance d'un certain Li Chang-yen ?

— C'est extrêmement curieux ! Comment avez-vous entendu parler de cet homme ?

— Alors, vous le connaissez ?

— Je l'ai rencontré une fois et je sais quelque chose sur son compte ; pas autant que je voudrais, bien sûr ! Je suis étonné que quelqu'un d'autre, en Angleterre, ait entendu parler de lui. C'est un grand homme dans son genre, de la classe des mandarins ; mais ce n'est pas là son fort. Il est bien plus qu'un mandarin : il est la cheville ouvrière de l'entreprise.

— De quelle entreprise ?

— L'entreprise d'agitation mondiale, de crises, de guerres, de révolutions et de contre-révolutions qui éclatent chez certaines nations. On pourrait presque dire chez toutes !... Des gens bien renseignés prétendent que derrière ce mouvement — en Chine et en Russie comme dans les autres pays — il y a un cerveau. Les leaders les plus connus ne seraient que ses instruments. Je n'ai pas de preuves, mais je demeure persuadé que ce cerveau, c'est Li Chang-yen.

— Allons, m'écriai-je, c'est inadmissible ! Comment un Chinois irait-il s'immiscer dans les affaires russes ?

Poirot fronça les sourcils et me jeta un regard désapprobateur.

— Les Russes s'immiscent bien dans les affaires chinoises ! Comme d'ailleurs tout le reste du monde ! Pour vous, Hastings, tout ce qui n'est pas de votre cru est inadmissible. Quant à moi, je suis d'accord avec Mr Ingles. Je vous en prie, Mr Ingles, continuez !

Le fonctionnaire en retraite ne se fit pas prier.

— Je ne sais pas pourquoi Li Chang-yen s'occupe de tout cela, poursuivit-il. Il doit souffrir de la même maladie que d'autres grandes intelligences, d'Alexandre à Napoléon. Cette maladie est la soif du pouvoir et de la suprématie. Jusqu'à présent, un conquérant avait besoin de la force armée, mais à notre époque d'agitation, un homme comme Li Chang-yen peut employer d'autres moyens. Il vise ni plus ni moins à la dictature mondiale ! J'ai la certitude qu'il dispose de ressources pécuniaires illimitées destinées à la corruption et à la propagande. A certains indi-

ces, je me rends compte qu'il doit contrôler l'application d'une découverte scientifique, d'une puissance bien supérieure à celles que connaît le monde.

Poirot écoutait Mr Ingles avec la plus grande attention.

— Et en Chine ? demanda-t-il, pensez-vous qu'il agisse également ?

Son interlocuteur lui répondit d'un signe de tête affirmatif.

— Je ne puis vous fournir de preuves absolues, mais je connais personnellement tous ceux qui jouent un rôle tant soit peu influent en Chine, et je puis vous affirmer que, même lorsqu'ils comptent aux yeux du public, ils ne disposent en réalité que d'un pouvoir restreint. Ce sont des pantins qui s'agitent à l'extrémité de ficelles tirées par une main maîtresse. Cette main est celle de Li Chang-yen. Il est la tête qui domine l'Orient. Jamais il n'apparaît en pleine lumière, il demeure cloîtré dans son palais de Pékin d'où il dirige tous les événements. On exécute ses ordres à distance. Nous ne comprenons rien à l'Orient, et nous n'y comprendrons jamais rien.

— N'y a-t-il personne qui puisse le combattre ? demanda Poirot.

Mr Ingles se pencha en avant dans son fauteuil et répondit :

— Quatre hommes ont essayé, au cours de ces quatre dernières années, quatre hommes énergiques, honnêtes et extrêmement intelligents. Chacun d'eux aurait pu contrarier les plans de Li Chang-yen.

— Eh bien ? demandai-je.

— Eh bien ! Tous les quatre sont morts. Le premier a écrit un article où il mentionnait le nom de Li Chang-yen à propos de nouvelles émeutes à Pékin ; deux jours après il a été poignardé dans la rue. On n'a jamais arrêté l'assassin. Le deuxième, qui a parlé de Li Chang-yen dans un discours, a été empoisonné. Le troisième, au cours d'une conversation, a exprimé le soupçon que Li Chang-yen était à la base de certain mouvement : le lendemain, il est mort du choléra (un cas isolé sans aucun rapport avec une épidémie) ; le quatrième enfin, qui a commis une indiscrétion du même ordre, a été trouvé mort dans son lit. La cause du décès n'a jamais été établie, mais un docteur qui examina le cadavre m'a dit qu'il était brûlé et recroquevillé comme s'il avait reçu une décharge électrique d'une puissance incroyable.

— Et Li Chang-yen ? demanda Poirot. Il n'existe naturellement pas la moindre preuve contre lui ? Certains signes cependant doivent le déceler ?

Mr Ingles eut un haussement d'épaules.

— Des signes... évidemment ! Tenez, un exemple caractéristique : à un moment donné, j'avais fait la connaissance d'un jeune Chinois chimiste distingué, protégé de Li Chang-yen. Un jour, à bout de forces, il vint me trouver ; il était dans un état pitoyable, sur le point de s'évanouir. Il me fit entendre qu'on l'obligeait, dans le palais de Li Chang-yen, à prendre part à des expériences pratiquées sur de pauvres coolies, véritables cobayes traités de façon révoltante, sans le moindre souci de la vie humaine ou de la souffrance. Tout cela sous la direction du mandarin. Le malheureux jeune homme était en proie à une indescriptible

terreur. Je le tranquillisai de mon mieux, et le fis coucher dans une chambre située à l'étage supérieur de ma propre maison, me réservant de le questionner le lendemain ; pure stupidité de ma part ! Au milieu de la nuit, je me réveillai et je vis ma maison en flammes... Je dois au plus grand des hasards de ne pas y avoir laissé ma vie. Une enquête a démontré que l'incendie s'était déclaré à l'étage supérieur avec une intensité surprenante. De mon jeune chimiste, on ne retrouva que les restes calcinés.

A l'ardeur qu'il déploya au cours de ce récit, je compris que Mr Ingles venait de nous entretenir de sa marotte ; il s'en aperçut d'ailleurs lui-même et se mit à rire comme pour s'excuser.

— Naturellement, ajouta-t-il, je n'ai pas de preuves à vous donner... Et, comme tous mes autres interlocuteurs, vous allez en déduire que je déraisonne.

— Pas du tout, répondit calmement Poirot. Nous avons de bonnes raisons de vous croire ! Nous nous intéressons trop aux exploits de Li Chang-yen, pour douter un seul instant de votre sincérité.

— C'est bizarre que vous le connaissiez, je m'étais imaginé que pas un être, en Angleterre, n'avait entendu parler de lui. Si je ne suis pas trop indiscret, j'aimerais savoir comment vous avez été amenés à connaître son existence.

— Très volontiers, monsieur, il n'y a là aucune indiscrétion ! Il y a quelque temps, un inconnu est venu se réfugier chez moi : il paraissait sous l'effet d'une forte secousse. Il nous en dit cependant assez pour nous intriguer sur le compte de ce Li Chang-yen.

Il parla de quatre personnes : « Les Quatre », ou « Le Grand Quatuor », qui se trouveraient à la tête d'une organisation jusqu'ici insoupçonnée. Selon lui, le « Numéro Un » serait Li Chang-yen, le « Numéro Deux » un Américain inconnu, le « Numéro Trois » une Française également inconnue, et le « Numéro Quatre » un individu jouant le rôle d'exécuteur et bourreau en chef, et surnommé « Le Destructeur ». Avant d'avoir pu m'en dire plus long, mon informateur est mort. C'est tout ce que je sais. Mais vous, Mr Ingles, avez-vous entendu parler des « Quatre » ?

— Pas à propos de Li Chang-yen. Mais, il y a peu de temps, j'ai entendu ou, plus exactement, lu quelque chose qui vous intéressera... Je crois me souvenir que l'affaire était très spéciale. Ah ! J'y suis.

Il se leva et se dirigea vers un joli meuble de laque d'où il tira une lettre.

— Voici la missive d'un vieux navigateur rencontré un jour à Shanghaï. C'était un vieux dépravé, aux cheveux blancs. Il s'adonnait à la boisson et je n'accordai aucun crédit à ses divagations !

Il nous lut la lettre à haute voix :

Cher monsieur,

Peut-être ne vous souviendrez-vous pas de moi, mais je n'ai pas oublié le grand service que vous m'avez rendu, il y a longtemps, à Shanghaï. Je viens en solliciter un autre. J'ai besoin d'argent pour partir d'ici. Pour le moment, je suis bien caché, tout au moins je le suppose. Mais on peut découvrir ma

cachette d'un jour à l'autre. Les Quatre veillent. Ils me pousuivent. Ma vie en dépend. J'ai de la fortune, mais je n'ose pas m'en servir, de crainte de donner l'éveil. Je vous en supplie, envoyez-moi deux cents livres. Je vous les rembourserai, je vous le jure ! Votre dévoué,

JONATHAN WHALLEY.

— Ce mot est daté de « Granite Bungalow », à Hoppaton (Dartmoor). J'avoue que j'ai considéré cette lettre comme un moyen grossier de me soutirer deux cents livres, ce qui pour moi n'est pas une bagatelle. Si cette lettre peut vous servir, prenez-la ! dit-il en nous la tendant.

— Je vous remercie, déclara Poirot, je vais me rendre immédiatement à Hoppaton.

Ingles sursauta.

— Alors, vous le prenez au sérieux ? Du coup, je me sens intéressé ! Accepteriez-vous ma compagnie ?

— J'en serai ravi, mais partons tout de suite, pour arriver avant la tombée de la nuit.

En deux minutes John Ingles fut prêt. Nous gagnâmes rapidement la gare de Paddington d'où un train nous emmena à Moretonhamstead. Nous fîmes en voiture les quatorze kilomètres qui nous séparaient de Hoppaton, petit village pelotonné au fond d'une vallée, à l'orée de la lande.

Il était huit heures du soir lorsque nous arrivâmes à destination, c'est-à-dire presque en plein jour, puisque nous étions en juillet.

— « Granite Bungalow » ! répéta d'un air surpris le paysan que nous rencontrâmes dans la Grand-Rue, et auquel nous demandâmes notre chemin. C'est bien à « Granite Bungalow » que vous désirez aller ? C'est là-bas !

Et il nous désigna une maison grise à l'autre extrémité de la rue.

— Venez-vous pour voir l'inspecteur ?

— Quel inspecteur ? demanda vivement Poirot. Que voulez-vous dire ?

— N'avez-vous donc pas entendu parler du crime ? Une chose horrible ! Le sang a coulé à flots, dit-on.

— Mon Dieu ! murmura Poirot. Il faut voir immédiatement cet inspecteur !

Cinq minutes plus tard, nous étions avec l'inspecteur Meadows.

Le représentant de la police se montra d'abord peu aimable, mais au nom magique de l'inspecteur Japp, de Scotland Yard, il se dérida.

— Oui, monsieur, le crime a été commis ce matin. Epouvantable ! On a téléphoné à Moreton et j'ai été envoyé aussitôt. Mystère total ! La victime, un homme de soixante-dix ans, était étendue sur le plancher du salon. Il avait une plaie à la tête et la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. La pièce était inondée de sang. Au cours de notre enquête, nous avons appris différentes choses : il paraît que le bonhomme aimait boire ! Sa domestique, Betsy Andrews, nous a dit que son patron possédait une collection de petites statuettes chinoises en jade, d'une grande valeur ; or, elles ont disparu. Le crime aurait donc eu

le vol pour mobile ? Mais, à l'examen, cette solution ne tient plus.

Le vieillard avait deux personnes à son service : Betsy Andrews, du pays, et Robert Grant, un étranger, un type singulier, cachottier, bourru. Ce matin, comme à l'ordinaire, Grant est allé à la ferme chercher le lait. Betsy, elle, bavardait dehors avec une voisine. Elle s'est absentée entre dix heures et dix heures et demie ; c'est à ce moment-là que le crime a été commis. Grant est revenu le premier ; il est entré par la porte de service qui était ouverte (personne, par ici, ne ferme les portes à clef, tout au moins dans la journée) ; il a déposé le pot au lait dans l'office et il est allé dans sa chambre lire le journal en fumant une cigarette. Il n'avait aucune notion de ce qui s'était passé, du moins le dit-il ! Lorsque Betsy est arrivée à son tour, elle est entrée dans le salon. A la vue de son patron assassiné, elle a poussé un cri à réveiller le mort ! Jusqu'ici, tout est parfaitement clair. Quelqu'un est venu en l'absence des deux domestiques et a tué le pauvre homme. Ce quelqu'un, remarquez, devait avoir une certaine audace, car il a dû soit passer par la rue, soit escalader un jardin mitoyen : le « Granite Bungalow » comme vous voyez, est de toutes parts entouré de maisons. Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas vu ?

L'inspecteur se tut, l'air assez satisfait.

— Ah ! Ah ! je saisis, dit Poirot. Et ensuite ?

— Ma foi, monsieur, tout cela m'a paru bien compliqué et je me suis mis en devoir d'observer un peu autour de moi. Tout d'abord, la valeur de ces figu-

rines de jade pouvait-elle frapper un simple vagabond ? N'était-ce pas une pure folie de commettre un tel meurtre en plein jour ? Supposez que le vieillard ait appelé au secours ?

— J'imagine, inspecteur, dit Mr Ingles, que la contusion de la tête est antérieure à la mort ?

— D'accord ! l'assassin a d'abord assommé la victime d'un coup sur le crâne, puis il lui a coupé la gorge ; mais comment diable a-t-il pu entrer et sortir ? Généralement, dans un petit pays comme celui-ci, un inconnu est vite repéré ; or, personne ne l'a vu ! J'ai tout exploré. Il a plu cette nuit, j'ai donc pu facilement relever dans la cuisine des traces de pas vers l'intérieur et l'extérieur ; dans le salon, j'en ai remarqué de deux sortes (Betsy Andrews, elle, s'était arrêtée sur le seuil) ; celles de Mr Whalley qui portait des pantoufles de feutre et celles d'un autre homme qui avait piétiné dans le sang. Cela m'a permis de le dépister facilement jusqu'à la cuisine, mais pas plus loin. Voilà un premier point d'acquis. Sur la porte de Grant, j'ai relevé une légère tache de sang ; second point de repère ! Enfin, le troisième m'est fourni par les chaussures de Grant, qu'il avait d'ailleurs enlevées ; elles s'adaptent parfaitement aux traces. La question est donc réglée ! J'ai fait arrêter Grant. Et savez-vous ce que j'ai découvert dans ses affaires ? Les figurines de jade ! Robert Grant est également Abraham Biggs, condamné pour crime et cambriolage, il y a cinq ans !

Et l'inspecteur, d'un air vainqueur, s'exclama :

— Que pensez-vous de cela, messieurs ?

— Je pense, dit Poirot, que nous nous trouvons devant une affaire fort simple, étonnamment simple. Ce Biggs ou Grant doit être totalement dépourvu d'astuce, n'est-ce pas votre avis ?

— Oh ! je vous l'accorde, c'est un individu lourdaud et très quelconque. Il semble ne pas avoir la moindre idée de ce que peut révéler une empreinte de pas.

— Oui, oui, il n'a pas la perspicacité d'un détective... Inspecteur, permettez-moi de vous féliciter ! Nous autorisez-vous à voir le lieu du crime ?

— Je vous y conduirai moi-même, et j'aimerais que vous examiniez ces traces de pas.

— Très volontiers, cela m'intéresse vivement.

Nous nous mîmes en route aussitôt. Mr Ingles et l'inspecteur en tête. Je retins Poirot pour lui chuchoter à l'oreille :

— Je parie, Poirot, que l'affaire vous semble plus compliquée que ne le croit ce brave inspecteur ?

— Là est toute la question, mon cher. Whalley, dans sa lettre, dit nettement que les Quatre sont sur sa piste ; et les Quatre ne sont pas des fantômes, des croquemitaines imaginaires — nous le savons l'un et l'autre ! Evidemment, le dénommé Grant semble avoir commis le crime. Il reste à savoir dans quel but. Est-ce pour voler les statuettes de jade ? Ou serait-il un agent de la triste bande ? J'avoue que cette dernière supposition me semble plus plausible. Il est peu probable qu'un homme de cette catégorie ait une notion exacte de la valeur du jade et qu'il commette un crime rien que pour se les approprier. C'est un

détail qui aurait dû frapper l'inspecteur ! En outre, Grant aurait pu voler les figurines sans pour cela se livrer à un crime aussi sauvage. Là, encore, notre ami du Devonshire ne semble pas avoir fait appel à sa matière grise ! Il a mesuré des traces de pas, mais il a omis de mettre de l'ordre dans ses idées.

CHAPITRE IV

DE L'IMPORTANCE D'UN GIGOT

L'inspecteur sortit une clef de sa poche et ouvrit la porte de « Granite Bungalow ». La journée avait été belle et sèche ; nos pas ne pouvaient marquer ; néanmoins, nous prîmes la précaution de bien nous essuyer les pieds sur le paillasson.

Une femme sortit de l'obscurité et s'approcha de l'inspecteur pour lui dire quelques mots.

S'adressant à nous par-dessus son épaule, il dit :

— Cherchez partout, monsieur Poirot, et voyez ce qui mérite d'être vu. Je suis à vous dans dix minutes. A propos, voici un soulier de Grant que j'ai apporté pour vous permettre de vérifier les empreintes.

Nous entrâmes dans le salon, et les pas de l'inspecteur se perdirent au loin.

Ingles fut immédiatement attiré par quelques curiosités chinoises placées sur une table dans un coin de la pièce ; il se mit à les examiner, sans paraître observer

Poirot. Quant à moi, je ne quittais pas mon ami des yeux.

Le sol de la pièce était couvert d'un linoléum vert foncé, revêtement idéal pour accuser toute trace de pas.

Une porte, à l'autre extrémité de la pièce, conduisait à la petite cuisine. Là, deux autres portes menaient, l'une à l'office, l'autre à la chambre occupée par Grant. La porte de service, du dehors, menait directement à l'office.

Après avoir exploré le sol, Poirot commença, comme il le faisait toujours, un monologue à voix basse.

— Le cadavre est ici ; l'endroit est marqué par cette grande tache sombre et par les éclaboussures tout autour. Voici des pas laissés par des chaussons de feutre et d'autres par des souliers d'homme... pointure quarante-deux. On les distingue malgré une certaine confusion. Avez-vous le soulier, Hastings ? Donnez-le-moi.

Il le compara soigneusement aux empreintes.

— Oui, ce sont bien celles de Robert Grant. Il est entré par ici, il a assassiné le vieillard et il est retourné dans la cuisine. Il a marché dans le sang. voyez les taches qu'il a laissées derrière lui en sortant ! Dans la cuisine, impossible de voir quelque chose ; le village entier y a piétiné ! Grant est allé dans sa chambre... non, il est retourné sur le lieu du crime. Etait-ce pour emporter les figurines de jade ? Ou bien avait-il oublié un objet susceptible de le compromettre ?

— Peut-être n'a-t-il commis son crime qu'en revenant la seconde fois ? suggérai-je.

— Mais non, vous ne faites pas attention à tout, Hastings ! Sur les traces maculées de sang et se dirigeant vers la cuisine, il y en a d'autres orientées vers cette pièce. Je me demande pourquoi il est revenu. Une arrière-pensée à propos des statuettes ? Non, c'est ridicule !

— Ce Grant s'est lamentablement vendu lui-même.

— N'est-ce pas ? Je vous dis que nous nageons en pleine absurdité ! Quel travail pour la matière grise ! Venez dans la chambre du criminel, Hastings. Tenez, voilà la tache de sang sur la porte ! Et voilà un pas souillé de sang... Il n'y a pas d'erreur, c'est Robert Grant qui a approché le corps et c'est lui seul ! D'ailleurs, il était seul à la maison.

— Mais la vieille servante n'est-elle pas demeurée seule, elle aussi, lorsque Grant est allé chercher du lait ? Qui vous prouve qu'elle n'a pas commis le crime avant de sortir ? Ses pieds ont pu ne pas laisser de marque, puisqu'elle n'est pas allée dehors?

— Bravo, Hastings ! Je me demandais si vous alliez y songer. Cette pensée m'est déjà venue à l'esprit, mais je l'ai écartée et voici pourquoi. Betsy Andrews est une femme du pays, bien connue par ses concitoyens. Il est impossible qu'elle ait partie liée avec les Quatre ! Et puis, le vieux Whalley était un type solide ; une femme n'aurait pas eu raison de lui ! Ce crime ne peut être que l'œuvre d'un homme !

— Pourtant, les Quatre n'ont certainement pas dissimulé dans le plafond un dispositif qui se serait

déclenché automatiquement pour venir trancher la gorge à Whalley ?

— Quelle imagination, Hastings ! Maîtrisez-la.

Je me tus, déconcerté. Poirot continuait à errer de tous côtés, fouillant les pièces et les meubles avec des grognements.

Tout à coup, il poussa un cri de joie, qui rappelait l'aboiement d'un loulou de Poméranie. Je me précipitai vers lui et le trouvai dans l'office, brandissant un gigot d'un geste dramatique.

— Mon cher Poirot, m'écriai-je, êtes-vous devenu fou ?

— Je vous en prie, regardez ce gigot, regardez-le de près !

Je le regardai d'aussi près qu'il m'était possible, sans rien lui trouver de particulier ; c'était pour moi un simple gigot, un gigot tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Poirot me lança un coup d'œil foudroyant :

— Mais vous ne voyez donc pas ceci ? Et cela ? Et encore cela ?...

Chaque pronom démonstratif était accompagné d'une tape sur l'inoffensif morceau de viande dont se détachaient de petits glaçons.

Poirot m'avait accusé d'être imaginatif, mais j'avais maintenant l'impression très nette que sous ce rapport il me battait de cent coudées. Pensait-il sérieusement que ces miettes de glace étaient les cristaux d'un poison mortel ?

— C'est de la viande congelée, lui dis-je simplement.

Il m'observa un instant, puis éclata de rire.

— Merveilleux, mon ami Hastings ! Cela vaut la

peine de l'avoir pour collaborateur ! Il connaît tout, rien ne lui échappe ! Il suffit de s'adresser à lui pour être immédiatement renseigné !

Poirot lança le gigot dans son plat et quitta l'office.

— Voici notre ami l'inspecteur, dit-il en regardant par la fenêtre. C'est très bien, j'ai vu tout ce que je désirais voir.

Il se mit à tapoter la table, en proie à ses réflexions. Puis, subitement :

— Quel jour sommes-nous ?

— Lundi, répondis-je un peu surpris.

— Tiens ! Lundi ? Mauvais jour pour commettre un crime.

Retournant au salon, il consulta le baromètre et le thermomètre.

— Le temps est au beau ! Soixante-quinze degrés Fahrenheit ! C'est ce qu'on appelle une vraie journée d'été !

Ingles continuait à examiner les différents bibelots de Chine disséminés dans la pièce.

— Cette enquête ne semble guère vous intéresser, monsieur, lui dit Poirot.

— Je vous avoue que ce n'est pas mon affaire. Je connais pas mal de choses, mais absolument rien à l'art de conduire une enquête. C'est pourquoi je me tiens à l'écart, car j'ai appris en Orient à être patient.

Entrant en coup de vent, l'inspecteur s'excusa de s'être absenté si longtemps. Il insista pour nous faire visiter une fois de plus toute la maison, puis nous partîmes.

— Il faut que je vous remercie de votre amabilité, inspecteur, dit Poirot pendant que nous traversions de nouveau le village. Cependant, j'ai encore une demande à vous adresser.

— Vous désirez peut-être voir le corps ?

— Oh ! Mon Dieu, non ! Il ne m'intéresse pas le moins du monde. Ce que je désire, c'est voir Robert Grant.

— Dans ce cas, il vous faut revenir avec moi à Moreton.

— D'accord, mais j'aimerais aussi lui parler en tête à tête.

— Je ne puis rien vous promettre, monsieur Poirot !

— Si vous voulez téléphoner à Scotland Yard, je suis persuadé qu'on ne fera aucune objection.

— Oh ! Naturellement, je vous connais de réputation, et je sais que vous nous avez déjà souvent aidés ; mais c'est une question de règlement.

— Possible, mais il faut que je lui parle, répondit Poirot tranquillement. C'est indispensable ! Savez-vous pourquoi ? Eh bien, tout simplement parce que Grant n'est pas le meurtrier.

— Comment ? Qui l'est dans ce cas ?

— A mon avis, l'assassin doit être un homme jeune, qui s'est rendu à « Granite Bungalow » dans une voiture qu'il a arrêtée devant la porte. Il est entré, a commis le crime, est sorti et reparti comme il était venu. Il était nu-tête et ses vêtements devaient être légèrement souillés de sang.

— Mais... Mais tout le village l'aurait vu !

— Cela dépend.

— Peut-être pas, si tout cela s'était produit la nuit, mais le crime a eu lieu en plein jour !

Poirot se contenta de sourire.

— Comment avez-vous été amené à penser à cette voiture, monsieur Poirot ? Il a dû en passer bien d'autres devant la maison. Il n'y en a pas une seule qui ait laissé des traces particulièrement visibles.

— Invisibles aux yeux, peut-être, répliqua Poirot, mais visibles à l'esprit !

L'inspecteur se toucha le front de façon très significative et me regarda en souriant.

J'étais complètement effaré, mais j'avais confiance en Poirot. Nous nous mîmes en route pour Moreton, accompagnés de l'inspecteur. On nous conduisit, Poirot et moi, auprès de Grant, mais un agent de police assista à l'entrevue. Poirot alla droit au but :

— Grant, je vous sais innocent. Dites-moi franchement ce qui s'est passé.

Le prisonnier, de taille moyenne, avait un faciès des plus repoussants. Du véritable gibier de potence !

— Ma parole, ce n'est pas moi qui ait fait le coup ! pleurnicha-t-il. Quelqu'un a mis ces petites statuettes dans mes affaires. C'est un coup monté, voilà ce que c'est. Je suis allé directement à ma chambre en rentrant, et, comme je l'ai dit, j'ignorais tout jusqu'au moment où Betsy s'est mise à hurler. Grâce ! Grâce ! Je n'y suis pour rien.

Poirot se leva.

— Si vous ne me dites pas toute la vérité, tenons-nous-en là.

— Mais...

— Vous *êtes* entré dans la pièce. Vous *saviez* que

votre maître était mort, et vous étiez sur le point de prendre la fuite lorsque cette brave Betsy a fait sa découverte.

L'homme resta bouche bée.

— Allons, avouez ! N'est-ce pas vrai ? Le seul moyen de vous en tirer, c'est de parler franchement ! Je vous en donne ma parole.

— J'accepte le risque, reprit l'homme subitement. Cela s'est passé exactement comme vous le dites. En rentrant, je me suis rendu directement auprès de mon maître et je l'ai trouvé là, étendu mort, sur le sol, inondé de sang. Alors j'ai senti venir le vent : on reconstituerait mon emploi du temps, et sans aucun doute, on m'accuserait du crime. Ma seule pensée a été de me sauver immédiatement, avant qu'on le découvre...

— Et les statuettes de jade ?

L'homme hésita :

— Eh bien ! voilà...

— Par simple retour de votre naturel, vous les avez prises ? Vous aviez souvent entendu votre maître dire qu'elles étaient de grande valeur, et vous en avez conclu que vous pouviez les emporter. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Maintenant, répondez à la question suivante : Etes-vous revenu dans la pièce pour prendre les statuettes ?

— Je n'y suis pas retourné une seconde fois, une seule m'a suffi.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument certain.

— Bien ! Et maintenant, quand êtes-vous sorti de prison ?

— Il y a deux mois.

— Comment êtes-vous entré au service de Mr Whalley ?

— Par l'intermédiaire d'une de ces sociétés d'aide aux prisonniers. Un type qui s'est occupé de moi, lorsque j'ai été libéré.

— Comment était-il ?

— Il ressemblait à un pasteur, mais en réalité il n'en était pas un ! Il portait un chapeau mou, noir, et il parlait comme un livre ! Il avait une dent de devant cassée et il portait des lunettes. Il s'appelait Saunders. Il m'a dit que si je me repentais et si je promettais d'être honnête, il me trouverait une bonne place. Sur sa recommandation, je suis allé voir le vieux père Whalley.

Poirot se leva.

— Merci, je sais tout ce que je voulais savoir ! Ayez de la patience.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte et ajouta :

— Saunders ne vous a-t-il pas donné une paire de souliers ?

Grant parut étonné.

— Eh bien, oui. Comment le savez-vous ?

— C'est mon métier de savoir, repartit Poirot avec gravité.

Après avoir échangé quelques mots avec l'inspecteur, nous nous dirigeâmes vers le « Cerf Blanc » pour discuter tout en mangeant des œufs au lard arrosés de cidre du Devonshire.

— Avez-vous quelques éclaircissements, maintenant ? demanda Ingles avec un sourire.

— Oui, l'affaire me semble assez claire, mais

j'aurai du mal à fournir les preuves. Whalley a été tué par ordre des Quatre, mais ce n'est pas Grant qui a été leur instrument. Un individu assez malin a procuré la place à Grant, dans le but, précisément, de lui faire jouer le rôle de bouc émissaire. C'était facile, vu ses antécédents ! Il lui a fait cadeau d'une paire de souliers, en gardant pour lui une autre paire absolument identique. C'était très simple ! En l'absence de Grant et de Betsy qui bavarde au village avec des commères (ça, elle le fait sûrement toute la sainte journée), le bandit arrive, chaussé des mêmes souliers que ceux qu'il a offerts à Grant ; il entre dans la cuisine, gagne le salon, abat le vieillard d'un coup sur la tête, puis lui tranche la gorge. Ensuite il retourne à la cuisine, se déchausse, met d'autres souliers, emporte les chaussures maculées de sang sous son bras, sort, monte dans sa guimbarde... et repart.

Ingles regarda Poirot avec insistance :

— Pourtant, monsieur Poirot, il y a encore quelque chose qui accroche dans tout cela ! Comment vous expliquez-vous qu'il n'ait pas été remarqué ?

— C'est là toute l'habileté des Quatre, soyez-en persuadé ! Tout le monde l'a vu sans le voir. Saisissez-vous ? Il circulait dans une voiture de boucher !

Je ne pus réprimer une exclamation :

— Voici l'explication du gigot !

— Exactement, Hastings. Tout le monde jure n'avoir vu personne à « Granite Bungalow » ce matin-là ; et pourtant j'ai trouvé dans l'office un gigot tout frais, encore gelé. Nous sommes le lundi, par conséquent la livraison a été faite ce matin

même ! Rendez-vous compte . si elle avait eu lieu le samedi, la viande, par cette chaleur, ne serait pas restée gelée toute la journée du dimanche ! Quelqu'un est donc venu au Bungalow ; et c'était, je suppose, un homme dont le vêtement pouvait être plus ou moins taché de sang et ne pas attirer pour cela l'attention.

— Voilà qui est diantrement ingénieux ! s'écria Ingles.

— Oui, les Quatre sont très forts.

— Aussi forts qu'Hercule Poirot ? demandai-je.

Mon ami me jeta un coup d'œil plein de reproches.

— Il y a certaines plaisanteries que vous ne devriez pas vous permettre, Hastings, dit-il sentencieusement. N'ai-je pas sauvé un innocent de la potence ? A chaque jour suffit sa peine.

CHAPITRE V

DISPARITION D'UN SAVANT

L'acquittement de Robert Grant, alias Biggs, par le jury ne suffit pas à convaincre l'inspecteur Meadows de l'innocence du domestique ; telle est mon opinion personnelle.

L'accusation qu'il avait échafaudée contre Grant (basée sur le passé de celui-ci, sur le vol des figurines de jade, les traces de pas et les empreintes sanglantes) paraissait trop complète à son cerveau positif pour être ainsi renversée. Pourtant, la logique de Poirot obligea le jury à se ranger à son point de vue.

Deux témoins se présentèrent qui avaient vu la voiture du boucher se diriger sur « Granite Bungalow » le lundi matin. Or le boucher local ne faisait cette tournée avec la voiture que les mercredi et vendredi.

Une femme du pays déclara qu'elle avait vu le prétendu boucher quitter la maison du crime, mais elle

fut incapable d'en fournir un signalement utile. Elle se souvenait qu'il était complètement rasé, de taille moyenne, et qu'il avait toutes les apparences du boucher. A cette description incomplète, Poirot haussa philosophiquement les épaules.

— C'est comme je vous le dis, Hastings, me déclara-t-il après le procès, cet individu est un artiste, il ne se grime pas avec une fausse barbe et des lunettes bleues, il fait beaucoup mieux. Le « Numéro Quatre » sait transformer ses traits et c'est là le moindre de ses talents. Quand il a un rôle à interpréter, il *est* l'homme qu'il souhaite être, il est dans la peau de son personnage.

En effet, l'homme qui s'était présenté à nous comme venant de l'Hospice de Hanwell répondait admirablement à l'idée que je me faisais d'un gardien d'asile d'aliénés. Jamais je n'aurais cru que c'était un imposteur.

Cette constatation était un peu décourageante et notre intervention dans l'affaire de Dartmoor ne nous avait guère avancés.

Poirot, à qui je communiquai cette réflexion, ne voulut pas en convenir.

— Nous avançons, dit-il, nous avançons. A chaque nouveau contact, nous nous instruisons davantage sur l'esprit et les méthodes de cet homme. Quant à notre existence et à nos plans, il en ignore tout.

— Pour ce qui est des plans, lui et moi, nous nous ressemblons, car vous ne paraissez guère en avoir !

— Mon brave ami, me dit Poirot en souriant, vous ne changez pas, vous êtes toujours le même, Hastings, prêt à vous ruer à la gorge de vos adversaires.

Vous allez peut-être en avoir bientôt l'occasion ! Serait-ce encore le « Numéro Quatre » qui frappe à notre porte ?

C'était l'inspecteur Japp, accompagné d'un autre gentleman. Mon étonnement fit rire Poirot.

— Permettez-moi, messieurs, dit l'inspecteur, de vous présenter le capitaine Kent, de la Police secrète américaine.

Le capitaine Kent était grand, élancé, à la physionomie singulièrement impassible, qu'on aurait dit sculptée dans du bois.

— Enchanté de vous connaître, messieurs, murmura-t-il en nous serrant vigoureusement la main.

Poirot jeta une bûche de plus dans la cheminée et avança deux fauteuils. Je préparai les verres et du whisky-soda.

Le capitaine se servit abondamment de whisky et murmura :

— Ça fait plaisir ! Espérons que bientôt on pourra de nouveau en vendre chez nous !

— Et maintenant, parlons affaires ! dit Japp. M. Hercule Poirot, ici présent, m'a adressé une certaine requête. Il s'intéresse à l'affaire des Quatre et il m'a demandé de l'aviser au cas où j'en entendrais parler officiellement. J'avoue que je ne m'en suis pas autrement occupé ; mais lorsque le capitaine est arrivé avec une histoire plutôt bizarre, je me suis immédiatement dit : « Allons trouver M. Poirot ! »

Poirot regarda le capitaine qui commença son récit.

— Vous vous souvenez probablement, monsieur Poirot, avoir lu dans les journaux qu'un certain

nombre de torpilleurs et de destroyers ont été projetés sur des écueils et ont coulé au large de la côte américaine. Cet événement s'est produit peu après le tremblement de terre du Japon, et l'explication fournie attribuait cette catastrophe navale à un raz de marée. Or, il y a peu de temps, on a mis la main sur plusieurs individus suspects et découvert certains papiers qui nous donnent là-dessus des aperçus nouveaux.

« Il en ressort qu'il existe actuellement dans le monde une organisation dite « Le Grand Quatuor » qui dispose entre autres moyens d'action d'une puissante installation de radio. Il s'agit d'une source d'énergie dont la force dépasse de beaucoup tout ce qui a été obtenu jusqu'à présent ; il est possible, paraît-il, de concentrer un rayon d'une très grande intensité sur un point déterminé. Les possibilités attribuées à cette invention m'ont semblé manifestement absurdes, néanmoins, j'en ai fait part au quartier général, qui a confié l'étude de la question à un de nos techniciens les plus distingués. En même temps, coïncidence curieuse, un de vos savants a adressé une communication sur ce sujet à l'Académie britannique. Ses collègues n'en ont pas été très impressionnés, estimant cette prétendue invention bien fantaisiste. Cependant votre homme de science a tenu bon. « Je suis à la veille, a-t-il déclaré, de réussir dans mes recherches. »

— Eh bien ? demanda Poirot avec intérêt.

— Eh bien, on m'a envoyé ici dans le but d'avoir un entretien avec lui. C'est un homme encore très jeune et qui s'appelle Halliday. Il fait autorité en la

matière. Mes documents l'auraient intéressé. Il m'aurait dit si les merveilles qu'ils décrivent sont vraiment possibles.

— Le sont-elles ? demandai-je avec empressement.

— C'est précisément ce que j'ignore. Je n'ai pas vu Mr Halliday, et il est probable que je ne le verrai pas.

— Le fait est, dit brièvement Japp, que Mr Halliday a disparu.

— Quand ?

— Il y a deux mois.

— A-t-on signalé sa disparition ?

— Naturellement, sa femme est venue nous trouver, en proie à la plus grande inquiétude. Nous avons fait tout notre possible, mais j'ai toujours été persuadé que nous n'aboutirions pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il en est généralement ainsi dans les disparitions de ce genre, répondit Japp en clignant de l'œil.

— Où perd-on sa trace ?

— A Paris.

— Halliday s'est donc rendu à Paris ?

— Oui, pour un travail scientifique. C'est du moins ce qu'il prétendait ! Il ne pouvait invoquer d'autre prétexte. Toutefois, vous n'ignorez pas quelles peuvent être les causes d'une disparition à Paris. De deux choses l'une : ou bien c'est l'œuvre d'un voyou ou bien il s'agit d'une disparition volontaire ; c'est parfois le cas, dans ce « gai Paris » ! peut-être Halliday était-il fatigué de sa vie de famille ? Peut-être s'est-il brouillé avec sa femme avant son départ ?

— Je me le demande, repartit Poirot d'un air songeur.

L'Américain, qui observait curieusement mon ami, se décida à lui poser une question :

— Dites, monsieur, lui demanda-t-il d'une voix traînante, voudriez-vous m'expliquer ce que signifie cette affaire du Grand Quatuor ?

— Les Quatre, ou le « Grand Quatuor », répondit Poirot, constituent une organisation internationale, qui a pour chef un Chinois, c'est le « Numéro Un ». Le « Numéro Deux » est un Américain. Le « Numéro Trois » est une Française, et le « Numéro Quatre », surnommé « Le Destructeur », est un Anglais.

— Ah ! il y a une Française dans la bande, et Halliday a disparu en France. Ces deux points ne sont peut-être pas sans rapport. Comment s'appelle cette dame ?

— Je n'en sais rien. C'est encore sur elle que j'ai le moins de données.

— Hum ! Ce n'est pas, à ce que je vois, une mince affaire !

Poirot approuva d'un signe de tête, tout en alignant soigneusement les verres sur le plateau ; son amour de l'ordre restait toujours le même.

— Dans quel but, demanda Kent, a-t-on pu couler ces navires de guerre ? Les Quatre seraient-ils à la solde des militaires allemands ?

— Les Quatre travaillent pour leur propre compte, capitaine. Ils ne visent ni plus ni moins que la domination du monde.

L'Américain éclata de rire, mais s'arrêta immédiatement devant le sérieux de Poirot.

— Vous riez, monsieur, lui dit ce dernier en le menaçant du doigt. Vous ne réfléchissez pas, autrement dit, vous ne faites pas travailler votre matière grise ! Voyons, monsieur, voyons ! Quels sont les hommes qui ont provoqué la destruction d'une partie de votre flotte, simplement pour expérimenter leur puissance ? N'y voyez pas autre chose qu'un essai de cette nouvelle force d'attraction magnétique qu'ils détiennent !

— A d'autres ! s'exclama Japp avec bonne humeur. J'ai souvent lu des aventures de « super-criminels », mais il ne m'a jamais été donné d'en rencontrer. Maintenant que vous avez entendu le récit du capitaine Kent, puis-je vous être utile ?

— Certainement, mon cher ami, vous pouvez me donner l'adresse de Mrs Halliday, avec un mot d'introduction auprès d'elle.

C'est ainsi que le lendemain nous étions en route pour « Chetwynd Lodge », près du village de Chobham, dans le comté de Surrey.

Mrs Halliday nous reçut immédiatement. C'était une grande et belle femme, extrêmement nerveuse. Elle avait auprès d'elle sa petite fille, une charmante enfant de cinq ans.

— Oh ! monsieur Poirot, nous dit-elle, après avoir écouté mon ami lui exposer la raison de notre visite, que je vous suis donc reconnaissante de bien vouloir vous occuper de cette triste affaire ! J'ai naturellement beaucoup entendu parler de vous, et j'ai tout lieu de croire que vous ne serez pas pareil à

ces fonctionnaires de Scotland Yard, qui ne veulent rien entendre et qui n'essaient même pas de comprendre ! Quant à la police française, je ne la crois pas meilleure ! Ils sont persuadés que la disparition de mon mari est une fugue en compagnie d'une autre femme ! Croyez bien que ce n'était pas son genre ! Son seul souci de la vie était le travail. La moitié de nos différends venaient de là. Ses occupations l'intéressaient plus que moi-même.

— Les Anglais sont ainsi, murmura Poirot à titre de consolation ; pour eux, quand ce n'est pas le travail, c'est le sport. Ils prennent tout au sérieux, sauf les choses vraiment sérieuses ! Et maintenant, chère madame, veuillez me dire exactement, en détail, et le plus méthodiquement possible, les circonstances dans lesquelles s'est produite la disparition de votre mari.

— Mon mari est parti pour Paris le jeudi 20 juillet, dans le but de s'entretenir avec plusieurs savants qui étaient au courant de ses recherches. Parmi ces personnes se trouvait Mme Olivier.

Poirot fit un signe d'approbation en entendant le nom de la fameuse chimiste française dont l'œuvre brillante avait éclipsé celle de Mme Curie. Le Gouvernement français l'avait décorée, et Mme Olivier était devenue une des personnalités les plus marquantes de l'époque.

— Il est arrivé à Paris le soir même, poursuivit Mrs Halliday, et il est descendu à l'hôtel Castiglione. Le lendemain matin, il avait rendez-vous avec le professeur Bourgoneau. Ils ont eu une conversation des plus intéressantes, et il a été convenu que le lendemain mon mari assisterait à des expériences

dans le laboratoire du professeur. Il a déjeuné seul au café Royal, a fait une promenade au Bois, puis s'est rendu chez Mme Olivier, dans son hôtel particulier à Passy. Là aussi, tout a été parfaitement normal. Il a quitté cette dame vers dix heures. On ignore où il a dîné ; probablement seul, au restaurant. On l'a vu rentrer à l'hôtel vers onze heures ; il a gagné directement sa chambre, après avoir demandé s'il y avait du courrier pour lui. Le lendemain matin, il est sorti pour ne plus reparaître.

— A quelle heure a-t-il quitté l'hôtel ? Probablement à temps pour son rendez-vous au laboratoire du professeur Bourgoneau ?

— Nous ne le savons pas, on ne l'a pas vu partir. Cependant le petit déjeuner ne lui a pas été servi à l'hôtel, il n'a pas sonné le domestique, ce qui fait supposer qu'il est sorti tôt.

— Au fait, puisqu'on ne l'a pas vu partir le matin, il est peut-être sorti une deuxième fois la veille au soir ?

— Je ne le crois pas. Son lit était défait, et le portier se serait souvenu avoir vu sortir quelqu'un à cette heure-là.

— C'est exact, madame. Nous pouvons donc en déduire qu'il est sorti de bonne heure le lendemain matin, et c'est rassurant à certain point de vue, car il est peu probable qu'il ait été victime d'une agression à cette heure-là. Ses bagages sont-ils restés à l'hôtel ?

Mrs Halliday mit peu d'empressement à répondre. Enfin elle déclara :

— Non... Il doit avoir emporté une petite valise.

— Hum ! dit Poirot un peu sceptique. Je me

demande où il est allé ce soir-là. Si seulement nous le savions, cela nous aiderait bien. Qui a-t-il rencontré ? Là est le mystère ! Croyez bien, madame, que je ne partage pas nécessairement la façon de voir de la police ; pour eux, c'est toujours la vieille formule : « Cherchez la femme ! » Cependant, il est évident qu'il a dû se produire cette nuit-là quelque chose qui a modifié les plans de votre mari. Vous avez dit qu'en rentrant à l'hôtel, il a demandé s'il y avait des lettres pour lui. Savez-vous s'il en a reçu ?

— Une seule, et ce doit être celle que je lui ai écrite le jour de son départ.

Poirot demeura une bonne minute plongé dans ses réflexions, puis il se leva subitement.

— Bien, madame ! La solution du mystère est à Paris, et je vais m'y rendre sur-le-champ pour m'efforcer de la trouver.

— Mais tout cela est déjà vieux de deux mois, monsieur !

— Oui, je le sais, mais il n'en est pas moins vrai que c'est là-bas qu'il nous faut chercher.

Au moment de partir, il s'arrêta, la main sur la poignée de la porte.

— Une chose encore, madame ! Vous souvenez-vous avoir entendu prononcer par votre mari le nom des « Quatre » ou du « Grand Quatuor » ?

— Les Quatre ? répéta pensivement Mrs Halliday. Non, je ne m'en souviens pas.

CHAPITRE VI

LA FEMME DANS L'ESCALIER

Tels furent les seuls renseignements que nous fournit Mrs Halliday. Nous retournâmes rapidement à Londres, et le lendemain nous partions pour le continent.

— Les Quatre me tiennent en haleine, me dit Poirot en affectant un sourire. Je cours à droite, je cours à gauche, je vais, je viens, je me grouille, tout comme notre vieil ami « Le Fin Limier »...

— Peut-être le rencontrerez-vous à Paris ! lui dis-je, car « Le Fin Limier », je le savais, était Giraud, un des détectives les plus cotés de la Sûreté, avec qui il avait travaillé jadis au cours d'une affaire intéressante.

— Je ne brûle pas de le revoir, répondit Poirot en faisant la grimace. Je crois qu'il ne m'a pas apprécié outre mesure...

— Mais votre tâche à Paris ne sera-t-elle pas

terriblement ardue ? Comment arriver à reconstituer l'emploi du temps d'un Anglais inconnu, un certain soir, il y a deux mois ?

— Bah ! Si l'affaire n'était pas difficile, Hercule Poirot ne s'en occuperait pas ! Rien de tel qu'une complication dramatique pour me mettre en train !

— Vous croyez sûrement, Poirot, que Halliday a été enlevé par les Quatre ?

Poirot fit un signe affirmatif.

Nos investigations revenaient inévitablement sur un terrain déjà battu, et nous apprîmes peu de choses que Mrs Halliday ne nous eût déjà dites.

Poirot eut avec le professeur Bourgoneau un long entretien au cours duquel il s'efforça de le scruter : Halliday avait-il fait allusion à des projets quelconques ? Préparait-il une sortie pour la soirée ? Mais Bourgoneau ne savait rien. Hercule Poirot fit chou blanc !

Notre seconde source de renseignements était la fameuse Mme Olivier. J'étais terriblement impressionné en montant les marches de son hôtel de Passy. Une femme, rien qu'une femme, acquérir une telle réputation dans le monde scientifique ! Etonnant ! Seul un cerveau masculin, avais-je cru jusque-là, était capable de fournir ce travail.

La porte nous fut ouverte par un jeune valet d'environ dix-sept ans : je l'aurais pris plutôt pour un disciple, tellement son expression était austère et ses gestes rituels.

Poirot, bien entendu, avait pris rendez-vous la veille ; la grande savante n'accordait pas à tout le monde la grâce d'une audience.

Le valet nous introduisit dans un petit salon, où Mme Olivier entra quelques instants après. Elle était très grande, vêtue d'une longue blouse blanche ; une sorte de coiffe de religieuse ceignait son front austère. Ses yeux noirs brillaient d'un éclat étrange, presque insoutenable. Elle ressemblait davantage à une prêtresse des temps anciens qu'à une Parisienne moderne. Elle avait la joue gauche barrée d'une cicatrice, trace d'une explosion terrible survenue dans son laboratoire, il y a trois ans ; son mari et son adjoint avaient été tués. Depuis cette catastrophe, Mme Olivier s'était complètement retirée du monde en se consacrant avec une énergie farouche à son travail scientifique.

Elle nous accueillit avec une froide correction.

— J'ai été interrogée à plusieurs reprises par la police, messieurs, et je doute fort que mes déclarations vous soient de quelque utilité.

— Madame, il se peut que je ne vous pose pas les mêmes questions que la police. Pour commencer, daignerez-vous me dire de quel sujet vous vous êtes entretenue avec M. Halliday ?

Elle parut un peu surprise.

— De son travail, naturellement ! Du sien et du mien.

— Vous a-t-il fait part des théories qu'il a communiquées à l'Académie britannique ?

— Naturellement ! C'était là le principal sujet de notre conversation !

— Ses idées sont-elles vraiment si extraordinaires ? demanda négligemment Poirot.

— Certaines personnes le disent, mais je ne suis pas de cet avis.

— Les considérez-vous comme réalisables ?

— Parfaitement réalisables. Mon programme de recherches a des points communs avec le sien, bien qu'il n'ait pas le même but. J'ai travaillé les rayons *gamma*, émis par le radium C, un dérivé du radium, et j'ai été amenée à constater de très intéressants phénomènes magnétiques. J'ai des vues personnelles sur le magnétisme, mais le moment n'est pas encore venu de les révéler au public.

Poirot, acquiesçant d'un signe de tête, posa une question qui me surprit :

— Où avez-vous discuté de ces questions, madame ? Ici même ? Dans ce salon ?

— Non, dans le laboratoire.

— Me permettez-vous de le voir ?

— Certainement.

Mme Olivier nous conduisit à la porte par laquelle elle était entrée et qui donnait sur un couloir ; nous passâmes ensuite par deux autres portes et nous nous trouvâmes enfin dans le laboratoire avec tout son déploiement de cornues, creusets et mille autres appareils dont j'ignorais même le nom. Mme Olivier nous présenta à ses deux préparateurs occupés à une expérience.

— Mlle Claude, une de mes aides.

Une grande jeune fille au visage sérieux nous sourit aimablement.

— M. Henri, un ami de longue date, en qui j'ai toute confiance, poursuivit Mme Olivier.

Un jeune homme, petit, brun, maigre, salua comme un automate.

Poirot regarda autour de lui ; à part la porte par laquelle nous étions entrés, il y en avait deux autres. L'une, nous expliqua Mme Olivier menait au jardin, l'autre à un deuxième laboratoire plus étroit. Poirot, sans en avoir l'air, grava tout cela en lui, puis se déclara prêt à regagner le salon.

— Etiez-vous seule avec M. Halliday, madame, pendant votre entretien ?

— Mais oui, nous étions en tête à tête. Mes deux aides étaient dans la petite pièce contiguë.

— Votre conversation pouvait-elle être entendue d'eux ou de quelqu'un d'autre ?

Mme Olivier réfléchit et secoua négativement la tête.

— Je ne le crois pas ! Je suis presque sûre qu'il était impossible de nous entendre. Toutes les portes étaient fermées.

— Quelqu'un aurait-il pu se cacher dans la pièce ?

— Il n'y a qu'un grand bahut dans le coin où l'on pourrait éventuellement se dissimuler. Mais, vraiment, cette idée est absurde !

— Pas aussi absurde que vous le croyez, madame ! Encore une question, si vous le permettez : M. Halliday vous a-t-il dit, par hasard, ce qu'il comptait faire le soir ?

— Rien. Absolument rien.

— Il me reste à vous remercier, madame, et à m'excuser de vous avoir dérangée. Votre temps est précieux, je sais ! Je vous en prie, ne nous accompagnez pas, nous retrouverons bien notre chemin.

Dans l'escalier, nous croisâmes une dame en grand deuil qui montait rapidement les marches.

— Curieuse femme ! remarqua Poirot en sortant de l'hôtel.

— Mme Olivier ? Oui, elle...

— Mais non, pas Mme Olivier ! Elle est géniale, on le sait ; mais pour l'instant, je parlais de l'autre... la femme que nous avons rencontrée dans l'escalier.

— Je n'ai pas aperçu sa figure, et je me demande comment vous avez pu faire pour la voir, puisqu'elle ne regardait pas de notre côté !

— C'est bien pourquoi je la trouve curieuse ! répliqua tranquillement Poirot. Une femme qui entre chez elle — car je présume qu'elle est chez elle, puisqu'elle a une clef — et qui monte l'escalier en courant sans même jeter un regard aux deux étrangers sortis du hall, n'est pas une femme comme les autres. C'est presque anormal... Nom d'un tonnerre !

En poussant cette exclamation, Poirot me tira précipitamment en arrière, juste à temps pour éviter un arbre qui venait de s'abattre sur le trottoir. Un peu plus, il nous aurait terrassés. Poirot, pâle et défait, le regarda fixement.

— Il s'en est fallu d'un cheveu ! Sans son regard rapide, sans ses yeux de lynx, Hercule Poirot, en ce moment, ne serait peut-être plus de ce monde ! Quel désastre pour l'humanité ! Sans parler de vous, Hastings ! Qu'auriez-vous fait sans moi dans la vie, mon pauvre ami ? Je vous félicite de m'avoir encore à vos côtés ! Vous-même d'ailleurs, auriez pu être tué. Mais cela, au moins, ce ne serait pas un deuil national !

— Merci ! répondis-je froidement. Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Réfléchir ! s'écria Poirot. Raisonner ! Méditer ! Faire travailler la matière grise ! Commençons : Ce M. Halliday est-il réellement venu à Paris ? Oui, puisque le professeur Bourgoneau qui le connaît l'a vu et lui a parlé.

— Où voulez-vous en venir ? m'écriai-je.

Leur entretien a eu lieu vendredi matin, et on l'a vu pour la dernière fois vendredi soir à onze heures. Après tout, l'a-t-on vu réellement ?

— Le portier...

— Un portier de nuit qui ne l'avait jamais vu avant ! Un homme qui ressemble à Halliday (le « Numéro Quatre », par exemple, a pu jouer son rôle) entrer dans le hall de l'hôtel, demander s'il y a des lettres... monter, préparer une petite valise, et filer le lendemain matin. Personne n'a vu Halliday ce soir-là, et pour cause, puisqu'il était déjà entre les mains de ses ennemis. Maintenant, est-ce bien M. Halliday que Mme Olivier a reçu ? Elle ne le connaissait pas de vue... Mais un imposteur n'aurait pas réussi à la tromper en parlant de chimie et de radium... Halliday est donc venu chez elle, et après leur entretien est sorti de l'hôtel... Que s'est-il produit depuis ?...

Poirot me saisit par le bras et m'entraîna de nouveau vers la demeure de Mme Olivier.

— A présent, mon ami, imaginez-vous que nous sommes au lendemain de la disparition, et que nous relevons des empreintes de pas. Voilà qui doit vous plaire ? Tenez, ces traces-là sont celles d'un homme,

de M. Halliday... Il a tourné à droite, comme nous l'avons dit, il marche bon train... Mais voici d'autres empreintes qui suivent les siennes : elles sont petites, la suiveuse était une femme. Voyez, elle le rattrape ! C'est une dame mince, svelte, en grand deuil. « Pardon, monsieur, Mme Olivier vous prie de revenir ! Elle a encore quelque chose à vous dire. » Halliday, bien entendu, la suit. Où va-t-elle l'emmener ? Elle ne désire pas être vue avec lui. Elle l'a rejoint à l'endroit où commence l'allée qui sépare le jardin de la villa Olivier du jardin voisin : « Prenez cette allée, monsieur ! » Voyez-vous, Hastings ? A droite, le jardin de Mme Olivier, à gauche celui de la villa voisine ; c'est de là, remarquez, que s'est abattu l'arbre qui a failli nous tuer... Ces deux jardins ont chacun une entrée sur l'allée. Très commode pour une embuscade ! Halliday passe devant la grille du jardin de gauche : des hommes s'élancent, l'assaillent, le maîtrisent et le transportent dans la villa à côté.

— Grand Dieu ! Poirot, m'écriai-je, vous êtes un halluciné ! Vous croyez vraiment voir tout cela ?

— Oui, cher ami, dans mon esprit ! C'est ainsi et pas autrement, que les choses se sont produites. Suivez-moi, nous allons retourner à la villa.

— Vous désirez revoir Mme Olivier ?

Poirot eut un sourire bizarre.

— Non, Hastings, je veux simplement voir la figure de la dame qui nous a croisés dans l'escalier.

— Qui pensez-vous qu'elle soit ?... Une amie de Mme Olivier ?

— Plutôt une secrétaire. Une secrétaire qu'elle a engagée depuis peu.

Le même domestique nous ouvrit la porte.

— Pourriez-vous me dire le nom de la dame en deuil qui vient d'entrer à l'instant ? demanda Poirot.

— Mme Véroneau ? La secrétaire de Madame ?

— Précisément. Voudriez-vous avoir l'amabilité de lui demander si elle peut nous parler un instant ?

Le valet disparut, puis revint rapidement.

— Je regrette, Mme Véroneau a dû sortir de nouveau.

— Je ne le crois pas, dit Poirot tranquillement. Veuillez lui donner mon nom : M. Hercule Poirot, et lui faire transmettre que je dois la voir d'urgence avant de me rendre à la Préfecture.

Notre messager disparut une fois de plus. Cette fois, Poirot réussit. Mme Véroneau descendit elle-même et nous pria de la suivre. Se tournant vers nous, elle releva son voile de crêpe. A mon grand étonnement, je reconnus notre vieille antagoniste, la comtesse Rossakoff, qui avait trempé dans le cambriolage d'une bijouterie de Londres.

— Dès que je vous ai aperçu dans le hall, monsieur Poirot, j'ai craint le pire, dit-elle avec un soupir.

— Ma chère comtesse...

Elle secoua négativement la tête :

— Inez Véroneau, maintenant, murmura-t-elle. Je suis une Espagnole mariée à un Français. Que me voulez-vous, monsieur Poirot ? Vous êtes un homme terrible ! Vous m'avez chassée de Londres, et vous allez encore me chasser de Paris ? Avouez-le, vous voulez me dénoncer à Mme Olivier ? Elle me congédiera et je perdrai ma place... Vous n'ignorez pour-

tant pas que nous autres, pauvres Russes, avons besoin de vivre ?

— Il s'agit d'une affaire plus sérieuse, madame, répondit Poirot en l'observant. J'ai l'intention d'entrer dans la villa d'en face et de délivrer M. Halliday, s'il vit encore. Vous voyez que je sais tout ?

Mme Véroneau-Rossakoff devint blême. Puis, tout à coup, se décidant à parler :

— Il vit toujours, mais il n'est pas dans la villa. Allons, monsieur Poirot, faisons un marché. Accordez-moi la liberté et M. Halliday vous sera rendu sain et sauf.

— J'accepte ! dit Poirot. J'étais sur le point de vous faire la même proposition. Vous êtes à la solde des Quatre, n'est-ce pas ?

Une pâleur cadavérique envahit le visage de la comtesse, mais elle se garda bien de répondre.

— Je sollicite une faveur, dit-elle, me permettez-vous de téléphoner ?

En attendant la communication, elle ajouta :

— C'est le numéro de la villa où votre ami est emprisonné, vous pourrez l'indiquer à la police, car il n'y aura plus personne lorsqu'elle arrivera. Enfin ! Je l'ai ! Allô ! c'est vous, André ?... Oui, oui, c'est moi, Inez ! Le petit Belge sait tout. Envoyez Halliday à l'hôtel et déguerpissez.

Elle raccrocha et se dirigea de notre côté en souriant.

— Veuillez nous accompagner à l'hôtel, madame, lui demanda Poirot.

— Naturellement, je m'y attendais.

Nous montâmes tous les trois dans un taxi. A sa

physionomie, je vis que Poirot était perplexe. Tout cela devenait par trop simple.

A l'hôtel, le portier vint au-devant de nous :

— Un monsieur vient d'arriver, monsieur Poirot ! Je l'ai conduit dans votre chambre. Il paraît très malade. Une infirmière l'accompagnait, mais elle est partie.

— Très bien, répondit Poirot, c'est un de mes amis.

Nous montâmes ensemble et nous trouvâmes, assis près de la fenêtre, un homme hagard qui semblait sur le point de s'évanouir. Poirot alla droit à lui.

— Etes-vous John Halliday ?

L'homme répondit d'un signe de tête affirmatif.

— Montrez-moi votre bras gauche !

En effet, John Halliday — sa femme nous l'avait dit — avait un grain de beauté sous le coude gauche.

L'homme releva sa manche : le grain de beauté y était.

Poirot salua la comtesse qui se retira aussitôt.

Un verre d'alcool ranima un peu Halliday.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, quelle période infernale je viens de traverser ! Ces gens sont de vrais démons ! Où est ma femme ? Que dit-elle ? Ils m'ont laissé entendre qu'elle pensait que...

— Il n'en est rien, lui répondit Poirot avec fermeté. Sa confiance en vous n'a jamais faibli. Elle vous attend et votre fillette aussi. Toutes deux sont en bonne santé.

— Dieu merci ! J'ai peine à croire que je suis redevenu libre.

— Maintenant que vous êtes un peu remis, j'aimerais que vous contiez toute l'histoire depuis le début.

Halliday regarda Poirot avec effarement.

— Je ne me souviens de rien, dit-il.

— Comment ?

— Avez-vous jamais entendu parler des *Quatre* ?

— Vaguement, répondit Poirot.

— Vous ne savez pas ce que je sais. Ils ont un pouvoir illimité. Si je ne dis rien, je suis sauvé. Mais si j'ai l'imprudence de dire un seul mot, un seul, les êtres qui me sont le plus chers, souffriront le martyre. Ne discutons pas. Je... je ne me rappelle rien... Rien !

Là-dessus, Halliday se leva et sortit de la pièce.

Poirot parut déconcerté.

— Alors, c'est ainsi ? dit-il tout bas, « les Quatre » gagnent une fois de plus. Que tenez-vous dans votre main, Hastings ?

Je lui tendis un billet.

— La comtesse l'a griffonné avant de partir, dis-je.

Le billet ne portait que deux mots et la signature : *Au revoir. — I. V.*

— Il est signé de ses initiales : I. V. Inez Véroneau. Est-ce par simple coïncidence que ces deux lettres, en chiffres romains signifient également : « Quatre » ? Je me le demande !

CHAPITRE VII

LES VOLEURS DE RADIUM

Halliday passa sa première nuit de liberté à l'hôtel, dans une chambre contiguë aux nôtres, et sans cesse, je l'entendis se plaindre et se débattre dans son sommeil. L'épreuve subie dans la villa lui avait certainement ébranlé les nerfs, et le matin suivant, il ne parla pas plus que la veille.

Il se contentait de faire continuellement allusion à l'immense pouvoir des Quatre et à la vengeance qui le terrasserait s'il nous révélait quoi que ce soit.

Après le déjeuner, il nous quitta pour prendre le train ; il allait rejoindre sa femme en Angleterre, mais Poirot et moi, nous restâmes à Paris.

Après cet événement, je me sentis plus que jamais prêt à batailler et partisan de la manière forte. Le mutisme de Poirot m'exaspérait.

— Pour l'amour de Dieu, Poirot, faisons quelque chose ! Occupons-nous d'eux ! m'écriai-je.

— Vous êtes admirable ! Tout simplement admirable, mon cher ! Que faire ? Et de qui s'occuper ? Précisez, je vous en prie !

— Eh bien ! Je vous parle des Quatre.

— J'ai bien compris. Mais je vous demande comment vous voulez vous attaquer à eux ?

— La police ? hasardai-je.

Poirot sourit.

— Nous nous ferions taxer d'esprits romanesques. Nous n'avons rien de palpable dans tout cela, absolument rien. Il nous faut attendre.

— Attendre quoi ?

— Attendre qu'ils bougent. Voyons, vous autres Anglais, qui appréciez tant la boxe, vous savez que si l'un des antagonistes ne bouge pas, l'autre doit attaquer et de cette façon révéler son art au premier. Il nous faut donc attendre et amener l'adversaire à attaquer.

— Le feront-ils ? demandai-je, pris de doute.

— J'en suis persuadé. Pour commencer, ils ont essayé de me faire quitter l'Angleterre. Ils n'y ont pas réussi. Ensuite, dans l'affaire de Dartmoor, nous arrivons et nous sauvons leur victime de la potence. Enfin, hier, une fois de plus, nous bouleversons leurs plans. Vous verrez qu'ils riposteront.

Comme toujours l'insupportable Poirot avait raison ! Quelques heures plus tard, on frappa à notre porte. Sans attendre la réponse, un homme entra et referma le battant derrière lui. Grand, mince, pâle, le nez crochu, le regard perçant, il portait un pardessus boutonné jusqu'au menton et un chapeau mou soigneusement rabattu sur les yeux.

— Veuillez excuser mon sans-gêne, dit-il d'une voix douce, mais j'ai à vous parler de choses un peu spéciales...

Il s'avança vers la table et s'assit en souriant. J'étais sur le point de bondir, mais Poirot me retint d'un geste.

— Voulez-vous me dire, monsieur, ce que vous désirez ?

— Mon cher monsieur Poirot, c'est très simple, vous ennuyez mes amis.

— Et comment cela ?

— Allons, monsieur Poirot, vous ne parlez pas sérieusement ? Vous le savez aussi bien que moi.

— Précisez : quels sont vos amis ?

Sans dire un mot, le visiteur sortit son étui à cigarettes et en tira quatre cigarettes qu'il jeta sur la table ; puis, lentement, il les ramassa et les remit dans l'étui qu'il glissa de nouveau dans sa poche.

— Ah ! Ah ! fit Poirot. Je comprends. Et que me proposent vos amis ?

— Ils vous proposent d'employer vos talents, d'ailleurs remarquables, à mener d'autres affaires que celle-ci. Reprenez vos occupations habituelles, monsieur Poirot ! Résolvez les problèmes qui passionnent tant les dames de la société londonienne.

— En somme, c'est un programme on ne peut plus paisible que vous me proposez là, dit Poirot. Et si je ne l'accepte pas ?

L'homme eut un geste éloquent.

— Nous le regretterions évidemment beaucoup, et avec nous tous les amis et admirateurs du grand Her-

cule Poirot ! Mais les regrets, quelque poignants qu'ils soient, n'ont jamais ressuscité quelqu'un...

— Voilà qui est délicatement exprimé, murmura Poirot en hochant la tête. Imaginons maintenant que j'accepte ?...

— Dans ce cas, je suis chargé de vous offrir une compensation.

Et il sortit de sa poche dix liasses de billets de banque et les étala sur la table : chaque liasse comprenait dix billets de mille.

— Ce n'est là qu'une garantie de notre bonne foi, ajouta-t-il. On vous paiera dix fois cette somme.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, comment osez-vous penser ?...

— Asseyez-vous, Hastings ! dit sévèrement Poirot. Réprimez vos élans d'honnêteté et restez tranquille. Quant à vous, monsieur, je me demande ce qui m'empêche de téléphoner à la police et de vous remettre entre ses mains. Mon ami, ici présent, vous empêcherait de vous enfuir !

— Essayez, répondit calmement notre visiteur.

— Assez ! m'écriai-je, n'y tenant plus : téléphonez à la police, Poirot, et finissons-en.

Je me levai et m'adossai à la porte.

— C'est ce qu'il y a de plus sensé à faire, grommela Poirot, comme s'il en discutait avec lui-même.

— Mais vous avez tout de même un certain doute ? dit l'homme en paraissant à l'aise.

— Voyons, Poirot, insistai-je avec empressement.

— Toute la responsabilité vous en incombera, mon cher.

Comme mon ami décrochait l'appareil, l'individu

bondit sur moi, mais j'étais prêt à le recevoir. Nous roulâmes sur le parquet dans un corps à corps furieux. Subitement, je le sentis glisser et défaillir ; je redoublai d'efforts. Mais au moment où je me grisais déjà de ma victoire, une chose extraordinaire se produisit. Je me sentis projeté en avant, la tête la première, et vins m'écraser contre le mur. Lorsque je réussis à me relever, la porte se refermait déjà sur mon adversaire. J'essayai de sortir, mais nous étions enfermés à clef du dehors. Je courus vers le téléphone et arrachai le récepteur à Poirot

— Allô ! le bureau de l'hôtel ? Arrêtez un homme qui va sortir, il est grand, mince, il porte un pardessus boutonné jusqu'au menton et un chapeau mou rabattu sur les yeux. Il est recherché par la police.

Quelques minutes plus tard, la clef grinça dans la serrure ; la porte s'ouvrit, et sur le seuil parut le directeur de l'hôtel.

— Avez-vous l'homme ? m'écriai-je.

— Non, monsieur, personne n'est descendu.

— Vous avez dû le laisser passer !

— Nous n'avons laissé passer personne, monsieur. Il est impossible qu'il se soit enfui.

— Mais quelqu'un a passé quand même, n'est-ce pas ? demanda aimablement Poirot. Un employé de l'hôtel, peut-être ?

— Seulement un garçon qui portait un plateau, monsieur.

— Ah ! dit Poirot sur un ton qui en disait long.

— Voilà pourquoi son pardessus était si bien boutonné, commenta Poirot après le départ du directeur.

— Je suis navré, Poirot, murmurai-je l'oreille basse. Je croyais avoir le dessus.

— Oui, je suppose qu'il vous a joué un tour de jiu-jitsu. Ne vous inquiétez pas, mon cher, tout cela s'est déroulé suivant un plan établi. C'est bien ce que je souhaitais.

— Et cela ? demandai-je en me précipitant vers un objet brun qui était sur le sol. C'était un petit porte-cartes, certainement tombé de la poche du visiteur pendant notre lutte. Il contenait deux factures acquittées au nom de M. Félix Laon, et une feuille de papier pliée en quatre que j'ouvris avec émotion. Quelques mots y étaient griffonnés au crayon.

La prochaine réunion du Conseil aura lieu le vendredi à onze heures, 34, rue de l'Echelle.

Elle était signée d'un grand « 4 ».

Nous étions précisément vendredi, et la pendule sur la cheminée marquait dix heures trente.

— Quelle chance ! m'écriai-je, partons tout de suite. C'est une veine inespérée.

— Voilà pourquoi il est venu, dit Poirot ; maintenant je comprends tout.

— Que comprenez-vous ? Allons, Poirot ! Bougeons ! vous n'allez pas rester ici à rêvasser ? Il est temps d'agir.

Poirot me lança un coup d'œil et hocha la tête en souriant.

— Voulez-vous venir chez moi, dit l'araignée à la mouche..., c'est ainsi, je crois, que commence une fable ? Non, mon cher ami, ils sont fins, mais pas aussi fins qu'Hercule Poirot.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je me suis demandé la raison de cette visite, Hastings, et je l'ai trouvée. Pensez-vous que notre visiteur espérait réellement me soudoyer ou me faire abandonner la lutte en me menaçant ? C'est peu probable ! Alors, pourquoi est-il venu ? Maintenant je saisis tout : c'était un plan très adroit ! D'abord essayer de me corrompre ou de m'intimider, ensuite provoquer une bataille (grâce à votre zèle, cela n'a pas été difficile) et du même coup laisser échapper le porte-cartes ! Le piège était tendu. Une réunion rue de l'Echelle à onze heures ? Jamais de la vie ! On ne prend pas Hercule Poirot aussi facilement que cela !

Et mon illustre ami ajouta en fronçant le sourcil :

— Il y a encore une chose que je ne comprends pas.

— Laquelle ?

— L'heure, Hastings... L'heure ! S'ils avaient l'intention de m'attirer, la nuit aurait certainement été bien préférable. Pourquoi à onze heures ? Un événement serait-il sur le point de se produire ce matin ? Un événement qu'ils aimeraient me cacher ?

Poirot secoua la tête et poursuivit :

— Nous verrons ! Je resterai ici, mon ami. Ne sortons pas et attendons les événements.

A onze heures et demie exactement, une convocation arriva sous la forme d'un petit bleu. Poirot l'ouvrit et me le fit lire. Il était de Mme Olivier. La célèbre savante que nous avions eu l'honneur de voir la veille pour lui parler de M. Halliday nous priait de passer immédiatement chez elle.

Nous allâmes sur-le-champ à Passy et Mme Olivier

nous reçut dans le même petit salon. Je fus frappé de nouveau par l'intelligence extraordinaire qui émanait de cette femme au long visage de nonne, aux yeux ardents, éminente disciple des Becquerel et des Curie. Elle aborda le sujet de front :

— Messieurs, vous m'avez interrogée hier au sujet de la disparition de M. Halliday. J'apprends maintenant que vous êtes revenus ici une seconde fois et que vous avez demandé à voir ma secrétaire, Inez Véroneau. Elle est partie avec vous, et n'est pas revenue depuis.

— Est-ce tout, madame ?

— Non, monsieur, ce n'est pas tout. La nuit dernière, on a pénétré par effraction dans mon laboratoire. De nombreux papiers ont été volés. Les voleurs ont tenté d'emporter quelque chose de plus précieux encore, mais heureusement, ils n'ont pu ouvrir le grand coffre-fort !

— Madame, voici les faits : votre ancienne secrétaire, Mme Véroneau, était en réalité la comtesse Rossakoff, experte en vols. Elle avait pris part à l'enlèvement de M. Halliday. Depuis combien de temps est-elle avec vous ?

— Cinq mois, monsieur. Ce que vous me dites me stupéfie !

— La chose n'en est pas moins vraie. Les papiers volés étaient-ils faciles à trouver ? Ou bien, au contraire, pensez-vous qu'une parfaite connaissance des lieux était nécessaire ?

— Il est évidemment curieux que les voleurs aient su où chercher. Pensez-vous qu'Inez...

— A fourni des indications aux voleurs ? J'en suis

certain ! Mais quel est cet objet précieux qu'ils n'ont pu emporter ? Un bijou ?

Mme Olivier fit un signe négatif.

— Quelque chose de plus précieux !

Elle regarda autour d'elle, puis se pencha vers nous et chuchota :

— Du radium.

— Du radium ?

— Oui, monsieur, je possède, en propre, une certaine quantité de radium et on m'en a prêté encore pour me permettre de continuer mes recherches. Pour infime que soit la quantité dont je dispose, elle représente une certaine partie du stock mondial et une valeur de plusieurs millions de francs.

— Où est le radium ?

— Dans son écrin de plomb, au fond du grand coffre. Ce dernier extérieurement, est un vieux modèle, mais en réalité il est pourvu de tous les perfectionnements modernes : une merveille de sécurité ! C'est pourquoi les voleurs n'ont pu l'ouvrir.

— Combien de temps conservez-vous ce radium ?

— Encore deux jours, monsieur Poirot ; après quoi mes expériences seront terminées.

Le regard de Poirot s'anima :

— Inez Véroneau est-elle au courant ? Oui ? Dans ce cas, nos amis vont revenir. Surtout ne parlez de moi à personne et soyez assurée que je sauverai votre radium. Avez-vous une clef de la porte du laboratoire qui donne sur le jardin ?

— La voici ! J'en ai une deuxième pour moi. Voilà également la clef de la porte du jardin don-

nant sur l'allée qui sépare ma maison de celle d'en face.

— Je vous remercie, madame. Couchez-vous ce soir comme d'habitude, ne craignez rien et laissez-moi faire. Surtout pas un mot à qui que ce soit, même pas à vos deux aides, Mlle Claude et M. Henri, je crois ?... A eux moins qu'à quiconque.

Poirot quitta la villa en se frottant les mains de satisfaction.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ? demandai-je.

— Eh bien ! Nous allons quitter Paris pour l'Angleterre.

— Comment ?

— Nous allons emballer nos affaires, déjeuner et nous faire conduire à la gare du Nord.

— Mais... le radium ?

— J'ai dit que nous allons partir pour l'Angleterre, je n'ai pas dit que nous y arriverions !... Réfléchissez un moment, Hastings. Nous sommes certainement surveillés et il faut que nos adversaires nous croient partis. Pour qu'ils aient cette certitude, nous devons prendre le train.

— Voulez-vous dire que nous allons de nouveau nous esquiver à la dernière minute ?

— Non, Hastings, nos ennemis ne seront satisfaits que si nous leur offrons un véritable départ.

— Mais le train ne s'arrête pas avant Calais ?

— Il s'arrêtera si nous payons.

— Voyons, Poirot, vous ne prétendez tout de même pas arrêter l'express, même en payant !

— Mon cher ami, n'avez-vous jamais remarqué la petite poignée dénommée *Signal d'alarme* dont

l'usage non motivé coûte quelque chose comme cent francs ?

— Vous allez faire cela ?

— Pas moi ! Un de mes amis, Pierre Combeau. Pendant qu'il discutera avec le chef de train et que tous les voyageurs se grouperont autour d'eux, nous en profiterons pour disparaître.

Le plan de Poirot fut suivi à la lettre. Pierre Combeau, un vieux compère de Poirot, dont il connaissait parfaitement les méthodes, accepta notre combinaison. Le signal d'alarme fut tiré au moment où nous arrivions dans la banlieue. Combeau organisa une mise en scène impressionnante pendant que Poirot et moi quittions le train sans être remarqués. Notre premier soin fut de nous déguiser le mieux possible ; nous avions emporté des effets dans une petite valise. Bientôt, Poirot et Hastings devinrent deux rôdeurs en cottes bleues qui dînèrent dans une obscure auberge.

Il était près de onze heures lorsque nous nous retrouvâmes devant l'hôtel de Mme Olivier.

Après avoir bien regardé de tous côtés, nous nous glissâmes dans l'allée qui paraissait déserte. Nous étions sûrs de n'être pas suivis.

— Je ne les attends pas encore, me chuchota Poirot. Peut-être ne viendront-ils que demain soir ? Mais ils savent parfaitement que le radium n'est encore là que pour deux nuits.

Nous ouvrîmes la porte du jardin avec le plus grand soin et entrâmes sans le moindre bruit.

C'est alors que se produisit le coup de théâtre. En une minute, nous fûmes cernés, bâillonnés et ligotés.

Ils étaient au moins dix, aussi toute résistance s'avéra-t-elle inutile. On nous porta comme deux paquets dans la maison de Mme Olivier. Pourquoi pas dans la villa voisine ? Qu'avaient-ils fait de la grande savante, les misérables ? A l'aide d'une clef, ils ouvrirent la porte du laboratoire et nous y déposèrent. Un des individus s'attaqua au grand coffre, dont la porte s'ouvrit sur-le-champ. J'avoue qu'un instant, j'eus froid dans le dos ; je me demandais s'ils comptaient nous y déposer pour que nous y mourions d'asphyxie ?

Mais, à ma surprise intense, le coffre-fort n'en était pas un !... Au fond, il y avait des marches menant au sous-sol. On nous transporta tous deux dans une grande pièce souterraine et on nous déposa dans un coin.

Une femme se tenait là, grande, élancée, majestueuse. Un masque de velours noir dissimulait son visage. Sur un geste impérieux de la mystérieuse créature, les hommes sortirent. Nous demeurâmes seuls avec elle. Pas de doute possible : c'était la Française inconnue, le « Numéro Trois » du *Grand Quatuor*.

Elle se pencha sur nous et enleva nos bâillons, mais nous laissa ligotés ; puis, se redressant et nous regardant bien en face, d'un geste rapide, elle enleva son masque.

C'était Mme Olivier !

— Monsieur Poirot, dit-elle d'un ton atrocement moqueur. Le grand l'extraordinaire, l'unique monsieur Poirot ! Je vous ai adressé un avertissement hier matin. Vous avez préféré ne pas en tenir compte, vous aviez pensé que vous pouviez NOUS opposer

votre génie. Maintenant, vous voilà ici ! En notre pouvoir !

Une froide cruauté, contrastant avec l'éclat ardent de ses yeux, se dégageait de cette femme. Je me sentais glacé jusqu'au plus profond de moi-même.

Poirot ne disait rien. Bouche bée, il contemplait cette femme qui paraissait folle, absolument folle, la folie des grandeurs qui n'atteint que les esprits supérieurs.

— Eh bien, dit-elle doucement, c'est la fin. NOUS ne pouvons permettre que l'on contrecarre ainsi nos plans. Avez-vous une dernière requête à m'adresser ?

Jamais, ni avant, ni depuis, je ne me suis senti si près de la mort.

Poirot était admirable. Sans broncher, sans pâlir, il continuait à la regarder en face avec un intérêt sincère.

— Votre psychologie m'intéresse énormément, madame, dit-il tranquillement. Je regrette seulement d'avoir si peu de temps à ma disposition pour l'étudier ! Oui, j'ai une requête à vous adresser. Un condamné à mort est toujours autorisé à fumer une dernière cigarette. Mon étui est sur moi, et si vous voulez bien m'y autoriser...

Il jeta un regard sur les liens qui l'immobilisaient.

— Naturellement ! dit-elle en riant, vous aimeriez que je vous délie les mains ? Vous êtes malin, monsieur Hercule Poirot, mais je le suis aussi et je me garderai bien de vous obéir : mais vous aurez votre cigarette !

Elle s'agenouilla près de lui, tira de sa poche son étui à cigarettes et lui en glissa une entre les lèvres.

— Maintenant, il vous faut une allumette ! dit-elle en se relevant.

— Ce n'est pas nécessaire, madame, je vous remercie.

Quelque chose dans la voix de Poirot me fit tressaillir. Mme Olivier parut également surprise.

— Ne bougez pas, je vous prie, madame ! Si vous ne m'obéissez pas, vous le regretterez. Connaissez-vous les propriétés du curare ? Les Indiens de l'Amérique du Sud l'emploient pour empoisonner leurs flèches et occasionner une mort instantanée. Certaines tribus se servent d'un petit tube dans lequel on souffle pour en faire un vaporisateur J'ai une cigarette qui remplit le même office Je n'ai qu'à souffler... Ah ! vous sursautez ! Ne bougez pas, madame ! Le mécanisme de cette cigarette est extrêmement ingénieux. On souffle doucement, et une flèche minuscule vole vers le but assigné... Voulez-vous mourir, madame ? Non ? Eh bien, dans ce cas, délivrez mon ami Hastings de ses liens ! certes, j'ai les membres immobilisés, mais je puis tourner la tête, j'ai donc toujours la possibilité de vous atteindre, madame, ne l'oubliez pas !

Les mains tremblantes, le visage convulsé par la colère et la haine, Mme Olivier se baissa et exécuta l'ordre de Poirot. J'étais libre. Poirot me donna des directives.

— Vos cordes vont pouvoir servir pour madame, Hastings. L'avez-vous solidement attachée ? Alors venez me libérer. Quel bonheur que madame ait renvoyé ses pages ! Puissions-nous avoir assez de chance pour ne pas trouver notre retraite coupée !

Avant de sortir, Poirot, courtoisement, s'inclina :

— On ne tue pas Hercule Poirot aussi facilement, madame. Bonne nuit !

Le bâillon empêchait Mme Olivier de répondre, mais l'éclat meurtrier de ses yeux m'épouvanta. Je souhaitai de tout mon cœur ne jamais retomber entre ses mains.

Heureusement, nous ne rencontrâmes personne. Le jardin était désert. Bientôt, nous nous retrouvâmes dans les rues de Paris ; seulement, Hercule Poirot, les poings serrés, donna libre cours à sa colère :

— Je mérite tout ce que cette femme m'a dit ! Je suis un triste imbécile ! Un idiot, un petit garçon, un détective de vaudeville ! Moi qui étais si fier de ne pas tomber dans le piège ! Elle m'a eu, cette femme démoniaque ! Elle a roulé Poirot ! Véra Rossakoff n'était pas son lieutenant. Mme Olivier avait besoin des idées de Halliday : s'il subsistait des lacunes, elle avait elle-même le génie nécessaire pour y suppléer. Oui, Hastings, nous savons maintenant qui est le « Numéro Trois » ! C'est la femme la plus intelligente, la plus érudite, la plus célèbre du monde entier ! Vous rendez-vous compte maintenant de la puissance des Quatre ? Tout le cerveau de l'Orient, toute la science de l'Occident, toute la richesse de l'Amérique... Et il nous reste encore le « Numéro Quatre » à identifier ! Demain matin, Hastings, nous retournerons à Londres, et nous nous mettrons au travail.

— N'allez-vous pas dénoncer Mme Olivier à la police ?

— On ne me croirait pas ! Cette femme, ici, est vénérée comme une idole ! D'ailleurs, nous n'avons aucune preuve. Au contraire, nous pourons nous estimer heureux si elle ne nous dénonce pas à la justice.

— Comment ?

— Mais certainement. Réfléchissez un peu : on nous trouve la nuit dans sa villa, porteurs de clefs qu'elle jurera ne nous avoir jamais données. Elle nous surprend devant son coffre-fort, nous la ligotons, nous la bâillonnons et nous nous sauvons ! Ne vous faites pas d'illusions, Hastings. Nous serions en mauvaise posture. Quittons Paris demain à la première heure !

CHAPITRE VIII

DANS LA MAISON DE L'ENNEMI

A Londres, de nombreuses lettres attendaient le retour de Poirot. Il en lut une avec un sourire bizarre et me la tendit.

— Lisez donc, mon ami.

Je regardai d'abord la signature : « Abe Ryland » et je me rappelai le mot de Poirot : « L'homme le plus riche du monde. »

La lettre de Mr Ryland était brève et incisive. Il se disait profondément mécontent des prétextes que Poirot avait invoqués pour refuser au dernier moment sa proposition généreuse et renoncer au voyage en Amérique du Sud.

— Ça donne à réfléchir, hein, Hastings ?

— Dame ! Il est tout naturel que ce brave homme soit furieux !

— Vous ne me comprenez pas, Hastings. Pas plus que d'habitude ! Voyons, souvenez-vous des mots

de Mayerling, l'homme qui s'était réfugié ici pour y mourir de la main de ses ennemis le « Numéro Deux » est représenté par un S barré d'un double trait, le signe du dollar, ou bien par deux barres et une étoile. Déduction il est américain et il représente le pouvoir de l'argent ! Ajoutez à cela que Ryland m'a offert une somme formidable pour me faire quitter l'Angleterre au moment où l'on était sur le point de me consulter sur l'affaire des Quatre. Comprenez-vous, maintenant, Hastings ?

— Voulez-vous dire que vous soupçonnez Abe Ryland, le multimillionnaire, d'être le « Numéro Deux » du Grand Quatuor ?...

— Votre brillante intelligence a saisi, Hastings. Oui, c'est bien là ce que je pense. Le ton sur lequel vous avez prononcé le mot « multimillionnaire » est éloquent... Mais auriez-vous cru, il y a trois jours, à la culpabilité de Mme Olivier ? Croyez-le, mon ami, cette organisation est dirigée par des personnalités remarquables, et Mr Ryland est loin d'avoir une réputation de philanthrope !... Il n'y a pas d'homme plus impitoyable en affaires. De l'argent, de l'ambition et pas de scrupules ; bref, un requin de grande classe !

— Mais enfin, Poirot, comment êtes-vous arrivé à cette conclusion ? Où sont vos preuves ? Avez-vous une certitude ?

— Je donnerais n'importe quoi pour l'avoir ! En attendant, permettez-moi, à titre d'hypothèse, de considérer Abe Ryland comme le « Numéro Deux » et nous approcherons du but.

— D'après sa lettre, Ryland vient justement d'ar-

river à Londres ; irez-vous le voir et lui présenter vos excuses ?

— Peut-être.

Deux jours plus tard, Poirot revenait dans un état d'excitation extrême, et, me saisissant les deux mains, en impulsif qu'il était :

— Mon cher, une occasion prodigieuse s'offre à nous, une chance sans précédent et qui ne se retrouvera jamais ! Mais il y a du danger, un très grand danger, je n'ose même pas vous demander de le courir !

Je haussai les épaules. Si Poirot croyait m'intimider, il faisait fausse route ! Maîtrisant son émotion, le maître m'exposa son plan. Abe Ryland cherchait un secrétaire anglais cultivé et ayant de bonnes manières, et Poirot pensait que je pouvais briguer cet emploi.

— Je le ferais volontiers moi-même, m'expliqua-t-il pour se justifier, mais il m'est presque impossible de me déguiser comme il le faudrait. Certes, je parle très bien l'anglais, sauf lorsque je suis agité... Mais mon accent attirerait quand même l'attention ! Et même si je faisais le sacrifice de ma moustache, on me reconnaîtrait !

C'était également mon avis, et je me déclarai tout disposé à jouer le rôle de secrétaire pour pénétrer de cette façon dans l'intimité de Ryland.

— Je parie deux contre un qu'il ne me prendra pas comme secrétaire, observai-je.

— Je suis sûr du contraire, je vais vous faire délivrer de tels certificats qu'il s'en pourléchera les babines ! Vous serez recommandé par le ministre de

l'Intérieur en personne ! J'ai eu à m'occuper pour lui d'une petite affaire qui aurait pu provoquer un grand scandale. Je l'ai réglée avec discrétion et délicatesse, et le ministre est resté mon ami !...

Nous commençâmes par recourir aux services d'un expert en maquillage et en travestis. Ce petit bonhomme, qui avait une curieuse ressemblance avec mon ami Poirot, m'observa longuement sans mot dire, puis se mit au travail. Lorsqu'une heure plus tard je me regardai dans la glace, je restai stupéfait. Je ne me reconnaissais plus !

Des chaussures spéciales me grandissaient d'au moins cinq centimètres, et le manteau dont j'étais affublé me faisait paraître efflanqué. Mes sourcils habilement modifiés me donnaient une tout autre expression. J'avais les joues garnies intérieurement de tampons d'ouate, et mon hâle était remplacé par un teint blafard. Enfin, pour couronner le tout, ma moustache était rasée et une dent en or s'accusait d'un côté de ma bouche lorsque je parlais.

— Désormais, me dit Poirot, vous vous appelez Arthur Neville. Que Dieu vous protège, mon ami ! Vous aurez peut-être des dangers à courir.

Le cœur battant, je me présentai au Savoy à l'heure fixée par Mr Ryland.

Deux minutes d'attente, on me fit monter dans son appartement. Ryland était assis à une table. Dépliée devant lui, je vis la lettre du ministre de l'Intérieur.

C'était la première fois que je voyais le millionnaire et malgré moi j'étais impressionné. Grand, élancé, le menton saillant, le nez légèrement crochu, la cheve-

lure grisonnante, Ryland avait des yeux gris et froids qui brillaient sous des sourcils arqués.

Il fumait un long cigare logé dans le coin de sa bouche. (Jamais, comme je devais l'apprendre par la suite, on ne voyait Ryland sans cet attribut.)

— Asseyez-vous, grogna-t-il.

Je m'assis. Il désigna la lettre qu'il avait devant lui.

— Si j'en crois le ministre, vous êtes parfait, et je n'ai pas besoin de chercher davantage. Mais êtes-vous réellement au courant des usages du monde ?

Je répondis que je pensais pouvoir lui donner satisfaction sous ce rapport.

— Si je reçois des ducs, des comtes, des vicomtes ou autres personnalités de ce genre dans ma propriété de campagne, saurez-vous les accueillir convenablement et leur assigner, à table, la place qu'ils doivent occuper ?

— Sans aucun doute ! dis-je en souriant.

Encore un coup d'œil sur la fameuse lettre du ministre et je fus agréé.

Ce que recherchait Mr Ryland, c'était un Anglais versé dans les coutumes du grand monde ; il lui fallait un secrétaire mondain à côté de son secrétaire privé, de sa sténographe, etc.

Deux jours plus tard, je partis pour Hatton Chase, le château du duc de Loamhire, que le millionnaire avait loué pour six mois.

Mes fonctions ne me donnèrent aucune peine. J'avais été déjà, à un certain moment, secrétaire particulier d'un membre du Parlement, je n'assumais donc pas des fonctions au-dessus de mes compétences.

Mr Ryland recevait beaucoup d'invités pour le

week-end, mais le reste de la semaine était relativement calme. Je ne voyais que rarement Mr Appleby, le secrétaire américain, mais il me paraissait assez sympathique ; le type du jeune businessman américain ! Je parlais plus souvent à Mlle Martin, la sténographe, jeune femme jolie et correcte, aux cheveux châtains, aux yeux noirs le plus souvent baissés, mais où passaient parfois des lueurs méchantes.

J'avais l'impression qu'elle nourrissait à l'égard de son patron de la méfiance et de l'antipathie. Mais nous n'étions pas encore assez intimes pour pouvoir en parler.

Il va sans dire que j'avais soigneusement étudié tous les membres du personnel. Un valet de pied et une femme de chambre avaient été engagés tout récemment. Le maître d'hôtel, le portier et le chef faisaient partie du personnel du duc et avaient consenti à demeurer avec le nouvel occupant du château. Les bonnes me parurent sans intérêt ; par contre, j'observai de près James, le second valet de pied, récemment engagé par le maître d'hôtel.

Celui dont je me méfiais le plus était Deaves, le valet de chambre de Ryland, que celui-ci avait amené de New York. Il était anglais de naissance et de tenue irréprochable ; cependant, il m'inspirait de vagues soupçons.

Depuis trois semaines que j'étais à Hatton Chase, il ne s'était produit aucun incident : nous n'avions pas la moindre preuve pour renforcer notre thèse. Aucune trace des Quatre ! Mr Ryland était un homme d'un caractère et d'une personnalité remarquables, et j'étais porté à croire que Poirot s'était

trompé en le prenant pour un membre de la terrible organisation. Un soir, à dîner, j'entendis Mr Ryland citer le nom de mon ami.

— On m'assure que ce Poirot est extraordinaire, et moi je dis que c'est un lâcheur ! je lui ai proposé une affaire, il a consenti, et, au dernier moment, voilà qu'il se dérobe ! Je n'y crois plus, moi, à votre Hercule Poirot !

A ces moments-là, ma fausse dent et mes tampons d'ouate me gênaient terriblement !

Peu après, Ryland se rendit à Londres pour toute la journée, en compagnie d'Appleby. Mlle Martin, après le thé, vint faire un tour avec moi dans le jardin. Elle me parut triste, nerveuse, troublée, et je la regardai avec sympathie, sans oser la questionner. Cette jeune fille me plaisait et j'aurais voulu lui venir en aide. Avec son intuition féminine, elle le sentit.

— Savez-vous, monsieur Neville, que j'ai l'intention de quitter mon emploi ?

Je la regardai, très étonné, et elle poursuivit :

— Je sais parfaitement qu'au point de vue matériel, la place est très bonne et qu'il est ridicule de la quitter ; mais je ne supporterai pas qu'on m'insulte ! Si Mr Ryland était un vrai gentleman, il ne se conduirait pas de cette façon.

— S'est-il montré grossier envers vous ?

Elle fit un signe affirmatif de la tête.

— De son naturel, il est très irritable. S'il savait plus ou moins se maîtriser, je pourrais m'y faire, mais l'autre jour il est entré dans une telle colère, à propos de rien, d'une peccadille, qu'il m'a épouvantée.

— Que s'est-il donc passé ?

— Comme vous le savez, je décachette toujours tout le courrier de Mr Ryland ; je remets certaines lettres à Mr Appleby, et pour le reste je fais moi-même le nécessaire. En procédant à ce triage, il m'arrive de trouver des enveloppes bleues marquées dans un coin d'un petit 4... Je vous demande pardon, Mr Neville, vous aviez dit quelque chose ?

Je secouai la tête et la priai de poursuivre son récit. En vérité, ce qu'elle venait de dire m'avait arraché une exclamation.

— Ces lettres marquées d'un petit 4 doivent être remises intactes à Mr Ryland ; ce à quoi j'ai coutume de me conformer. Or, hier, le courrier était particulièrement important, et dans ma hâte à le décacheter, j'ouvris par erreur une de ces lettres bleues. Me rendant compte de la faute commise, je portai aussitôt ce pli à Mr Ryland et lui expliquai comment l'erreur s'était produite... A mon grand étonnement, il entra dans une colère indescriptible et m'effraya littéralement.

— Que pouvait donc bien contenir cette lettre pour le mettre dans un tel état ?

— Rien de particulier, c'est là le plus curieux de l'affaire. Je l'avais lue avant de m'apercevoir de mon impair, et elle était si courte que le texte est resté gravé dans ma mémoire ; je me demande encore en quoi il était si important !

— Vraiment, vous vous en souvenez encore ? murmurai-je d'un ton encourageant.

Après un instant de réflexion, Mlle Martin répéta lentement :

— Monsieur, il est essentiel que vous passiez sur la place voir la propriété avec carrière. Dix-sept mille livres pour tout paraissent un prix raisonnable. Onze pour cent de commission sont excessifs. Quatre pour cent me semblent suffisants. Votre dévoué

ARTHUR LEVERSHAM

Haussant les épaules, Mlle Martin poursuivit :

— Il doit s'agir d'une propriété que désire acheter Mr Ryland, mais je persiste à croire qu'un homme qui s'emporte ainsi est un homme dangereux. Que pensez-vous que je doive faire, Mr Neville, vous qui avez de l'expérience ?

Je la tranquillisai en lui disant que Mr Ryland souffrait probablement de l'ennemi de sa race : la dyspepsie, et qu'il ne fallait attacher aucune importance à cette saute d'humeur.

Lorsque nous nous quittâmes, Mlle Martin était complètement calmée.

Pour ma part, je ne l'étais pas du tout ! Aussitôt seul, je notai et relus le texte de la fameuse lettre. Que pouvait-elle bien signifier en dépit de sa teneur apparemment innocente ? Traitait-elle d'une simple transaction commerciale dont Ryland ne voulait pas divulguer les détails ? L'explication était plausible ; mais alors, pourquoi ce petit 4 dans le coin de l'enveloppe ? N'étais-je pas enfin sur la piste ?

Toute la nuit j'étudiai le texte ; je m'endormis à l'aube, brisé, sans avoir trouvé l'explication. Le lendemain, subitement, la solution m'apparut ; elle était d'ailleurs fort simple ! Le chiffre 4 était la clef de

l'énigme. En effet, la lecture d'un mot sur quatre, donnait à la phrase une signification toute différente :

Essentiel vous voir carrière dix-sept onze quatre.

Le chiffre dix-sept devait correspondre au 17 octobre, c'est-à-dire demain ; onze était l'heure et quatre la signature du « Numéro Quatre », le mystérieux Destructeur, ou le signe convenu d'un des agents de la bande.

L'allusion à la carrière, Dieu merci, était claire : à cinq cents mètres du château, dans la propriété même, il y avait une carrière abandonnée située dans un endroit désert ; elle paraissait tout indiquée pour une rencontre secrète.

Un instant, je fus sur le point de me charger seul de l'affaire, c'eût été un tel fleuron à ma couronne ! Mais, après mûre réflexion, je changeai d'avis. la responsabilité était trop lourde, et je n'avais pas le droit de faire cavalier seul au risque de compromettre nos chances de succès.

Pour une fois que nous marquions un progrès sur nos ennemis, il fallait en retirer le maximum. Poirot, il fallait bien me l'avouer, était beaucoup plus habile que moi !

Je lui écrivis immédiatement pour lui exposer les faits. Il se rendrait compte lui-même de l'importance de ce rendez-vous.

Je lui fis comprendre que j'étais disposé à me charger seul de l'affaire, mais je lui fournissais cependant toutes indications utiles pour trouver la carrière, au

cas où il jugerait préférable d'intervenir personnellement.

Le lendemain, j'étais sur des charbons ardents. Il n'y avait aucun invité à la maison, et je dus rester toute la soirée avec Mr Ryland dans son bureau. Je m'en étais un peu douté ; je savais qu'il me serait impossible d'aller chercher Poirot à la gare. Par contre, j'étais certain d'être libre avant onze heures, ce qui ne manqua pas de se produire.

A dix heures et demie, Mr Ryland regarda la pendule et me déclara que « c'était tout pour ce soir ». Je ne me le fis pas dire deux fois ! Je montai dans ma chambre comme si j'avais eu l'intention de me coucher, mais redescendis bientôt par un escalier de service et gagnai sans bruit le jardin. Je m'étais affublé d'un pardessus foncé pour mieux me dissimuler.

A quelque distance de la maison, je jetai un coup d'œil derrière moi et je vis Mr Ryland sortir de son bureau. Il se rendait certainement au rendez-vous. Je pressai le pas, de façon à conserver mon avance et j'arrivai à la carrière quelque peu essoufflé.

Les lieux paraissaient déserts. Je me cachai dans un buisson épais pour attendre les événements.

Deux minutes plus tard, à onze heures précises, Ryland apparut, le chapeau sur les yeux, son inévitable cigare à la bouche.

Il jeta un coup d'œil circulaire et disparut dans la carrière. Bientôt je perçus un bruit de voix étouffées : l'autre (ou les autres) était déjà arrivé au rendez-vous.

Je sortis du fourré en rampant et je me glissai pas à pas le long du petit chemin escarpé. Bientôt je

n'étais plus séparé de mes ennemis que par un rocher derrière lequel je me blottis. C'était un admirable poste d'écoute.

Me sentant parfaitement en sûreté, je me penchai en avant pour mieux entendre, et... j'aperçus en face de moi le canon noir d'un automatique !

— Haut les mains ! dit Ryland. Je vous attendais.

Il était assis dans l'ombre du rocher ; il m'était impossible de le voir, mais sa voix menaçante m'en disait assez !

Je sentis sur ma nuque le contact de l'acier froid à ce moment seulement, Ryland baissa son propre revolver.

— Très bien, George ! dit-il d'une voix traînante. Amenez-le par ici.

Bouillonnant de rage muette, je dus me laisser entraîner, bâillonner et ligoter par l'invisible George (qui n'était autre, sans doute, que l'impeccable Deaves) !

Ryland reprit la parole, mais d'une voix si dure que j'eus peine à la reconnaître :

— Il est temps d'en finir avec vous deux. Vous avez contrecarré les plans des Quatre. Cela se paie ! Vous est-il arrivé d'entendre parler d'éboulements ? Il s'en est produit un ici il y a deux ans ; il y en aura un autre ce soir. C'est moi qui l'ai décidé. Je n'attends plus que votre ami. Il n'est pas assez exact au rendez-vous !

Je me sentais rongé de remords à l'idée que Poirot viendrait à son tour se faire prendre au piège. Pourvu

qu'il m'ait laissé le soin de mener cette affaire moi-même ! Pourvu qu'il n'ait pas quitté Londres !

A mesure que les minutes passaient, mon espoir augmentait.

Mais, hélas ! Un bruit à peine perceptible vint me détromper. J'entendis marcher doucement, très doucement... Plus près, toujours plus près... Et moi, impuissant, bâillonné, incapable de prévenir mon ami le plus cher... Agonie atroce !

Plus d'erreur possible ; les pas venaient bien du chemin. Enfin, une silhouette noire apparut, penchant légèrement la tête de côté, scrutant l'obscurité.

Avec un grognement de satisfaction, Ryland leva son revolver :

— Haut les mains !

En même temps, Deaves bondit sur Poirot et le saisit par derrière. Le grand détective était pris.

— Je suis bien aise de vous voir, monsieur Hercule Poirot, scanda l'Américain.

Le sang-froid de Poirot était merveilleux. Il ne sourcilla pas.

— Mon ami est-il ici ? demanda-t-il en fouillant l'obscurité du regard.

— Mais certainement, vous êtes tous deux pris au piège !...

Poirot se mit à rire :

— De quel piège parlez-vous ?

— Ne le voyez-vous pas ?

— En effet, il y a un piège, répondit tranquillement Hercule, mais vous faites erreur, monsieur, c'est vous qui êtes pris !

— Que dites-vous ? s'écria Ryland en levant son arme.

— Si vous tirez, vous commettrez un crime dont dix paires d'yeux seront témoins, et vous serez pendu, comme deux et deux font quatre. L'endroit où nous sommes est cerné par la police depuis plus d'une heure. Echec et mat, Mr Ryland !

Poirot siffla, et comme par enchantement des policemen sortirent de tous côtés. En un clin d'œil, Ryland et son complice furent saisis et désarmés.

Après avoir échangé quelques mots avec l'officier qui commandait le détachement, Poirot me prit par le bras et m'emmena.

A peine sorti de la carrière, son premier geste fut de m'embrasser et de s'assurer que je n'étais pas blessé.

Enfin, il me félicita et me dit tous ses remords de m'avoir laissé jouer ce rôle.

— Tout est bien qui finit bien, mon cher Poirot ! Mais comment diable avez-vous pu deviner qu'on m'avait de nouveau posé un piège ?

— Mais c'est à cela que je m'attendais ! Voyons, mon pauvre ami, dans quel but, pensez-vous, vous ai-je fait revenir ici ? Réfléchissez, votre faux nom, votre déguisement. Tout cela pouvait-il tromper Ryland ?

— Comment ? et vous ne m'avez rien dit ?

— Comme je vous l'ai souvent fait remarquer, Hastings, vous avez une nature si honnête qu'il vous est impossible de tromper qui que ce soit, à moins d'être trompé vous-même ! Selon mes prévisions, vous avez été repéré dès le début de votre entrée en

fonctions. C'était mathématique pour quiconque sait faire travailler sa matière grise. On s'est servi de vous comme d'un appât, pour me prendre ! Quant à la dactylo... A propos, question psychologique : n'a-t-elle pas les cheveux roux ?

— Si c'est à Mlle Martin que vous faites allusion, dis-je d'un ton sec, sa chevelure est du plus beau châtain doré, et...

— Ces individus sont extraordinaires ! Ils ont même étudié vos points faibles ! Voyons, mon cher, Mlle Martin était dans le complot ! Elle a insisté sur la colère de Ryland, et quand votre indignation de gentleman était à son comble, elle vous a cité le texte de la lettre. Le chiffre est intelligemment combiné, suffisamment difficile sans l'être trop ; Hastings réfléchit, trouve la solution de l'énigme et mande aussitôt Poirot... Jusque-là, tout va bien pour les Quatre ; mais ce qu'ils ignorent, c'est que Poirot a prévu tout cela ! Au reçu de votre lettre, je cours chez Japp, et je mets tout en œuvre pour obtenir le résultat triomphal dont vous venez d'être témoin !

J'étais fort mécontent du rôle que Poirot m'avait fait jouer et je le lui dis. Ce qui ne m'empêcha pas de me débarrasser avec volupté de ma fausse dent et de mon faux nom et de jouir de notre rentrée à Londres !

Le lendemain matin, sortant du bain, je songeais avec plaisir au petit déjeuner qui m'attendait, lorsque j'entendis la voix de Japp dans le salon. J'endossai un peignoir de bain à la hâte et j'allai le rejoindre.

— Vous pouvez vous vanter de nous avoir fait

donner dans une belle mystification, disait Japp. Vous tromper ainsi, vous, Hercule Poirot !

La physionomie de Poirot méritait d'être vue !

Japp poursuivit :

— Dire que vous nous avez fait prendre ce laquais pour son maître !

— Quel laquais ? demandai-je, suffoquant de surprise.

— James, le second valet de pied de Mr Ryland ! Il a parié avec les autres domestiques de se faire passer pour le patron et de démasquer ainsi un espion (il s'agit de vous, Mr Hastings) qui épiait tout le monde à Hatton Chase !

— C'est impossible, répétai-je.

— Mon pauvre Mr Hastings, je me suis rendu en compagnie de ce larbin au château et j'ai trouvé l'authentique Ryland couché tranquillement dans son lit ! Le maître d'hôtel, le chef et toute la valetaille ont juré qu'il s'agissait d'un pari. Ce n'était qu'une farce stupide, rien d'autre. J'ai naturellement remis ce domestique en liberté !

— Voilà pourquoi il est resté dans l'ombre, grommela Poirot.

Lorsque Japp fut parti, nous nous regardâmes.

— Nous voilà enfin renseignés ! dit mon ami. Abe Ryland est le « Numéro Deux » du « Grand Quatuor ». La mascarade à laquelle s'est livré le valet devait donner le change en cas de danger, et ce valet... c'est le « Numéro Quatre » ! conclut gravement Poirot.

CHAPITRE IX

LE MYSTERE DU JASMIN JAUNE

Poirot avait beau prétendre à tout propos que nous étions de mieux en mieux renseignés sur nos ennemis, pour ma part j'aurais préféré des succès un peu plus tangibles !

Depuis que nous connaissions les Quatre, ils avaient commis deux crimes, enlevé Halliday et failli nous envoyer, Poirot et moi, dans l'autre monde. Notre seule victoire était d'être encore en vie !

Poirot, ne partageait pas mon pessimisme.

— Jusqu'à présent, ils ont eu le dessus, j'en conviens, mais rira bien qui rira le dernier ! Attendez la fin, Hastings ! Et dites-vous bien qu'il ne s'agit pas d'une affaire criminelle ordinaire, mais d'une entreprise mondiale dirigée par des intelligences supérieures.

J'essayais, sans succès, d'ailleurs, de savoir ce

qu'il comptait faire. Selon son habitude, il m'avait tenu dans l'ignorance de ses faits et gestes, depuis notre dernière entrevue.

Néanmoins, j'avais appris qu'il s'était mis en rapport avec des agents de la police secrète, aux Indes, en Chine et en Russie.

A en juger par les panégyriques qu'il s'adressait de temps à autre, Poirot se livrait à son jeu préféré : sonder l'état d'esprit de l'ennemi et progresser petit à petit.

Le grand maître avait presque complètement abandonné sa clientèle particulière. Il refusa à cette époque-là des offres particulièrement alléchantes. Il se désintéressait de toute affaire qui n'avait aucun rapport avec l'activité des Quatre.

Cette façon de procéder était éminemment profitable à notre ami l'inspecteur Japp, qui obtint de nombreux succès, grâce aux indications négligentes que daignait lui donner Poirot.

En échange, Japp procurait au petit Belge tous les détails qu'il jugeait capables de l'aider.

Lorsque l'affaire baptisée pompeusement par les journaux « Le Mystère du Jasmin jaune » fut confiée à Japp, celui-ci télégraphia à Poirot pour lui demander une consultation.

C'était un mois environ après mon aventure dans la maison de Ryland. Je commençais à trouver le temps long et je fus heureux d'accompagner Poirot à Market Handford, dans la province de Worcestershire, où nous attendait l'inspecteur.

Confortablement installé dans un coin du compartiment, Poirot me demanda :

— Que pensez-vous de cette affaire, Hastings ?

— Tout cela paraît si compliqué... murmurai-je sans me compromettre.

— Vous trouvez ? me dit Poirot, la mine réjouie.

— Dame ! Puisque nous nous précipitons à Market Handford, il est clair que vous attribuez la mort de Mr Paynter à un crime, et non pas à un suicide, ni à un accident ?

— Non, non, vous ne me comprenez pas, Hastings. Tout en admettant que Mr Paynter soit mort des suites d'un accident particulièrement terrible, il n'en reste pas moins un certain nombre de circonstances mystérieuses à élucider.

— C'est ce que je voulais exprimer, en disant que l'affaire était compliquée...

— Passons les faits principaux en revue, tranquillement et méthodiquement : racontez-les-moi, Hastings, mais avec clarté et précision, s'il vous plaît !

Je m'efforçai de satisfaire les exigences de mon sévère ami :

— Mr Paynter, globe-trotter riche et cultivé, âgé de cinquante-cinq ans, se déclare soudain fatigué de toujours voyager. Il a acheté une petite propriété dans le Worcestershire et invite son neveu, Gerald Paynter, le seul parent qui lui reste, à venir habiter avec lui à « Croftlands » (le nom de sa propriété). Gerald Paynter, un jeune artiste, sans moyens d'existence, est heureux d'accepter la proposition. Il y a sept mois qu'il habite avec son oncle lorsque se produit la tragédie.

— Votre récit est parfait, dit Poirot. On dirait que c'est un livre qui parle !

Sans prêter attention aux louanges de Poirot, me passionnant moi-même pour l'histoire, je continuai :

— Mr Paynter menait grand train à « Croftlands », il avait six domestiques, sans compter son propre valet de chambre, un Chinois, nommé Ah Ling.

— Son propre valet de chambre nommé Ah Ling, ponctua Poirot à voix basse.

— Mardi dernier après dîner, Mr Paynter se plaint de ne pas se sentir à son aise, et un des domestiques va chercher le docteur. Mr Paynter, refusant de se coucher, le reçoit dans son cabinet de travail. On ignore ce qui s'est passé entre eux, mais avant de se retirer le docteur Quentin demande à voir la gouvernante et lui dit qu'il a fait une piqûre hypodermique à Mr Paynter, qui a le cœur très faible. Il recommande de ne pas déranger le malade, puis pose quelques questions assez singulières concernant les domestiques : depuis combien de temps sont-ils au service de Mr Paynter ? D'où viennent-ils ? etc. La gouvernante intriguée répond de son mieux. Le lendemain matin, une des femmes de chambre, en descendant, flaire une épouvantable odeur de chair calcinée venant du cabinet de travail de son patron. Elle essaie d'ouvrir la porte, mais elle est fermée à clef, de l'intérieur. Avec le concours de Gerald Paynter et du Chinois, la porte est vite enfoncée : spectacle horrible ! Mr Paynter, tombé en avant sur le radiateur à gaz, a la tête complètement carbonisée. Le visage est méconnaissable. Sur le moment, aucun soupçon ne se fait jour. Le malheur est attribué à un accident épouvantable. Si quelqu'un est à blâmer, c'est le

docteur Quentin qui n'a pas obligé le malade à se coucher après l'injection. Mais voilà qu'on trouve par terre un journal, probablement tombé des genoux du vieillard ; en examinant ce journal, on constate que certains mots ont été griffonnées en marge.

La main qui a tracé ces mots était faible. On s'aperçoit que l'index de la main droite de la victime est taché d'encre jusqu'à la seconde phalange. Incapable de tenir une plume, Mr Paynter a trempé son doigt dans l'encrier (qui se trouvait sur le bureau à portée de la main) et s'est efforcé d'écrire ces deux mots : « Jasmin jaune » en marge du journal qu'il tenait. Mais que signifient ces mots ? Une floraison magnifique de jasmins jaunes couvre les murs de « Croftlands » et on est tenté de supposer que leur souvenir a inspiré le message du moribond délirant. Les journaux toujours à l'affût d'un fait sensationnel, s'emparent de l'événement et le surnomment pompeusement « Le Mystère du Jasmin jaune », alors que ces mots sont très probablement sans intérêt.

— Vous les croyez vraiment sans intérêt ? demanda Poirot. Après tout, ça doit être vrai, Hastings, puisque vous le dites !

Je le regardai avec surprise, mais ne pus déceler la moindre trace d'ironie dans son regard.

— Alors, continuai-je, commença l'enquête. On était d'avance défavorable au docteur Quentin. Tout d'abord, il n'était pas le médecin habituel de la maison, mais le remplaçant du Dr Bolitho, parti en vacances. Sa négligence semblait la cause directe de l'accident. Mais de là à supposer un crime ! Il faut

ajouter que Mr Paynter se sentait souffrant dès son arrivée à « Croftlands » et que depuis quelque temps déjà le docteur Bolitho le soignait. Lorsque le docteur Quentin le vit pour la première fois, certains symptômes le surprirent. Avant le soir fatal, Quentin n'avait examiné Mr Paynter qu'une seule fois. Lorsque le domestique vint le quérir d'urgence, il trouva son patient dans un état de surexcitation extraordinaire. Mr Paynter commença par déclarer qu'il ne se sentait nullement malade, mais que le goût du curry qu'il venait de manger lui avait semblé bizarre, aussi avait-il fait sortir Ah Ling et avait-il versé le contenu de son assiette dans un bol qu'il confia au docteur, pour le faire analyser. Le médecin prétend que son patient, sans être malade, avait été si ému que son cœur en avait subi le contrecoup ; une piqûre, non pas de morphine, mais de strychnine, s'imposait. Je crois que je vous aurai tout dit, si j'ajoute le résultat de l'analyse : le curry contenait effectivement une quantité d'opium en poudre suffisante pour tuer deux personnes !

— Quelles sont vos conclusions, Hastings ? me demanda tranquillement Poirot.

— Il m'est difficile de conclure. Cet homme peut très bien être mort par accident ; la tentative d'empoisonnement le même soir n'était qu'une coïncidence.

— Avouez qu'un crime vous paraît plus vraisemblable !

— Pas à vous, Poirot ?

— Mon cher ami, vous et moi, nous ne raisonnons pas de la même manière. Je ne cherche pas

encore à conclure ; il en sera temps lorsque l'autre problème aura été résolu. Je parle du « Mystère du Jasmin jaune ». A propos, vous avez omis un détail !

— Vous faites allusion, je suppose, aux deux traits à angle droit qui se trouvaient sous les mots griffonnés à l'encre en marge du journal ? J'avoue que je ne leur attribue pas d'importance !

— Si nous abandonnions « Le Mystère du Jasmin jaune » pour celui du curry ?

— Naturellement, on peut se poser cent questions : qui a versé le poison ? Dans quel but ? etc. On sait que c'est Ah Ling qui a préparé le mets, mais pour quelle raison aurait-il essayé d'empoisonner son patron ? Ferait-il partie d'un « clan » criminel ? « Le clan du Jasmin jaune », par exemple ? Et puis, il y a Gerald Paynter.

— Oui, oui, dit Poirot en hochant la tête, il est l'héritier de son oncle. Cependant, il a dîné en ville ce soir-là.

— Il a pu facilement entrer dans la cuisine et mélanger l'opium à un des ingrédients utilisés pour préparer le curry ! Lui-même a dîné dehors pour ne pas manger le plat empoisonné.

Mon raisonnement impressionna Poirot et il m'accorda, chose rare, une déférente attention !

Je me sentis encouragé à poursuivre mon hypothèse :

— Gerald Paynter rentre tard, remarque de la lumière dans le bureau de son oncle et, constatant que son plan a échoué, pousse le vieillard dans le feu.

— Votre supposition n'est pas plausible, me dit

Poirot. Admettez-vous qu'un homme de cinquante-cinq ans, encore vigoureux, se laisse pousser dans le feu sans se défendre ?

— Bien, Poirot ! A votre tour, dites votre point de vue.

Poirot sourit, bomba la poitrine et commmença d'un air magistral :

— En admettant qu'il y ait eu crime, une question se pose tout de suite : pourquoi avoir choisi cette méthode-là ? Je ne vois qu'une seule raison : rendre toute identification impossible ! Le visage est complètement carbonisé, et...

— Comment ? l'interrompis-je. Vous pensez...

— Patientez un instant, Hastings. Ce n'est qu'une supposition. Y a-t-il lieu de penser que le corps n'est pas celui de Mr Paynter ? Peut-il être celui de quelqu'un d'autre ? J'examine ces deux questions et j'y réponds par la négative.

— Alors ? fis-je, désappointé.

Clignant de l'œil, Poirot reprit :

— Alors, je me dis qu'il y a quelque chose qui m'échappe et qu'il serait bon d'étudier le sujet. Il ne faut pas que je me laisse accaparer uniquement par les Quatre... Nous arrivons ! Savez-vous où est ma petite brosse à habits ? Ah ! la voici. Voulez-vous me brosser un peu, mon cher ? Je vous rendrai la pareille !

— Oui, continua Poirot en remettant la brosse dans la valise, je me laisse peut-être absorber par une seule idée... Tenez, ces deux traits à angle droit dont vous avez parlé, que peuvent-ils bien signifier, sinon le commencement d'un 4 ?

— Seigneur ! m'écriai-je en riant. Qu'allez-vous chercher là ?

— Je reconnais qu'il est ridicule de toujours ressasser la même affaire... Il serait bon de changer d'atmosphère !... C'est pourquoi je suis venu ici !... Mon cher Japp ! Comment allez-vous ?

CHAPITRE X

NOS RECHERCHES A CROFTLANDS

L'inspecteur de Scotland Yard nous accueillit très chaleureusement.

— Eh bien ! monsieur Poirot, voilà qui est intéressant. J'ai pensé que vous aimeriez vous occuper de cette affaire. Cette fois, nous sommes en face d'un mystère total !

Le brave Japp, évidemment, ne savait pas comment s'en tirer. Il guettait fiévreusement une précieuse indication du grand détective.

« Croftlands » était une maison blanche, carrée, sans prétention, tapissée de plantes grimpantes et de jasmin jaune étoilé.

— Le jasmin a dû hanter ce pauvre vieillard ? remarqua Japp. En proie à des hallucinations d'agonisant, il se croyait dans son jardin...

— Qu'en pensez-vous, mon bon Japp : est-ce un accident ou un crime ? demanda Poirot.

La question parut gêner le policier.

— N'était cette histoire du curry, je conclurais à l'accident ; cependant on conçoit difficilement que la tête d'un individu vivant puisse être maintenue dans le feu ; aux cris de la victime, toute la maison eût été alertée.

— Vous avez raison, reconnut Poirot, je n'y avais pas pensé, cette fois vous me battez.

Japp rougit et balbutia modestement quelques mots : ces compliments le surprenaient fort, car Hercule Poirot, d'ordinaire, ne s'en faisait qu'à lui-même.

Le bureau de Mr Paynter, où s'était produite la catastrophe, était une grande pièce, basse de plafond, avec des bibliothèques le long des murs et de grands fauteuils de cuir.

Poirot dirigea aussitôt son regard vers la fenêtre qui donnait sur une terrasse.

— La fenêtre était-elle fermée à l'espagnolette ? demanda-t-il.

— Toute la question est là. Lorsque le docteur a quitté la pièce, il a simplement tiré la porte derrière lui, or le lendemain matin elle était fermée à clef : qui l'a verrouillée ? Mr Paynter lui-même ? Ah Ling affirme que la fenêtre était fermée à l'espagnolette ; le docteur Quentin, lui, a l'impression qu'elle n'était que poussée, mais il n'en est pas absolument certain. Si Mr Paynter a été assassiné, le criminel a dû entrer soit par la porte, soit par la fenêtre : dans le premier cas, les recherches doivent être orientées vers les occupants de la maison, alors que, dans le second, le crime a pu être commis par n'importe

qui. Lorsque la porte a été défoncée, le premier geste de la femme de chambre a été d'ouvrir la fenêtre toute grande ; elle croit se souvenir que l'espagnolette n'était pas mise. Il faut dire que cette femme est aussi mauvais témoin qu'on peut le souhaiter. Elle se souviendra de tout ce que vous voudrez !

— Et la clef ?

— Elle était par terre avec les débris de bois ; il se peut qu'elle soit sortie de la serrure lorsqu'on enfonçait la porte ; il se peut aussi qu'elle ait été jetée par une des personnes entrées. Ou peut-être a-t-elle été glissée du dehors sous la porte.

— En résumé, tout est possible ?

— Précisément, monsieur Poirot.

Mon ami scrutait la pièce en bougonnant :

— Tout cela est bien confus, par instants une lueur apparaît, puis tout retombe dans la plus profonde obscurité. Je ne parviens pas à relever la moindre piste, le moindre mobile.

— Ah ! le jeune Gerald Paynter en avait, des mobiles et d'assez plausibles, il me semble ! dit Japp subitement. Avant de venir habiter chez son oncle, il a mené une vie mouvementée et extravagante. Vous savez, les artistes ne sympathisent pas toujours avec la morale !

Poirot, souriant, répondit :

— Mon cher Japp, est-il possible que vous cherchiez à m'aveugler ? Je sais parfaitement que le Chinois est l'objet de tous vos soupçons. Vous êtes si rusé que tout en me demandant de vous aider, vous vous appliquez à dissimuler votre point de vue !

— Je vous reconnais bien là, monsieur Poirot ! Perspicace, comme toujours ! Je parierais que c'est le Chinois, je l'avoue. Ah Ling seul a pu mettre l'opium dans le curry, et du moment qu'il a essayé une fois de se débarrasser de son maître, il peut avoir essayé une seconde.

— Je me le demande ! murmura Poirot.

— C'est le motif qui m'échappe encore... Serait-ce une vengeance ? Voilà ce qui m'intrigue, dit Japp.

— Savez-vous s'il y a eu vol ? demanda Poirot Rien de disparu ? Ni bijoux ? Ni argent ? Ni papiers ?

— Non... c'est-à-dire...

Je dressai l'oreille et mon ami en fit autant.

— Je veux dire qu'il n'y a pas eu vol, expliqua Japp, mais Mr Paynter écrivait un livre, nous l'avons appris par une lettre reçue ce matin de son éditeur qui demande des nouvelles du manuscrit. Ce livre, d'après lui, venait d'être achevé. Gerald Paynter et moi, nous l'avons cherché partout, mais sans succès ; il doit être caché en lieu sûr.

Une lueur que je connaissais passa dans les yeux de Poirot.

— Comment s'appelait ce livre ? demanda-t-il.

— *La Main occulte en Chine*, si je m'en souviens bien.

— Ah ! ah ! fit Poirot haletant. Appelez-moi sur-le-champ Ah Ling.

La physionomie de l'Oriental ne trahissait aucune émotion. Il se tenait devant Poirot les yeux baissés.

— Ah Ling, lui demanda Poirot, êtes-vous peiné de la mort de votre maître ?

— Oh ! beaucoup, lui, si bon maître !

— Savez-vous qui l'a tué ?

— Sais pas. Moi dis à inspecteur, si sais.

Le Chinois expliqua comment il avait préparé le curry. Le chef n'y avait pas touché, assurait-il, lui seul l'avait assaisonné. Je me demandais s'il voyait bien où cet aveu pouvait le conduire. La fenêtre, déclara-t-il, était dûment fermée ; son patron, probablement, l'avait ouverte par la suite.

— Vous pouvez vous retirer, Ah Ling, lui dit Poirot.

Mais, au moment où le Chinois alllait quitter la pièce, mon ami le rappela pour lui demander :

— Vous êtes bien sûr de ne rien savoir sur le Jasmin jaune ?

— Non ! Moi sais pas.

— Vous ne savez pas davantage ce que signifient les signes tracés sous ces deux mots ?

En posant cette question, Poirot se pencha au-dessus d'une petite table, et traça du doigt sur la poussière qui la recouvrait un grand 4. Le visage du Chinois se convulsa, mais presque aussitôt il recouvra son impassibilité.

— Moi sais pas, murmura-t-il encore avant de se retirer.

Profitant de la brève absence de Japp qui était allé chercher le jeune Paynter, Poirot s'écria :

— Les Quatre ! Hastings ! Encore et toujours les Quatre ! Paynter voyageait beaucoup, il avait passé des années en Chine, et il y a tout lieu de croire que son ouvrage contenait des révélations sur les agisse-

ments du « Numéro Un », Li Chang-yen, le Maître de la bande.

— Mais... Mais... Mais...

— Chut ! Hastings. Les voici.

Gerald Paynter était un jeune homme aimable, mais excentrique. Il portait une barbe brune et une cravate Lavallière. Il répondit courtoisement aux questions de Poirot.

— Ce soir-là, j'ai dîné en ville avec des voisins, les Wycherly, expliqua-t-il. A quelle heure je suis rentré ? Oh ! vers onze heures. J'ai ma clef à moi et je n'ai dérangé personne. Tous les domestiques étaient couchés et j'imaginai que mon oncle l'était aussi. Dans le fond du hall, j'ai cru voir passer comme une ombre ce brigand de Chinois aux pas feutrés, malheureusement je n'en suis pas certain.

— Avant de venir habiter chez votre oncle, Mr Paynter, vous ne l'aviez pas vu depuis longtemps ?

— Depuis l'âge de dix ans. Mon père et lui avaient eu des différends et ne s'étaient pas revus.

— Vous a-t-il facilement retrouvé ?

— Oui, par un heureux hasard, je suis tombé sur l'annonce du notaire.

Poirot ne lui posa pas d'autres questions.

Notre seconde démarche fut auprès du docteur Quentin. Mais il n'avait rien à ajouter à ses dépositions.

Il nous reçut dans le cabinet où il venait de donner sa consultation. Il paraissait intelligent, mais un peu affecté.

— Je voudrais me souvenir de façon plus précise

si la fenêtre était ouverte ou fermée, dit-il franchement, mais il est bien dangereux de vouloir se remémorer une chose qu'on n'a pas nettement remarquée. On risque fort d'affirmer ou de nier un fait qui n'a jamais existé. C'est un phénomène d'ordre psychologique, n'est-ce pas, monsieur Poirot ? Vous voyez que j'ai lu tout ce qui vous concerne ! Je dois avouer que je suis un de vos grands admirateurs. Pour moi, c'est le Chinois qui a mis la poudre d'opium dans le curry, mais il ne l'avouera jamais, pas plus qu'il n'avouera la raison qui l'a fait agir Quant à maintenir un homme dans le feu, ce n'est pas dans son caractère. Voilà mon avis.

En longeant la rue principale de Market Handford, en compagnie de Poirot, je demandai :

— Pensez-vous qu'ils soient de mèche ? Nous pourrions peut-être confier à Japp le soin de surveiller le médecin ? Les émissaires des Quatre sont joliment actifs !

— Japp est chargé de cette surveillance depuis la découverte du cadavre, répondit Poirot. Et ça ne l'a pas avancé !

— En tout cas, nous savons Gerald Paynter innocent !

— Vous en savez tellement plus que moi, Hastings ! Je vous admire !

— Vieux renard, lui dis-je en riant, vous ne vous compromettez jamais. Et pourtant, je suis sûr que vous voyez clair !

— Eh bien ! oui, l'affaire m'apparaît maintenant très nette, sauf en ce qui concerne le « Jasmin jaune ». Peut-être ces mots n'ont-ils en effet aucun

rappport avec le crime. Dans une affaire de ce genre, il faut d'abord savoir qui des témoins nous ment ou nous cache quelque chose. Or, c'est chose faite. Cependant...

S'interrompant subitement, mon ami entra dans une librairie devant laquelle nous passions ; il en ressortit quelques instants plus tard avec un paquet sous le bras. Japp, qui nous avait quittés pour passer à son bureau nous rejoignit alors pour nous conduire à l'auberge.

Le lendemain matin je me levai assez tard et lorsque je descendis, je trouvai Poirot dans le salon qui nous avait été réservé ; il y faisait les cent pas, la figure renfrognée.

— Ne me parlez pas ! s'écria-t-il. Pas avant que je sache si tout va bien, et si l'arrestation est faite. J'ai vraiment manqué de psychologie. Lorsqu'un homme écrit quelque chose avant de mourir, c'est vraisemblablement une chose importante. Tout le monde a dit : « Jasmin jaune ? » Cela ne signifie rien. Il y en a dans le jardin, voilà tout ! Eh bien ! non ! J'ai découvert la signification. Ecoutez-moi !

Et Poirot, ouvrant un petit livre qu'il tenait à la main, me lut à haute voix :

— *Gelsemium Sempervirens : Jasmin de Virginie, ou Jasmin jaune. Composition : Gelsiminine alcaloïde* $C^{21}H^{26}Az^2O^4$, *toxique puissant agissant comme la cicutine. Gelsemine :* $C^{13}H^{11}AzO^2$ *agissant comme la strychnine. Acide Gelseminine, etc. Le Gelsemium est un déprimant du système nerveux. Au dernier stade de son action, il paralyse les extrémités des nerfs moteurs ; absorbé en grande quantité, il donne*

des vertiges suivis de la perte de toute force musculaire. La mort qui en résulte est causée par la paralysie du système respiratoire. Comprenez-vous maintenant, Hastings ? Dès le début, j'ai senti que Japp avait raison et qu'il était impossible de maintenir un homme la tête dans le feu ; j'en ai déduit que c'était un cadavre qu'on avait brûlé.

— Mais pourquoi ? Dans quel but ?

— Supposez, mon cher ami, que vous poignardiez un homme déjà mort ; on aura tôt fait de démontrer que les blessures sont postérieures au décès ! Mais s'il a la tête carbonisée, personne ne cherchera à connaître les causes obscures qui ont provoqué la mort. En outre, personne ne croira qu'un homme qui vient apparemment d'échapper à une tentative d'empoisonnement est susceptible d'être empoisonné aussitôt après. Qui nous a menti ? Toujours la même question ! J'ai décidé de croire Ah Ling.

— Comment ? m'exclamai-je.

— Vous en êtes surpris, Hastings ? Ah Ling connaissait l'existence des Quatre ; c'est d'autant plus certain qu'il ignorait que ce crime particulier a été commis par eux. Il ne l'a deviné que lorsque j'y ai fait allusion. S'il s'était aguerri d'avance, il ne se serait pas trahi en blêmissant et en tressaillant à la vue du chiffre 4.

« J'ai donc décidé de croire le Chinois et de reporter tous mes soupçons sur Gerald Paynter. J'ai pensé que les Quatre avaient aisément pu improviser un neveu depuis longtemps perdu de vue.

— Serait-ce le « Numéro Quatre » ? demandai-je, en proie à une émotion grandissante.

— Non, Hastings, ce n'est pas le « Numéro Quatre ». Dès que j'ai apppris la définition scientifique du « Jasmin jaune », j'ai compris la vérité ; elle saute aux yeux !

— Pas aux miens ! dis-je froidement.

— Parce que vous ne faites pas travailler votre matière grise. Qui, selon vous, a pu toucher au curry ?

— Ah Ling et personne d'autre.

— Personne d'autre ? Et le docteur ?

— Mais ce n'était qu'après !

— D'accord ! Il n'y avait pas trace d'opium dans le plat servi à Mr Paynter ! C'est uniquement sous l'influence du médecin qui lui avait inspiré des soupçons, lors de sa précédente visite, que le vieillard a décidé de ne pas toucher au mets et de le faire analyser. Il fait appeler le médecin pour lui remettre le curry. Sous prétexte de le calmer, le docteur Quentin lui fait une piqûre non pas de strychnine, mais de Jasmin jaune. Mortelle, bien entendu ! Au moment où l'effet commence à se manifester, Quentin part après avoir ouvert la fenêtre de façon à pouvoir entrer pendant la nuit pour s'emparer des manuscrits ; il profite de cette seconde visite pour pousser le cadavre de Mr Paynter dans le feu. Mais il ne prête aucune attention au journal glissé sur le sol. Il ne se doute pas qu'au dernier moment, sa victime, dans un éclair de lucidité, a reconnu l'effet du poison injecté et deviné la main des Quatre. Dans un suprême effort, l'agonisant a tenté, en traçant quelques mots en marge du journal, de dénoncer ses assassins. Il a été facile à Quentin, vous en conviendrez, d'incor-

porer de l'opium dans le curry avant de le faire analyser. Quant à sa version de l'entretien qu'il a eu avec Mr Paynter, elle est naturellement imaginaire. Quentin parle de la piqûre de strychnine pour le cas où la marque laissée par l'aiguille attirerait l'attention. Dès qu'on trouve l'opium dans le curry, on soupçonne Ah Ling et on se demande si c'est un doute ou un accident.

— Le docteur Quentin n'est tout de même pas le « Numéro Quatre ».

— Et pourquoi pas ? Il existe sans doute un véritable docteur Quentin dont le « Numéro Quatre » a tout simplement emprunté la personnalité ! Les arrangements avec le docteur Bolitho ont été pris par correspondance, car le remplaçant qu'il avait choisi tout d'abord est tombé malade au dernier moment.

Poirot en était là de son explication, lorsque Japp, la figure congestionnée, fit irruption dans la pièce.

— Vous le tenez ? cria Poirot au comble de l'agitation.

Japp secoua la tête, incapable de parler. Enfin, reprenant haleine, il nous dit :

— Le docteur Bolitho est rentré de vacances ce matin, rappelé par un télégramme dont on ignore l'expéditeur ; quant à son remplaçant, il est parti hier soir. Soyez certain que nous le rattraperons quand même !

— Je ne le crois pas, dit Poirot, en hochant doucement la tête.

Et de la pointe de son canif il traça un grand 4 sur la table.

CHAPITRE XI

UN PROBLEME D'ECHECS

Poirot et moi, nous dînions souvent dans un petit restaurant de Soho. Nous nous y trouvions un certain soir lorsque nous reconnûmes un ami à une table voisine ; c'était notre cher inspecteur Japp. Il s'était écoulé un certain temps depuis notre dernière rencontre avec l'homme de Scotland Yard.

— Vous vous faites rare, mon ami, lui dit Poirot sur un ton de reproche en l'invitant à notre table. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était au moment de l'affaire du « Jasmin jaune »... C'est-à-dire il y a plus d'un mois.

— J'ai dû me rendre dans le Nord, voilà l'unique raison. Comment vont vos affaires ? Les Quatre se portent-ils toujours bien ?

— Ah ! Vous vous moquez de moi, Japp ! Et pourtant, sachez-le, les Quatre existent !

— Oh ! je vous l'accorde, mais je ne pense pas

qu'ils soient l'axe de l'univers, comme vous paraissez le croire !

— Mon cher, vous vous trompez ! La plus grande puissance de mal dans le monde, c'est actuellement le Grand Quatuor. Quel but vise-t-il ? Nul ne le sait, mais il n'a jamais existé une telle organisation criminelle. Le cerveau le plus remarquable de l'Orient est à sa tête ; parmi ses membres, on trouve un millionnaire américain et une grande savante française... Quant au quatrième..

Japp l'interrompit :

— Je sais, je sais, c'est une véritable obsession ! Calmez-vous, monsieur Poirot, parlons d'autre chose ! Vous intéressez-vous aux échecs ?

— Oui, j'ai même joué, jadis.

— Avez-vous entendu parler de cette curieuse histoire survenue hier ? Ce match entre deux célébrités mondiales, dont l'une est morte pendant la partie ?

— Oui, j'ai lu le journal de ce matin. Un des partenaires était le docteur Savaronoff, le champion russe ; l'autre, celui qui est mort d'une crise cardiaque, était le jeune et brillant Américain, Gilmour Wilson.

— C'est exact. Savaronoff est devenu champion de Russie, il y a quelques années, lorsqu'il a battu Rubinstein. On disait que Wilson était un second Capablanca.

— C'est évidemment un événement bizarrre, dit Poirot. Je crois comprendre, Japp, que cette affaire vous intéresse tout particulièrement ?

Japp sourit, un peu embarrassé :

— Ma foi, oui, monsieur Poirot, vous avez de-

viné ! J'avoue que je suis intrigué. Wilson était solide comme un chêne et ne semblait guère avoir une maladie de cœur. Sa mort est inexplicable.

— Soupçonnez-vous le docteur Savaronoff d'avoir voulu évincer un concurrent trop puissant ? m'écriai-je.

— Oh ! non, dit sèchement Japp, même un Russe ne tuerait pas un adversaire pour n'être pas battu aux échecs... d'autant plus qu'au dire des connaisseurs, les chances étaient du côté du Russe. On le juge très fort ; il vient, paraît-il, immédiatement après Lasker.

Poirot hocha la tête :

— Alors ? Quelle est votre idée ? Pourquoi Wilson aurait-il été empoisonné ? Car c'est bien à cela que vous pensez ?

— Naturellement. Une défection du cœur a toujours une cause. Le terme « maladie de cœur » est très vague et demande des explications.

— Quand l'autopsie doit-elle avoir lieu ?

— Ce soir. La mort de Wilson a été d'une rapidité foudroyante. Il semblait être dans son état normal, et il poussait une des pièces, lorsque, subitement, il tomba mort !

— Peu de poisons ont cet effet-là, remarqua Poirot.

— Je le sais. L'autopsie nous renseignera, j'espère. Mais qui pouvait souhaiter la mort du jeune Wilson ? Voilà ce qu'il faudrait savoir. C'était l'homme le plus inoffensif et le plus affable qui fût... Il arrivait des Etats-Unis et ne semblait avoir aucun ennemi au monde.

— C'est incroyable ! avançai-je.

— Très croyable, au contraire, riposta Poirot, et je vois bien que Japp a une idée.

— Certainement, monsieur Poirot. Selon moi, ce poison n'était pas destiné à Wilson, mais à un autre.

— A Savaronoff ?

— Oui, car Savaronoff a été l'adversaire des Bolcheviks dès le début de la révolution. On l'a même cru tué à un certain moment. Mais il a pu s'échapper et se réfugier en Sibérie, où, pendant trois ans, il a supporté des privations inimaginables. Il en est sorti prématurément vieilli. A demi impotent, il passe sa vie dans un appartement qu'il occupe du côté de Westminster, en compagnie d'une nièce, Sonia Daviloff, et d'un domestique. Peut-être se considère-t-il encore comme traqué, car on a eu beaucoup de peine à lui faire accepter ce tournoi d'échecs. Il lui est fréquemment arrivé de refuser des concours de ce genre, et seule la campagne des journaux qui ont qualifié son refus de peu sportif l'a décidé cette fois. Gilmour Wilson l'avait provoqué en duel avec une opiniâtreté bien américaine. Pourquoi Savaronoff refusait-il ? A mon avis, pour ne pas attirer l'attention sur lui. Il ne voulait pas qu'on pût retrouver sa trace. Je persiste à croire que Wilson a été victime d'une erreur.

— Pensez-vous que quelqu'un ait intérêt à la disparition de Savaronoff ?

— Sa nièce, peut-être. Savaronoff a récemment hérité une immense fortune que lui a léguée Mme Gospoja, la femme de son ancien associé, un gros spéculateur en sucres sous le régime tsariste.

— Où le match a-t-il eu lieu ?

— Chez Savaronoff. Comme je vous l'ai dit, il est presque impotent.

— Y avait-il beaucoup de spectateurs ?

— Au moins une douzaine, peut-être plus.

Poirot fit une grimace significative.

— Mon pauvre Japp, votre tâche ne me paraît pas aisée.

— Non, certainement, mais dès que je saurai si Wilson est bien mort d'un empoisonnement, je pourrai aller de l'avant.

— En admettant que Savaronoff et non Wilson ait été visé, croyez-vous le meurtrier susceptible de récidiver ?

— Certainement, et c'est pourquoi j'ai chargé deux hommes de surveiller l'appartement de Savaronoff.

— En effet, ils seront très utiles si quelqu'un se présente avec une bombe sous le bras ! dit sèchement Poirot.

— Je vois que l'affaire vous intéresse, monsieur Poirot, dit Japp en clignant de l'œil. Voudriez-vous venir à la morgue examiner le corps de Wilson avant l'autopsie ? Qui sait ? Son épingle de cravate est peut-être de travers, et vous y trouverez une indication précieuse pour résoudre le mystère !

— En attendant, mon cher Japp, c'est votre épingle à vous qui est de travers ! Je la regarde depuis une demi-heure... Vous permettez ? Là ! Maintenant, la voilà bien droite ! De l'ordre, mes amis ! De l'ordre en tout ! Allons, Japp, conduisez-moi à la morgue.

Je vis que toute l'attention de Poirot était acca-

parée par ce nouveau problème. J'en fus heureux, car depuis longtemps il n'avait manifesté d'intérêt pour aucune affaire, sauf ces maudits Quatre !

Peu habitué à la morgue, je fus terriblement ému à la vue du corps inerte du jeune Américain, mort dans des circonstances aussi singulières. Quant à Poirot, il l'examina avec le plus grand soin ; il ne portait aucune marque, sauf une petite cicatrice à la main gauche.

— Le docteur prétend que c'est une brûlure et non pas une coupure, expliqua Japp.

Poirot reporta son attention sur le contenu des poches, qu'un gardien avait eu l'obligeance d'étaler sous nos yeux.

Il n'y avait là rien d'extraordinaire : un mouchoir, des clefs, un porte-billets bien garni et quelques lettres sans intérêt. Un objet cependant retint son regard.

— Une pièce d'échecs ! s'écria-t-il. Un fou blanc ! Etait-il dans ses poches ?

— Non, il le tenait entre les doigts et nous avons eu du mal à le retirer. Nous le renverrons plus tard au docteur Savaronoff, car il fait partie de son admirable jeu en ivoire sculpté.

— Permettez-moi de le lui rendre, cela me procurera l'occasion d'aller le voir.

— Ah ! ah ! s'écria Japp. Alors, vous voulez vous occuper de l'affaire ?

— Volontiers, vous avez si bien su exciter ma curiosité !

— Bravo ! Je suis content de vous voir aban-

donner votre dada ! Je crois que le capitaine Hastings s'en réjouit aussi.

— Certainement, dis-je en riant.

— Vous ne voyez pas d'autres détails à me signaler ? demanda Poirot

— Non, je ne vois pas.

— Même pas... que Wilson était gaucher ? poursuivit Poirot en se tournant vers le corps.

— Ma parole, vous êtes devin, monsieur Poirot. Comment avez-vous vu cela ? C'est exact, Wilson était gaucher, mais quel rapport ?

— Aucun, aucun ! s'empressa de reconnaître Poirot, qui voyait Japp un peu énervé. J'ai simplement voulu vous taquiner !

Le lendemain matin, nous gagnâmes Westminster pour nous rendre chez le docteur Savaronoff.

— Sonia Daviloff, murmurai-je, quel joli nom !

Poirot me lança un regard de désespoir.

— Toujours à l'affût d'une idylle ! Vous êtes incorrigible ! Que ce serait donc amusant si Sonia Daviloff n'était autre que la comtesse Rossakof !

Au seul nom de la comtesse, mon visage se rembrunit.

— Allons, allons, Hastings ! C'est une plaisanterie ! Je ne suis tout de même pas obsédé à ce point-là par les Quatre, n'en déplaise à Japp.

La porte nous fut ouverte par un domestique au visage glacé, qui semblait incapable d'exprimer la moindre émotion.

Poirot présenta une carte sur laquelle Japp avait griffonné un mot d'introduction. Le domestique nous conduisit dans une grande pièce basse richement dé-

corée. Deux admirables icônes étaient accrochées dans un coin ; le plancher était recouvert de magnifiques tapis persans. Sur une table se dressait un samovar luisant.

A mon grand étonnement, Poirot s'accroupit sur le sol. Le tapis était beau, certes ; mais méritait-il un examen aussi minutieux ?

— Serait-ce une pièce rare ? demandai-je.

— Quoi donc ? Ah ! le tapis ! Non, ce n'était pas lui que je regardais. Il est d'ailleurs merveilleux, et c'est vraiment dommage qu'on l'ait abîmé ! Voyez, Hastings : quelqu'un a planté au centre un clou qui a laissé un large trou.

Un froufroutement soyeux arracha Poirot à sa contemplation. Une jeune fille, debout dans l'embrasure de la porte, nous observait avec méfiance. Elle était de taille moyenne, d'allure rien moins qu'anglaise. Son visage était attrayant, mais triste.

— Je crains fort que mon oncle ne puisse vous recevoir. Il est souffrant.

— Nous le regrettons, mademoiselle, mais peut-être le remplacerez-vous ? Vous êtes bien Mlle Daviloff, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis Sonia Daviloff. Que désirez-vous savoir ?

— J'ai entrepris une enquête sur le pénible événement d'avant-hier.... La mort de Mr Gilmour Wilson. Quels renseignements pouvez-vous me fournir ?

— Il est mort d'une syncope alors qu'il jouait aux échecs.

— La police n'est pas certaine que ce soit la véritable cause du décès, mademoiselle.

La jeune fille eut un mouvement d'épouvante :

— Alors, ce serait vrai ? Ivan aurait raison ?

— Qui est Ivan ?

— Celui qui a ouvert la porte. Il m'a dit qu'à son avis, Mr Wilson n'était pas mort naturellement, et qu'il avait dû être empoisonné par erreur.

— Par erreur ?

— Oui, parce qu'en réalité on visait mon oncle.

Elle s'était complètement départie de sa méfiance et nous parlait maintenant avec empressement.

— Pourquoi dites-vous cela, mademoiselle ? Qui aurait eu intérêt à empoisonner le docteur Savaronoff ?

— Je ne sais pas, je n'y comprends rien. Mon oncle paraît avoir à peine confiance en moi. Il est vrai qu'il me connaît peu ; il m'a vue lorsque j'étais tout enfant, et il n'y a pas longtemps qu'il m'a prise chez lui. Mais je suis persuadée qu'il redoute quelque chose. Il y a de nombreuses sociétés secrètes en Russie, et un jour j'ai cru comprendre que les agissements de l'une d'elles l'inquiétaient tout particulièrement.

Et s'approchant de Poirot, Sonia Daviloff demanda :

— Avez-vous déjà entendu parler d'une société appelée « Le Grand Quatuor » ou « Les Quatre » ?

Je crus que Poirot allait éclater ; les yeux lui sortaient de la tête !

— Que savez-vous des Quatre, mademoiselle ?

— Cette société existe donc réellement ? J'ai surpris quelques mots de mon oncle durant son sommeil ; mais lorsque je me suis risquée à lui poser une question, il m'a imposé silence. Jamais je ne l'ai vu

aussi épouvanté ! Je suis certaine qu'il a peur de cette bande !

— Les Quatre ! murmura Poirot. Toujours les Quatre ! Quelle coïncidence curieuse, mademoiselle ! Vous n'ignorez pas que votre oncle est toujours en danger ; je veux le sauver. Aidez-moi ! Pouvez-vous me faire le récit exact des faits survenus au cours de cette soirée fatale ? Montrez-moi le jeu d'échecs, la table sur laquelle il se trouvait... Où étaient assis les deux joueurs... En un mot, mettez-moi au courant des moindres détails.

La jeune fille s'approcha d'une petite table, dont les carrés d'ébène et d'argent constituaient l'échiquier.

— Cette table a été envoyée à mon oncle il y a quelques semaines ; on le priait de l'accepter et de bien vouloir l'utiliser lors de son prochain match. elle se trouvait au centre de la pièce... comme ceci.

Poirot examina la table avec un soin qui me sembla parfaitement superflu... A sa place, j'aurais dirigé l'enquête d'une tout autre façon ; plusieurs de ses questions me semblèrent inutiles, et, par contre, les points essentiels paraissaient lui échapper.

Evidemment, cette obsession des Quatre l'avait complètement dérouté.

Après avoir soigneusement examiné l'échiquier, il demanda à voir les pièces.

Sonia Daviloff les lui apporta dans une boîte ; il y jeta un coup d'œil négligent.

— Très joli jeu, dit-il à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même.

Il ne posa pas la moindre question relative aux

rafraîchissements offerts aux spectateurs du championnat ou autres faits essentiels.

Désireux d'attirer son attention là-dessus, je risquai :

— Je pense, Poirot...

— Ne vous fatiguez pas à penser, mon ami, m'interrompit-il brutalement, confiez-moi ce soin-là ! Est-il vraiment impossible, mademoiselle, que je parle à votre oncle ?

Un faible sourire éclaira son visage :

— Non, dit-elle, vous allez le voir. Vous comprenez qu'il est de mon devoir d'interroger tout étranger qui se présente.

Elle disparut, et j'entendis un bruit de voix dans la pièce voisine. Peu après, nous étions introduits.

Le docteur Savaronoff, étendu sur un divan, avait une physionomie extraordinaire : maigre, décharné, avec d'énormes sourcils hirsutes, une barbe blanche et un visage hagard, ce richard avait l'expression d'un homme se mourant de privations.

Je remarquai la forme particulière de sa tête, tout en hauteur. Je n'ignorais pas qu'un grand joueur d'échecs devait avoir un cerveau bien développé , rien d'étonnant si le docteur Savaronoff était deuxième champion du monde !

Poirot s'inclina respectueusement :

— Monsieur le docteur, me permettez-vous de vous parler seul ?

Savaronoff, se tournant vers sa nièce, lui demanda de se retirer. Elle obéit sans murmurer

— Maintenant, monsieur, que désirez-vous ?

— Je sais, docteur, qu'une importante fortune

vous a été léguée récemment. Au cas où vous viendriez à mourir... subitement, qui en hériterait ?

— Conformément à mon testament, je laisse tout à ma nièce, Sonia Daviloff... Vous ne pensez tout de même pas...

— Je n'insinue rien, mais vous n'avez pas revu votre nièce depuis qu'elle était enfant, il eût été facile à un imposteur...

Savaronoff sembla littéralement abasourdi.

— Je n'insiste pas, ajouta Poirot, ce n'est qu'une simple suggestion. Ce qui m'intéresserait, à présent, ce serait une description de la partie d'échecs de l'autre soir.

— Que voulez-vous dire ?... Vous décrire quoi ?

— Eh bien ! voilà, je ne joue pas aux échecs, mais je crois savoir qu'il y a plusieurs façons régulières de commencer une partie : par exemple, avancer le fou de deux carrés lorsque le roi et la reine sont avancés d'autant...

— Je vois ce que vous voulez dire, répondit le docteur Savaronoff en souriant ; Wilson a ouvert le jeu « Ruy Lopez » ; c'est une des meilleures façons de commencer, elle est couramment pratiquée dans les tournois et les matches.

— Depuis combien de temps la partie était-elle commencée lorsque se produisit l'accident ?

— Nous en étions, je crois, au troisième ou quatrième mouvement, quand Wilson s'écroula subitement, raide mort, sur la table.

Poirot se leva pour partir. Debout, d'un air détaché, il posa une dernière question :

— Mr Wilson avait-il bu ou mangé quelque chose ?

— Un whisky et soda, je crois.

— Merci docteur, je ne veux pas vous importuner davantage.

Ivan nous attendait dans le hall pour nous reconduire, mais Poirot, qui n'était pas pressé, s'arrêta sur le seuil de la porte et lui demanda

— Savez-vous qui occupe l'appartement à l'étage inférieur ?

— Sir Charles Kingswell, un membre du Parlement, monsieur. Mais il est en voyage et l'appartement a été loué, il y a peu de temps.

— Merci.

Un brillant soleil d'hiver nous accueillit dehors. Il me tardait de dire à Poirot ce que je pensais de son enquête.

— Vous ne vous êtes pas distingué, cette fois-ci ! Vos questions n'étaient pas essentielles !

— Vous croyez ? Je n'étais évidemment pas en forme. A ma place, qu'auriez-vous cherché à savoir ?

Je pris le temps de réfléchir et je lui exposai ma thèse qu'il parut écouter attentivement. Nous étions presque arrivés lorsque je terminai mon monologue.

— C'est très bien échafaudé, Hastings, me dit Poirot en ouvrant la porte, mais c'est malheureusement sans le moindre intérêt !

— Pourquoi ? demandai-je, un peu vexé. Si Wilson a été empoisonné...

— Tenez, tenez ! s'écria Poirot en se dirigeant vers la table pour prendre une lettre qui s'y trouvait, c'est un mot de Japp comme je m'y attendais. On n'a trouvé aucune trace d'empoisonnement au cours de

l'autopsie, et rien n'explique la cause du décès. Vous voyez bien que vos questions n'auraient servi à rien !

— Vous l'aviez deviné ?

— Non, mais j'avais simplement prévu le résultat.

— Je vous en prie, ne coupons pas les cheveux en quatre, Poirot. Vous vous attendiez vraiment à ce résultat-là ?

— Mais oui.

— Comment l'aviez-vous prévu ?

Poirot sortit un fou blanc de sa poche.

— Vous avez oublié de le rendre au docteur Sazaronoff ?

— Non pas, mon cher ! Celui que j'ai volontairement oublié de restituer se trouve toujours dans ma poche, et celui que vous voyez provient du jeu de Mlle Daviloff. Un fou et un fou font deux fous !

Je comprenais de moins en moins.

— Pourquoi avez-vous dérobé celui-ci ?

— Je voulais simplement savoir s'ils étaient identiques.

Il les mit sur la table, côte à côte.

— Ils semblent pareils, je l'admets, mais il ne faut jamais prendre pour une certitude une chose qui n'est pas prouvée. Voulez-vous avoir l'obligeance de m'apporter mes petites balances ?

Il pesa soigneusement chaque pièce et me regardant d'un air triomphant :

— J'avais raison, voyez-vous ! On ne me trompe pas si facilement.

Et, décrochant le récepteur téléphonique :

— Allô ! Allô ! Scotland Yard ? Est-ce vous,

Japp ? Ici, Poirot. Surveillez le domestique Ivan. Ne le laissez échapper sous aucun prétexte.

Il raccrocha et se tourna de mon côté :

— Vous ne comprenez pas, Hastings ? Je vais vous expliquer : Wilson n'a pas été empoisonné, il a été électrocuté. Une des pièces est traversée par une petite tige de métal. La table était préparée d'avance et placée à un endroit bien déterminé. Au moment où cette pièce a été posée sur un des carreaux d'argent, le courant a traversé Wilson de part en part et l'a tué net. La seule trace était la brûlure qu'il portait à la main gauche, car il était gaucher. La table-échiquier dissimule un mécanisme extrêmement rusé ; cependant, notez bien que celle qui m'a été montrée est un second exemplaire parfaitement inoffensif, qu'on a substitué au premier immédiatement après le crime. Tout a été préparé dans l'appartement à l'étage au-dessous, celui qui vient d'être loué meublé ; mais il y a eu au moins un complice chez le docteur Savaronoff. Pour commencer, la jeune fille est un agent des Quatre ! Elle manœuvre pour hériter de la fortune du docteur.

— Et Ivan ?

— Je le soupçonne d'être le « Numéro Quatre ».

— Lui ?

— Oui. Il est un acteur admirable, sachant s'adapter à tous les rôles !

Je me remémorai nos aventures précédentes : le gardien de l'asile d'aliénés, le garçon boucher, le docteur Quentin... types tout à fait différents !

— C'est surprenant, dis-je enfin, tout cela se tient.

Savaronoff soupçonnait un complot, c'est pourquoi il montrait si peu d'enthousiasme pour ce match.

Poirot, après m'avoir regardé sans parler, se mit à faire les cent pas.

— Auriez-vous, par hasard, un livre sur le jeu d'échecs ? me demanda-t-il brusquement.

— Oui, je crois.

Il me fallut un certain temps pour mettre la main dessus ; dès que je l'apportai, Poirot s'installa commodément dans un fauteuil et se mit à lire avec le plus grand intérêt.

Un quart d'heure après, la sonnerie du téléphone retentit ; je décrochai le récepteur ; c'était Japp. Ivan avait quitté l'appartement avec un gros paquet. Il avait sauté dans un taxi qui l'attendait, mais les policemen l'avaient filé Croyant à un certain moment qu'il avait dépisté ses poursuivants, Ivan s'était dirigé vers une grande maison vide de Hampstead. La maison était cernée.

Je mis Poirot au courant de cette conversation. Il me regarda commme si je parlais une langue incompréhensible. Lorsque j'eus terminé, il me tendit le livre sur le jeu d'échecs.

— Ecoutez-moi, mon ami, voici la règle appelée « Ruy Lopez » :

1° Pion-roi 4, pion-roi 4 ; 2° cavalier-roi-fou 3, cavalier-reine-fou 3 ; 3° fou-cavalier 5. La question se pose : quel sera le troisième mouvement du noir ? On a le choix entre différentes défenses. C'est le troisième mouvement du blanc qui a tué Gilmour Wilson ; 3° fou-cavalier 5. Le troisième mouvement... ça ne vous dit rien ?

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire !

— Supposons, mon cher Hastings, que vous ayez entendu ouvrir puis refermer la porte d'entrée, alors que vous étiez assis dans ce fauteuil. Quelle idée vous serait venue à l'esprit ?

— J'aurais pensé que quelqu'un était sorti !...

— Oui... Mais il y a toujours deux façons de considérer les choses : ou quelqu'un de sorti... ou quelqu'un d'entré... Deux alternatives totalement différentes ! Si vous avez choisi celle qui est fausse, quelque petite contradiction se manifestera bientôt et vous démontrera que vous vous êtes trompé.

— Que signifie tout cela, Poirot ?

D'un bond, il fut debout.

— Cela prouve que je n'ai pas été malin ! Vite, dépêchons-nous, il faut retourner à l'appartement de Westminster. Peut-être arriverons-nous à temps ?

Nous sautâmes dans un taxi. Mon ami demeura muet en réponse à toutes mes questions. Nous montâmes l'escalier quatre à quatre. Mais c'est en vain que nous sonnâmes et frappâmes ; la porte resta close.

Cependant, en appuyant l'oreille contre la cloison, je perçus comme un gémissement venant de l'appartement.

Après de longs pourparlers, le concierge consentit à nous ouvrir à l'aide de son passe-partout.

Une bouffée de chloroforme nous accueillit ; Sonia Daviloff était étendue sur le sol, dûment bâillonnée et ligotée. Un gros tampon d'ouate imbibé de cet anesthésique lui couvrait le nez et la bouche. Poirot

l'arracha et tenta de ranimer la jeune fille en attendant l'arrivée du médecin mandé d'urgence. Nous parcourûmes les autres pièces de l'appartement, sans trouver trace du docteur Savaronoff.

— Que signifie tout cela ? demandai-je, effaré.

— Cela signifie que de deux déductions également plausibles j'ai choisi la mauvaise. Vous m'avez entendu dire que n'importe qui pouvait facilement se faire passer pour la nièce de Savaronoff, étant donné qu'il ne l'avait pas vue depuis de longues années ? Eh bien ! c'est le contraire qu'il me fallait envisager ! Il était non moins facile au premier venu de prétendre être l'oncle.

— Que dites-vous ?

— Mais oui, Savaronoff est mort au début de la révolution. L'homme qui prétendait avoir subi de telles privations, l'homme devenu méconnaissable par suite des souffrances endurées, l'homme qui a hérité une immense fortune...

— Eh bien ! Qui était-il ?

— Le « Numéro Quatre ». Rien de surprenant à ce qu'il ait été épouvanté, lorsque Sonia lui a parlé des Quatre. Il m'a glissé une fois de plus entre les mains ! Il a compris que je finirais par flairer la bonne piste, et voilà pourquoi il a expédié le brave Ivan à la recherche d'un mouton à cinq pattes, a immobilisé la jeune fille et a pris la fuite. A l'heure qu'il est, il a certainement réalisé la majeure partie des valeurs laissées par Mme Gospoja.

— Mais... dans ce cas, qui a essayé de le tuer ?

— Personne ! Wilson était bien la victime visée.

— Dans quel but ?

— Mon cher, Savaronoff était le second grand joueur d'échecs du monde ; or, selon toutes probabilités, le « Numéro Quatre » n'a pas la moindre notion du jeu ; il ne pouvait donc pas soutenir la fiction du match. Il a tout tenté pour éviter le tournoi, mais lorsqu'il a dû s'exécuter, le sort de Wilson était réglé. Il fallait par tous les moyens éviter de révéler que le grand Savaronoff ignorait les échecs Wilson, on le sait, commençait toujours sa partie par « Ruy Lopez », voilà pourquoi le « Numéro Quatre », au troisième mouvement, a mis un terme à la partie, avant que surgissent les difficultés de la défense.

— Mais, mon cher Poirot, avons-nous affaire à un fou ? Je suis parfaitement votre raisonnement, mais on ne tue pas un homme simplement pour sauvegarder un rôle ; il devait y avoir un autre moyen invoquer, par exemple, la maladie, l'ordre du docteur lui interdisant absolument un match.

Poirot fronça les sourcils :

— Certainement, Hastings, me dit-il, il y avait bien d'autres moyens, mais celui-ci lui a semblé plus convaincant. De plus, n'oubliez pas que le « Numéro Quatre » ne voit pas les choses de votre façon et que la mort d'un homme ne lui paraît pas importante. En me mettant à sa place, chose qui vous est impossible, je m'imagine ses pensées. Le fait même de se faire passer pour le docteur Savaronoff l'amuse ; il a certainement assisté à des tournois d'échecs pour bien étudier son rôle ; il est là, grave, méditatif, donnant aux spectateurs l'impression d'élaborer des combinaisons savantes, et toute cette farce

le fait rire en son for intérieur. Il sait très bien qu'il est incapable de faire plus de deux mouvements, mais ces deux-là suffisent amplement. Il est heureux de prévoir le couronnement de la partie : son partenaire s'exécutera lui-même, au moment fixé par lui ; le « Numéro Quatre », le Destructeur aura détruit un homme de plus... Croyez-moi, Hastings, je commence à bien connaître notre homme et sa psychologie.

A bout d'arguments, je m'avouai vaincu.

— J'ai tout lieu de croire que vous avez raison, mais je ne m'explique pas qu'on coure un tel risque, alors qu'il était si facile de l'éviter !

— De quel risque parlez-vous ? repartit Poirot. Voulez-vous me dire où il y a risque ? Japp aurait-il résolu l'énigme ? Non ! Si le « Numéro Quatre » n'avait pas commis une petite erreur, il n'y aurait pas eu l'ombre d'un risque.

— Et quelle erreur a-t-il commise ? demandai-je, devinant déjà la réponse qui ne se fit pas attendre :

— Il n'a pas compté avec la matière grise d'Hercule Poirot !

Poirot ne manque pas de qualités, mais la modestie n'est pas du nombre.

CHAPITRE XII

LA TRAPPE

A la mi-janvier, en une vraie journée d'hiver londonien, humide et sale à souhait, Poirot et moi étions assis au coin du feu. Je sentais que mon ami m'observait avec un sourire cocasse, mais je n'en devinais pas la cause.

— Je donnerais bien deux sous pour savoir à quoi vous pensez, dis-je.

— Je songeais que lors de votre arrivée, mon cher Hastings, en plein été, vous m'avez dit que vous ne resteriez pas en Angleterre plus de deux mois !

— J'ai dit cela ? Je ne m'en souviens pas...

Le sourire de Poirot s'épanouit.

— J'en suis certain, mon cher. Se souvenir de tout, c'est mon affaire, pas la vôtre. Je suppose que depuis vous avez changé vos projets ?

— Euh !... Oui, effectivement.

— Et pourquoi cela ?

— Si vous tenez à le savoir, c'est très simple ! Je n'ai pas l'intention de vous abandonner au moment où vous êtes aux prises avec des adversaires aussi importants que les Quatre.

Poirot acquiesça gentiment :

— C'est bien la pensée qui m'était venue. Vous êtes un ami dévoué, Hastings ! Mais votre femme, la « petite Cendrillon », comme vous l'appelez, qu'en dit-elle ?

— Je me suis bien gardé de lui donner des détails, mais elle me comprend parfaitement. Elle serait la dernière à me demander d'abandonner un camarade !

— C'est une sœur ! Une vieille sœur ! Mais, Hastings, tout cela peut durer encore longtemps.

Un peu navré, je fis signe que c'était aussi mon avis.

— Voilà déjà six mois de passés, et où en sommes-nous ? dis-je à voix basse. Il me semble, Poirot, que nous devrions... faire quelque chose.

— Je reconnais bien là votre énergie bouillonnante, Hastings ! Et de quelle façon souhaitez-vous agir ?

Question embarrassante ! Mais j'étais bien décidé à ne pas déserter ma position.

— Nous devrions prendre l'offensive, suggérai-je. Nous n'avons guère bougé jusqu'à présent.

— Plus que vous ne croyez, mon ami. N'oubliez pas que nous avons établi l'identité du « Numéro Deux » et du « Numéro Trois » et que nous avons étudié à loisir — si l'on peut dire — les méthodes

du « Numéro Quatre ». Soyez-en persuadé, Hastings, nous avons parcouru un bon bout de chemin. Il est vrai que je ne suis pas encore à même d'accuser formellement Ryland ou Mme Olivier... Qui me croirait ? Vous ai-je dit que j'ai confié mes soupçons à quelques personnages haut placés, entre autres à lord Aldington ? J'ai travaillé avec lui dans l'affaire du vol des plans de sous-marins, il connaît mes méthodes et il a confiance en moi. A l'heure qu'il est, il est au courant du mystère des Quatre, et si certaines personnes doutent encore, lui me croit ! Ryland, Mme Olivier et Li Chang-yen peuvent agir à leur guise, leurs gestes n'en sont pas moins soigneusement observés.

— Aldington connaît-il aussi l'existence du « Numéro Quatre » ?

— Comme je viens de vous le dire, je commence seulement à comprendre ses méthodes. Vous pouvez sourire, Hastings, je n'en suis pas moins sûr que c'est là le meilleur moyen ! Je dois connaître la personnalité de cet individu au point de prévoir ses réactions dans telles ou telles circonstances. N'oubliez pas que nous nous livrons à un véritable duel ! J'apporte tous mes soins à toujours mieux connaître la mentalité de l'adversaire, sans rien lui révéler de la mienne. J'estime qu'il est en pleine lumière, alors que je demeure dans l'ombre. Soyez certain qu'ils sont chaque jour intrigués davantage par mon inactivité apparente. Un fait certain, c'est qu'ils nous laissent tranquilles, et qu'ils n'ont plus attenté à votre vie, pas plus qu'ils n'ont organisé de nouvelles embûches, et à vrai dire j'en suis un peu surpris ! Ils disposaient

d'un ou deux moyens de nous atteindre qui auraient dû leur venir à l'esprit. Vous comprenez, je pense ?

— Une machine infernale quelconque ?

Poirot eut un geste d'impatience.

— Mais non ! J'en appelle à votre imagination, et vous ne trouvez rien de mieux que des bombes placées dans la cheminée ! Ah ! Hastings ! Hastings ! Allons ! Malgré le mauvais temps, je vais faire un petit tour pour m'éclairer le cerveau, et j'en profiterai pour acheter des allumettes. A propos, mon ami, est-ce que vous lisez à la fois : *L'Avenir de l'Argentine*, *Le Miroir de la Société*, *l'Elevage du bétail à cornes*, *La Piste rouge* et *Le Sport dans les montagnes Rocheuses ?*

J'éclatai de rire, et j'admis que, pour le moment, j'occupais mes loisirs à la lecture de *La Piste rouge*.

— Dans ce cas, remettez les autres livres en place, me dit Poirot en se lamentant ; quand donc aurez-vous de l'ordre et de la méthode ! A quoi sert une bibliothèque ?

Je m'excusai humblement et Poirot, après avoir rangé les livres, sortit et me laissa aux plaisirs de la lecture.

J'espère que l'auteur de *La Piste rouge* voudra bien m'excuser, si j'avoue que Mrs Pearson, en frappant à la porte, me tira d'une douce somnolence !

— Un télégramme pour vous, capitaine.

N'attendant rien de grave, je le décachetai sans hâte, mais son contenu me pétrifia positivement.

Ce télégramme m'était adressé par Bronsen, le directeur de ma ferme en Argentine. Il était ainsi libellé :

Mrs Hastings disparue hier. Crains qu'elle n'ait été enlevée par bande appelée « Grand Quatuor ». Télégraphiez instructions. Ai avisé police. Aucune trace.

BRONSEN.

Je fis signe à Mrs Pearson de se retirer. Je restai abasourdi, relisant sans cesse le câble de Bronsen.

Cendrillon enlevée ! Cendrillon aux mains des Quatre ! Que faire ?

Poirot, il me faut Poirot pour me conseiller, pour contrecarrer leurs plans infernaux. Calmons-nous, il reviendra d'un instant à l'autre !

On frappa de nouveau à la porte, et Mrs Pearson fit une seconde apparition.

— Un pli pour vous, capitaine. C'est un païen de Chinois qui l'a apporté... Il attend en bas.

Je saisis la note qui était concise et nette :

Si vous désirez revoir votre femme, suivez immédiatement le porteur de cette lettre et ne prévenez pas votre ami, sinon votre femme en souffrira.

Elle était signée d'un grand 4.

Qu'auriez-vous fait à ma place, vous qui venez de lire ce billet ?

Je disposais de peu de temps pour réfléchir, je ne voyais qu'une seule chose : Cendrillon aux mains des bandits ? J'obéis.

Je ne pouvais exposer ma femme à la torture. Il ne me restait plus qu'à suivre ce Chinois où bon lui semblerait.

C'est vraisemblablement un piège, me disais-je ; c'est la capture, c'est la mort, mais il s'agit de l'être

qui m'est le plus cher au monde ! Impossible d'hésiter.

Si seulement je pouvais laisser un mot à Poirot ! Une fois sur la piste, il pourrait peut-être tout arranger ? Devais-je essayer ?

— Oui... mais si le Chinois montait pour s'assurer que je m'étais conformé à ses prescriptions ?

Le fait qu'il était resté en bas me rendit encore plus méfiant. Je savais les Quatre si forts que j'étais disposé à leur accorder une omnipotence insoupçonnée.

Au point où j'en étais, toutes les personnes qui m'approchaient devaient être des agents du Grand Quatuor.

... Et si je laissais le télégramme ? En le voyant, Poirot apprendrait l'enlèvement de Cendrillon, et saurait par qui il avait été opéré ?

Toutes ces idées se croisèrent dans mon esprit en moins de temps qu'il m'en faut pour les dire.

Deux minutes après avoir reçu la lettre, je mettais mon chapeau et mon pardessus et je descendais rejoindre le guide qui m'attendait.

Le commissionnaire était un grand Chinois, correctement vêtu, bien que ses habits fussent usés. Sans remuer un muscle de son visage, il me salua et me demanda d'une voix chantante :

— Vous capitaine Hastings ?

— Oui, répondis-je.

— Me rendre la lettre, s'il vous plaît.

Je m'y attendais, et la lui remis sans mot dire Il poursuivit :

— Vous reçu dépêche aujourd'hui, oui ? Vient d'arriver d'Argentine, oui ?

J'admirai une fois de plus, en grinçant des dents, la perfection du système d'espionnage de la sinistre bande...

Ils se doutaient que Bronsen me télégraphierait et avaient décidé d'en profiter pour m'influencer.

Il me sembla inutile de nier ce qui était manifestement vrai :

— Oui, répondis-je, j'ai reçu une dépêche.

— Allez chercher tout de suite, oui ?

Tremblant de colère, je dus m'exécuter.

En remontant, l'idée me vint d'aviser Mrs Pearson de l'enlèvement de ma femme, mais apercevant la petite bonne au côté de notre propriétaire, j'hésitai... Peut-être m'épiait-elle ? Le texte de la lettre des Quatre était gravé dans ma mémoire... Je décidai de ne rien dire.

Après avoir pris le télégramme, je me préparais à redescendre, lorsqu'une pensée me frappa. Ne pouvais-je laisser un indice capable de mettre Poirot sur la bonne voie, et de passer inaperçu de mes ennemis ?

Je courus à la bibliothèque et je fis tomber quatre livres sur le parquet. Mon ami les verrait certainement, et après sa petite leçon de morale donnée tout à l'heure, ce désordre le choquerait immédiatement.

De plus, je mis une pelletée de charbon dans le feu, en prenant soin de laisser tomber quatre boulets devant la cheminée.

Je ne pouvais rien faire d'autre. Il ne me restait

qu'à souhaiter que ces signes fussent bien interprétés par Poirot.

Je me hâtai de descendre et je remis au Chinois la dépêche d'Argentine ; il la lut, puis la glissa dans sa poche. D'un geste, il m'invita à le suivre.

Après avoir longtemps marché à pied, nous prîmes un autobus, puis un tramway. Nous dirigeant vers l'est, nous traversâmes d'étranges quartiers, dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. En arrivant aux Docks, je compris que j'étais en plein quartier chinois.

Nous nous engageâmes dans un dédale de ruelles et d'impasses dont l'aspect lamentable m'épouvanta. Enfin, nous nous arrêtâmes devant une maison délabrée. Après quatre coups donnés à la porte par mon mentor jaune, un autre Chinois vint immédiatement nous ouvrir et s'effaça pour nous laisser entrer.

Le bruit du verrou tiré derrière moi sonna le glas de mes derniers espoirs. J'étais aux mains de l'ennemi.

Le deuxième Chinois me fit descendre quelques marches branlantes qui aboutissaient à une cave remplie de balles et de barils qui dégageaient une forte senteur d'épices.

Je me sentis enveloppé d'une atmosphère orientale, tortueuse et sinistre.

Mon pilote fit rouler de côté deux des nombreux barils et j'aperçus dans le mur une ouverture basse en forme de tunnel.

Il me fit signe de m'y engager et je suivis un long couloir si bas que je ne pouvais me redresser ; bientôt j'arrivai dans une autre cave.

Le Chinois frappa quatre coups à l'un des murs, qui glissa comme un décor de théâtre.

Un palais des Mille et Une Nuits s'offrit à ma vue. La pièce, longue et basse, tapissée de riches broderies orientales, était éclairée à giorno. Des parfums étranges alourdissaient l'air. Cinq ou six divans et d'admirables tapis constituaient tout l'ameublement.

Derrière une tenture, une voix se fit entendre :

— Avez-vous amené votre invité ?

— Excellence, il est ici, répondit mon guide.

— Qu'il entre !

La tenture se souleva ; dans l'alcôve qu'elle dissimulait se trouvait un immense divan noyé dans une avalanche de coussins parmi lesquels trônait un Oriental, grand, mince, drapé dans des vêtements splendidement brodés. A la longueur de ses ongles, je compris que j'étais en présence d'un homme considérable.

— Assseyez-vous, je vous prie, capitaine Hastings, me dit-il en me faisant signe de la main. Je suis heureux que vous ayez bien voulu me rendre visite.

— Etes-vous Li Chan-yen ? demandai-je.

— Ma foi non, je suis un de ses plus humbles serviteurs. J'exécute simplement ses ordres, tout comme le font mes collègues dans d'autres pays, en Argentine, par exemple.

J'avançai d'un pas.

— Où est ma femme ? Qu'en avez-vous fait ?

— Elle est en lieu sûr, et personne ne la trouvera. Jusqu'à présent il ne lui a été fait aucun mal. Vous m'entendez bien, je dis : jusqu'à présent.

Une sueur froide baigna mon front. Je fixai le

démon oriental dont le sourire ressemblait plutôt à une grimace.

— Que voulez-vous ? m'écriai-je. De l'argent ?

— Mon cher capitaine Hastings, nous ne voulons pas vous priver de vos petites économies. C'est une supposition fort intelligente de votre part... J'imagine que votre ami ne l'aurait pas faite.

— Je suppose, dis-je en ponctuant bien chaque mot, que vous vouliez me prendre dans vos filets ? Eh bien, c'est chose faite ! Traitez-moi comme vous l'entendrez, mais relâchez ma femme. Elle n'est au courant de rien et ne peut donc pas vous être utile. Vous vous êtes servi d'elle pour m'attraper. Maintenant que vous me tenez, rendez-lui la liberté.

Mon interlocuteur se caressa doucement la joue, tout en me regardant de ses petits yeux obliques.

— Vous allez trop vite, dit-il de sa voix veloutée. Et vous vous méprenez légèrement sur nos intentions. Vous avoir n'est pas notre but ; mais grâce à vous, nous aurons votre ami, Hercule Poirot.

— Je crains fort que non, dis-je avec un petit rire.

— Voici ma proposition, continua-t-il, comme s'il ne m'avait pas entendu.

« Vous allez écrire une lettre à M. Hercule Poirot, le priant de venir vous rejoindre.

— Jamais je ne ferai une chose pareille !

— Les conséquences de ce refus vont être désagréables...

— Au diable vos menaces !

— Avez-vous envie de mourir ?

J'essayai de ne pas laisser transparaître mon épouvante.

— A quoi bon vouloir m'intimider ? La police serait immédiatement à vos trousses !

Le disciple de Li Chang-yen frappa dans ses mains, et deux de ses serviteurs apparurent comme par enchantement. Chacun d'eux me saisit par un bras. Leur maître leur donna un ordre en chinois et ils m'entraînèrent dans un coin de la pièce.

L'un d'eux se baissa et brusquement, sans le moindre avertissement, le sol céda sous mes pieds. Si le second Chinois ne m'avait pas retenu, je me serais abîmé dans le gouffre béant qui venait de s'ouvrir et du fond duquel montait le vacarme d'une chute d'eau.

— C'est la rivière que vous entendez, reprit l'homme assis sur le divan. Réfléchissez bien, capitaine Hastings ! Si vous persistez dans votre refus, vous allez plonger la tête la première dans l'éternité ! Les flots ténébreux vous engloutiront pour toujours. Pour la dernière fois, acceptez-vous d'écrire cette lettre ?

Je ne prétends pas être plus courageux que la majorité de mes semblables, et j'avoue sans ambages que je me sentais empoigné par une peur atroce. Nul doute, ce démon de Chinois parlait sérieusement ; si je refusais de m'exécuter, c'était l'adieu définitif à ce bon vieux monde.

M'efforçant de parler d'une voix ferme, je répondis :

— Non ! Que le diable vous emporte avec votre lettre !

Puis, involontairement, je fermai les yeux et je fis une courte prière.

CHAPITRE XIII

EN ROUTE VERS LE PIEGE

Il est rare, je crois, qu'un homme se sente aussi près de la mort. En refusant définitivement la proposition du Chinois, j'avais l'impression d'avoir prononcé mes dernières paroles sur cette terre.

J'étais prêt à rouler dans le torrent qui écumait à mes pieds ; je croyais déjà suffoquer... Je confiai mon âme à Dieu.

A ma surprise, j'entendis un rire bref. J'ouvris les yeux et je vis l'homme sur le divan faire signe à mes deux gardiens de me ramener vers lui.

— Vous êtes un homme courageux, capitaine Hastings, me dit-il, c'est une qualité que nous autres, Orientaux, apprécions vivement. Je m'y attendais d'ailleurs. Mais nous voici au second acte de notre petit drame. Vous venez d'affronter votre propre mort ; l'envisagez-vous pour quelqu'un d'autre ?

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je.

Une peur épouvantable me transperçait de part en part.

— Vous n'avez certainement pas oublié la dame qui est en notre pouvoir... La Rose du Jardin...

Je le regardai, en proie à une angoisse terrifiante qui me rendait muet.

— Je crois, capitaine Hastings, que vous allez immédiatement écrire cette lettre. Voyez, j'ai ici un formulaire de dépêche dont le texte dépendra de vous. N'oubliez pas que votre femme est en notre pouvoir.

Toujours avec le plus grand sang-froid et sur le même ton aimable, mon bourreau continua :

— Tenez, capitaine, voici une plume, écrivez, sinon...

— Sinon ?

— Sinon la femme que vous aimez mourra... lentement, atrocement. Mon maître Li Chang-yen, à ses moments perdus, s'amuse à inventer de nouvelles méthodes de torture...

— Mon Dieu ! m'écriai-je. Misérable ! Vous ne ferez pas cela...

— Dois-je vous faire le récit de quelques-unes de ces trouvailles ?

Sans faire attention à mes protestations, il se mit, calmement, à décrire des atrocités. Finalement, je me bouchai les oreilles avec un cri d'horreur.

— Cela vous suffit, capitaine Hastings ? Eh bien ! prenez la plume et écrivez.

— Jamais vous n'oseriez...

— Vous savez que nous osons tout. Dépêchez-vous d'écrire.

— Et dans ce cas ?

— Votre femme recouvrera la liberté. La dépêche ordonnant de la relâcher partira immédiatement.

— Comment puis-je être sûr que vous tiendrez votre promesse ?

— Je vous le jure sur les tombes sacrées de mes ancêtres. Réfléchissez : pourquoi chercherais-je à lui faire du mal, du moment que notre but sera atteint ?

— Et... Poirot ?

— Nous le tiendrons en lieu sûr jusqu'à complet achèvement de nos opérations. Ensuite, il pourra partir.

— Me le jurez-vous également ?

— Je vous en fais le serment ! Que cela vous suffise.

Je faiblissais, j'allais trahir mon ami... pour le vouer à quel sort... ? J'eus encore une hésitation, puis la terrible conséquence de mon refus me revint à l'esprit, tel un cauchemar.

Avec un haut-le-corps, je m'apprêtai à écrire. Peut-être qu'en dirigeant habilement ma lettre je parviendrais à glisser à Poirot un avertissement lui permettant d'éviter le piège. C'était mon dernier espoir. Il fut de courte durée, car la voix suave se fit entendre de nouveau :

— Permettez que je vous dicte cette lettre !

Il consulta des notes étalées devant lui et commença :

— *Mon cher Poirot. Je crois être sur la piste des Quatre. Un Chinois est venu me voir cet après-midi*

et m'a attiré ici à l'aide d'un message falsifié. Heureusement, j'ai découvert son jeu, et je suis parvenu à m'enfuir. J'ai renversé les rôles et je crois avoir fait du bon travail ! Je vous fais parvenir ce mot par un jeune gaillard auquel vous voudrez bien donner un bon pourboire pour sa peine : je le lui ai promis, si le pli vous parvenait dûment. Je surveille la maison et je n'ose pas la quitter. Je vous attendrai jusqu'à six heures : si je ne vous vois pas, passé cette heure-là, j'essaierai de pénétrer seul à l'intérieur. L'occasion est trop bonne pour la laisser échapper, même si le porteur de ce billet ne vous trouvait pas ; si, comme je l'espère, il a la chance de vous voir, faites-vous tout de suite conduire ici par lui. Camouflez vos moustaches : si quelqu'un faisait le guet à une des fenêtres de la maison, vous pourriez être reconnu. Bien à vous, en hâte. A. H.

Chaque mot augmentait mon désespoir. Les Quatre étaient diantrement malins ! Je constatai combien chaque détail de notre vie leur était familier. C'était exactement la lettre que j'aurais pu être amené à écrire. Le fait de mentionner la visite du Chinois qui m'avait « attiré » détruisait toute la portée de mon manège : les quatre livres jetés sur le sol avant mon départ ne serviraient plus à rien.

On m'avait tendu un piège et je m'en étais aperçu à temps. Voilà quelle serait la conclusion de Poirot. L'heure était également bien calculée : en recevant la lettre, Poirot aurait juste le temps d'accourir, accompagné du guide innocent. Ne voulant pas me laisser pénétrer seul dans la maison, Poirot n'hésiterait

pas un instant à venir prendre le commandement de l'opération.

Lorsque j'eus terminé, mon adversaire prit le billet, le lut, l'approuva d'un signe de tête et le donna à un des silencieux serviteurs, qui disparut derrière une des portières de soie.

Souriant aimablement, l'homme qui venait de m'imposer sa volonté s'empara d'un formulaire de dépêche, le remplit et me le tendis. Je lus :

Relâchez immédiatement la femme blanche.

J'eus un soupir de soulagement.

— L'expédiez-vous tout de suite ?

Il sourit en secouant la tête.

— Je l'enverrai dès que M. Hercule Poirot sera ici, pas avant.

— Cependant, vous aviez promis...

— Si mon plan ne réussissait pas, je pourrais avoir encore besoin de votre femme, pour vous encourager à faire d'autres démarches.

Je devins blême de colère :

— Si jamais...

Il leva une longue main jaune :

— Ne vous inquiétez pas, je ne crois pas que notre plan échoue, et je tiendrai ma promessse.

— Si vous ne la tenez pas...

— J'ai juré sur la tombe de mes ancêtres. Ne craignez rien. Restez ici, mes domestiques vont s'occuper de vous pendant mon absence.

On me laissa seul dans cet étrange et luxueux repaire souterrain. Un des domestiques revint avec

un plateau portant des rafraîchissements. Mais j'étais bien trop angoissé pour pouvoir manger.

Bientôt, le maître revint, grand, majestueux dans ses vêtements de soie flottants. Conformément à ses ordres, on me reconduisit à travers le couloir dans la maison où j'étais tout d'abord entré. On m'installa dans une pièce du rez-de-chaussée, dont les volets étaient baissés, mais à travers les fentes je voyais la rue.

Un vieil homme aux vêtements déchirés faisait les cent pas sur le trottoir opposé ; lorsque je le vis faire un signe dans la direction de la maison, je compris qu'il était posté là en qualité de sentinelle.

Mon bourreau se pencha vers moi :

— Nous avons réussi ! Hercule Poirot est tombé dans le piège. Le voici qui approche, accompagné du jeune guide. Maintenant, capitaine Hastings, vous avez encore un rôle à jouer. Il n'entrera que si vous vous montrez sur le pas de la porte et si vous lui faites signe d'approcher.

— Comment ? m'écriai-je, révolté.

— Vous serez seul, capitaine ! Mais souvenez-vous de ce qui attend votre femme si vous ne vous acquittez pas de votre mission ! Si Hercule Poirot a le moindre doute et n'entre pas, votre femme mourra après mille tortures. Attention, le voici.

L'âme meurtrie, en proie à un déchirement terrible, je reconnus à travers les persiennes, mon ami qui se promenait en face.

Son col était relevé et un grand cache-nez jaune dissimulait le bas de son visage ; mais il n'y avait pas à se tromper : c'était bien sa démarche, son allure,

sa tête en pain de sucre. Ce brave Poirot arrivait à mon secours, sans se douter de ma trahison. A côté de lui, un gamin londonien très authentique lui indiquait la maison.

Je sortis dans le hall et, sur le signe du maître, un des Chinois m'ouvrit la porte.

— Souvenez-vous du prix que paiera votre femme, me dit à voix basse mon ennemi.

J'étais dehors et, d'un geste, j'appelai Poirot qui s'empressa de traverser la rue.

— Ah ! ah ! Alors, mon bon Hastings, sain et sauf ? Je commençais à m'inquiéter ! Vous êtes parvenu à entrer ? La maison est donc vide ?

— Oui, dis-je d'une voix que je m'efforçai de rendre naturelle. Elle doit avoir une issue secrète. Entrez, et cherchons-la.

Je reculai sur le seuil et, en toute innocence, Poirot s'apprêta à me suivre.

A cet instant, je n'y tins pas : ma tête était sur le point d'éclater ; je vomis ce rôle de Judas que j'étais en train de jouer :

— Reculez, Poirot ! m'écriai-je. Reculez, si vous voulez rester sauf ! C'est un traquenard. Ne vous occupez pas de moi. Fuyez !

Pendant que je parlais ou plutôt que je hurlais, des mains cruelles me tenaillaient. Un des domestiques chinois se précipita dans la rue pour empoigner Poirot. Ce dernier bondit en arrière, le bras levé ; subitement, je me vis entouré d'un immense nuage de fumée qui me suffoquait, qui me tuait... Je me sentis tomber... C'était la mort...

.....

Je revins à moi, lentement, péniblement, et je distinguai le visage de mon ami Poirot penché sur moi avec inquiétude. Il poussa un cri de joie lorsqu'il me vit ouvrir les yeux.

— Ah ! Vous ressuscitez !... Mon pauvre ami !

— Où suis-je ? demandai-je péniblement.

— Mais chez vous ! Chez nous !

Je jetai un regard autour de moi et reconnus avec surprise notre appartement. Devant le foyer, je revis les quatre morceaux de charbon

Poirot avait suivi mon regard :

— Oui, ç'a été une fameuse idée de votre part... Comme pour les livres ! Si jamais quelqu'un me dit que vous n'êtes pas un grand cerveau, je le traiterai de menteur !

— Alors, vous avez compris ce que je voulais dire ?

— Suis-je donc un imbécile ? Bien sûr que j'ai compris ! Ç'a été un bon avertissement, qui m'a donné le temps de mettre au point mes plans. J'ai compris que les Quatre vous avaient enlevé. Dans quel but ? Pas pour vos beaux yeux ! Et pas davantage parce qu'ils vous craignaient et qu'ils voulaient se débarrasser de vous. Non ! le but était clair. Ces messieurs se servaient de vous comme d'un appât pour s'emparer du grand Hercule Poirot. Depuis longtemps, je m'attendais à quelque chose de ce genre. J'ai donc fait mes petits préparatifs, et peu après, comme prévu, le petit commissionnaire, le plus innocent des gamins londoniens, est arrivé. J'ai avalé la couleuvre et je me suis empressé de suivre le guide que vous aviez eu

la bonne idée de m'envoyer... Quelle chance qu'ils vous aient permis d'attendre sur le pas de la porte ! Moi qui craignais d'avoir à les supprimer avant de vous découvrir.

— Les supprimer ? demandai-je faiblement. Mais comment ?

— Oh ! ce n'était pas un tour de force. J'avais tout préparé d'avance. Vous connaissez la devise des boy-scouts : « Etre prêt » ? Je l'étais. Vous savez que j'ai parmi mes amis et obligés un distingué chimiste spécialisé dans les gaz asphyxiants ; il m'a préparé une petite bombe, simple et facile à transporter. Il suffit de la jeter, de respirer la fumée, et c'est l'inconscience la plus complète... Vous êtes qualifié pour en juger ! Une fois la bombe lancée, j'ai sifflé ; des hommes de Japp, actifs et intelligents, qui me suivaient sans qu'on les aperçût, sont venus à mon secours.

— Pourquoi la fumée ne vous a-t-elle pas incommodé, vous ?

— Encore un petit truc ! Votre ami, le « Numéro Quatre » (car c'est lui, sans doute, qui a rédigé le texte de cette lettre ingénieuse) s'était permis, si vous vous en souvenez, une plaisanterie au sujet de mes moustaches ; eh bien ! ce ne sont pas elles que je dissimulais sous mon cache-col, c'est un inhalateur.

Brusquement, toutes les horribles menaces au sujet de ma femme me revinrent à l'esprit. Un brouillard sanglant m'enveloppa. Je m'évanouis.

Lorsque je revins de nouveau à moi, Poirot me força à boire un peu d'alcool.

— Que vous arrive-t-il, mon cher ami ?

Petit à petit, je lui fis le récit de ce qu'il m'avait fallu endurer. Terriblement ému, Poirot s'écria :

— Mon pauvre ami, comme vous avez dû souffrir ! Et moi qui ignorais tout. Je vous en prie, rassurez-vous. Tout va bien.

— Vous voulez dire que vous la retrouverez ? Mais elle est en Argentine, et, bien avant notre arrivée, elle sera morte.

— Non, vous ne me comprenez pas ! Elle est saine et sauve. Jamais ils ne l'ont enlevée.

— Mais j'ai reçu une dépêche de Bronsen !

— Pas du tout ! Vous avez reçu une dépêche signée Bronsen, ce qui est tout à fait différent. Voyons, n'avez-vous jamais songé qu'une organisation comme les Quatre, ayant des ramifications dans le monde entier, pouvait facilement vous atteindre par l'intermédiaire de Cendrillon qui vous est si chère ?

— Non, jamais !

— Moi, j'y avais pensé et si je ne vous en avais jamais parlé, c'était pour ne pas vous inquiéter inutilement... Cela ne m'avait pas empêché de prendre les devants. Toutes les lettres de votre femme paraissaient venir du « Rancho », c'est entendu ; mais en réalité, Cendrillon habite depuis trois mois un lieu sûr que je lui ai assigné.

Je l'observai longuement et presque incrédule :

— Est-ce bien vrai ? Ne me dites-vous pas cela pour me tranquilliser ?

— Vous pouvez me croire, Hastings ! Ils vous ont torturé avec un mensonge.

Je détournai la tête. Mon ami me posait sa main

sur l'épaule. Il y avait dans sa voix une intonation que je n'avais jamais encore entendue :

— Vous n'aimez pas que je vous embrasse, Hastings, eh bien ! je serai très anglais et je vous dirai seulement, sans me laisser aller à des effusions sentimentales, que dans cette dernière aventure, tous les honneurs sont pour vous. Heureux celui qui possède un ami comme le mien !

CHAPITRE XIV

LA BLONDE OXYGENEE

Je fus bien déçu par les résultats de ma dernière aventure.

Pour commencer, le chef de la bande s'était enfui. Lorsque les hommes de Japp se précipitèrent au coup de sifflet de Poirot, ils trouvèrent dans le hall quatre Chinois inanimés, mais celui qui m'avait menacé de mort n'était pas parmi eux.

Maintenant, je me souviens qu'au moment où l'on me posta sur le pas de la porte pour attirer Poirot, le maître avait reculé au fond du hall. Il était sûrement resté en dehors de la zone du gaz répandu par la bombe et s'était sauvé par une des nombreuses sorties secrètes.

Les prisonniers ne purent fournir aucun renseignement vraiment utile. Ils ne savaient absolument rien des Quatre. C'étaient des habitants ordinaires du quartier chinois, qui n'avaient même pas entendu le

nom de Li Chang-yen. Un gentleman chinois les avait pris à son service, ils ne savaient rien de ses affaires personnelles.

Le lendemain de mon aventure, j'étais complètement rétabli, sauf un léger mal de tête. Nous nous rendîmes dans ce quartier mal famé pour revoir la maison où j'avais été emprisonné. L'immeuble comportait deux bâtiments lézardés et à demi en ruine, reliés entre eux par un couloir souterrain. Les rez-de-chaussée et étages supérieurs étaient vides, et les fenêtres aux vitres cassées étaient mal protégées par des volets en mauvais état.

Japp, descendu pour perquisitionner dans les caves, avait découvert le fonctionnement du secret qui donnait accès au souterrain où j'avais passé un quart d'heure si désagréable. Une inspection minutieuse confirma mon impression de la veille : les tentures de soie, les divans, les coussins, les tapis étaient de toute beauté. Sans être un connaisseur, je voyais que chaque objet était parfait dans son genre.

Aidés de Japp et de ses hommes, nous procédâmes à une fouille en règle. J'espérais découvrir des documents importants, une liste des agents principaux du Grand Quatuor ou certains de leurs plans, mais il n'en fut rien. Les seuls papiers que nous découvrîmes furent les notes dont le Chinois s'était servi pour me dicter la lettre à Poirot ; elles constituaient un rapport très complet sur nos occupations, nos caractères et nos points faibles respectifs.

Poirot s'amusa comme un enfant de cette découverte. Personnellement, je n'attachai aucune impor-

tance à ces notes, dont certaines me paraissaient ridicules.

De retour à la maison, je dis à Poirot :

— Vous voilà fixé sur ce que l'ennemi pense de vous ! Il exagère quelque peu, ne vous en déplaise, vos facultés intellectuelles. Par contre, il a mésestimé les miennes. Mais je ne vois pas en quoi tout cela nous avance.

Poirot réprima un petit rire.

— Ne voyez-vous pas, Hastings, qu'il nous est plus facile de prévoir leurs modes d'attaques ? Nous savons maintenant, par exemple, que vous devriez penser avant d'agir ! Nous savons qu'une jolie femme rousse en proie aux difficultés de la vie ne doit pas vous attendrir !

Les fameuses notes me jugeaient sensible au charme des jeunes femmes très blondes, d'une blondeur un peu accentuée. L'allusion de Poirot me sembla du plus mauvais goût et je m'empressai de lui répondre en utilisant les armes de l'adversaire :

— Et vous, mon cher Poirot, serez-vous guéri un jour de votre « outrecuidante vanité » ?

Cette repartie obligea mon ami à modifier tant soit peu son opinion sur la valeur des jugements dont nous étions l'objet.

— Evidemment, ils se trompent sur certains points, et cela vaut mieux ! Le moment venu, ils apprendront la vérité. L'essentiel est de s'instruire. N'oublions pas que savoir, c'est « être prêt ».

Cet axiome revenait constamment sur ses lèvres, et je commençais à me lasser de l'entendre plusieurs fois par jour.

— Certes, Hastings, nous savons quelque chose ; c'est toujours ça ! A nous d'en apprendre davantage.

— Mais quoi ? Que faut-il encore chercher à savoir ?

Poirot s'installa dans son fauteuil, remit en place une boîte d'allumettes que j'avais négligemment jetée sur la table et prit une pose indiquant qu'il était disposé à s'étendre longuement sur ce sujet :

— Voyez-vous, Hastings, il nous faut lutter contre quatre adversaires très différents : le « Numéro Un » d'abord ! Nous ne sommes jamais entrés en contact avec lui, et nous ne pouvons en juger que par son activité : tous les projets et complots que nous avons connus émanaient de lui : « Li Chang-yen », cerveau fin, subtil, aiguisé ! Le « Numéro Deux » et le « Numéro Trois » sont si puissants et si haut placés que, pour le moment, ils sont à l'abri de nos attaques. Mais par cela même ils sont tellement exposés que leurs faits et gestes doivent extérieurement rester irréprochables. Enfin, vient le dernier de la bande : le « Numéro Quatre ».

Poirot baissa la voix comme toujours quand il parlait de ce personnage.

— Le « Numéro Deux » et le « Numero Trois » peuvent réussir et poursuivre leur activite grâce à leur réputation mondiale et à leur situation assurée. Le « Numéro Quatre » doit son succès à des raisons contraires ; il réussit grâce à l'obscurité qui l'entoure. Qui est-il ? Personne ne le sait. Comment est-il ? On ne le sait pas davantage. Combien de fois, vous et moi, l'avons-nous vu ? Cinq fois, je crois ? L'un de

nous peut-il se vanter de l'avoir véritablement reconnu ?

Je fus bien obligé de secouer négativement la tête pendant que repassaient dans ma mémoire ces cinq individus différents qui cependant n'en faisaient qu'un seul ! Le corpulent gardien d'asile, le visiteur parisien au col relevé, James le valet de pied, le jeune docteur de l'affaire du « Jasmin jaune » et pour terminer : le professeur russe. Aucun d'entre eux ne ressemblait aux autres.

— Non, dis-je découragé, rien ne peut nous le faire reconnaître.

Poirot sourit :

— Ne vous abandonnez pas au désespoir ! Il y a une ou deux choses que nous savons.

— Par exemple ? demandai-je, sceptique.

— Nous savons que le « Numéro Quatre » est de taille moyenne et qu'il est châtain ou blond ; en effet, s'il était grand et brun et s'il avait un teint basané, il n'aurait pu se faire passer pour le docteur Quentin qui est trapu et qui a le teint clair. Convenons toutefois qu'il est facile à James ou au professeur de se grandir de deux ou trois centimètres. D'autre part, il doit avoir un nez court et droit : un maquillage habile peut toujours faire paraître un nez plus grand qu'il n'est en réalité, mais il est plus difficile de le raccourcir ! Enfin, il ne doit pas avoir plus de trente-cinq ans. Si nous récapitulons, le signalement devrait être le suivant : âge, trente à trente-cinq ans ; taille moyenne ; teint clair. Particularité : porte un assez grand nombre de fausses dents. Observation : expert dans l'art du maquillage.

— Comment savez-vous qu'il a de fausses dents ?

— Souvenez-vous que le gardien de l'asile avait des dents cassées et jaunes ; le Parisien les avait régulières et blanches ; le docteur Quentin légèrement avançantes, et Savaronoff extraordinairement longues. Rien ne modifie une physionomie autant qu'une dentition interchangeable. Voyez-vous maintenant où tout cela nous mène ?

— Pas précisément.

— On prétend que les individus portent sur leur visage le reflet de leur profession.

— En l'occurrence, il s'agit d'un criminel...

— Oui, mais d'un expert en maquillage...

— Ce qui revient au même.

— Permettez ! Il y a des experts en maquillage qui ne sont pas le moins du monde des criminels ! Vous n'avez qu'à entrer dans les coulisses d'un théâtre... Ne croyez-vous pas que notre homme a été ou est acteur ?

— Acteur ?

— Certainement, il en possède la technique sur le bout des doigts ! Notez qu'il y a deux sortes d'acteurs : ceux qui se mettent dans la peau du rôle, comme on dit communément, et ceux qui, au contraire, donnent leur propre personnalité au rôle qu'ils jouent. C'est généralement cette dernière catégorie qui fournit les grands acteurs, alors que la première ne donne que des imitateurs. C'est parmi eux qu'il nous faut chercher le « Numéro Quatre » ! Ses imitations sont des chefs-d'œuvre !

— Si je vous comprends bien, Poirot, vous comptez

découvrir la trace de ce quatrième larron dans le monde du théâtre ?

— Parfaitement, Hastings, vous avez un esprit de déduction admirable !

— Quel dommage, dis-je, sèchement, que cette idée ne vous soit pas venue à l'esprit un peu plus tôt ; nous aurions perdu moins de temps.

— Vous faites erreur, mon ami, voilà plusieurs mois déjà que mes agents sont au travail ; l'un d'eux est Joseph Aarons, dont vous vous souvenez, probablement. Ils ont compilé pour moi toute une liste d'individus répondant plus ou moins au signalement que je viens de vous soumettre, et particulièrement doués pour des imitations de personnages ; en majeure partie, des acteurs qui ont quitté la scène au cours de ces trois dernières années.

— Et alors ? demandai-je, intéressé.

— Vous devez l'imaginer, la liste est longue. Nous n'avons pour le moment retenu que quatre noms, les voici.

Poirot me lança une feuille de papier, dont je lus le texte à haute voix :

Ernest Luttrell. Fils d'un clergyman d'une petite ville du Nord. A fait le désespoir de ses parents par son immoralité. A été renvoyé de l'école secondaire. A débuté au théâtre à vingt-trois ans (suivait la liste des différents rôles et des dates auxquelles il les interpréta). *S'adonnait aux stupéfiants. On le croit parti pour l'Australie, il y a quatre ans. N'a jamais été revu en Angleterre depuis. Age : trente-deux ans ;*

taille : 1,78 m, visage rasé, cheveux bruns, nez droit, teint clair, yeux gris.

John St. Maur. Nom d'emprunt. On ignore son vrai nom. On le suppose d'origine modeste. A fréquenté la scène dès son jeune âge. A fait avec succès des imitations au music-hall. Sans nouvelles de lui depuis trois ans. Age : environ trente-trois ans ; taille : 1,76 m, yeux bleus, teint clair.

Austen Lee. Nom d'emprunt. Son vrai nom est Austen Foly. De bonne famille. A toujours eu le goût du théâtre. A quitté Oxford pour le théâtre. (Suivait la liste de ses différentes créations.) *Se passionne pour la criminalogie. A subi un choc nerveux à la suite d'un accident d'automobile survenu il y a trois ans et demi et n'a pas reparu au théâtre depuis. On ignore où il se trouve actuellement. Age : trente-cinq ans ; taille : 1,74 m, teint clair, yeux bleus, cheveux bruns.*

Claud Darrell. On suppose que c'est son vrai nom. Origine mystérieuse. A joué au music-hall et au théâtre. Semblait ne pas avoir d'amis. Est allé en Chine, il y a six ans ; de là s'est rendu en Amérique et a joué quelques pièces à New York. Un soir, il n'a pas paru sur le plateau et on ne l'a jamais revu depuis. La police new-yorkaise qualifie sa disparition de « très mystérieuse ». Age : environ trente-trois ans, cheveux châtain clair, teint frais, yeux gris, taille : 1,79 m.

— Très intéressant, dis-je en posant le papier. Voilà donc le résultat de recherches qui ont duré des mois ! De ces quatre noms, lequel êtes-vous enclin à retenir ?

Poirot eut un geste plein d'éloquence :

— Mon cher, pour le moment, la question reste posée. Je vous ferai simplement remarquer que Claud Darrell est allé en Chine et en Amérique ; un fait qui n'est peut-être pas sans signification ; mais ne nous laissons pas trop influencer ! Ce n'est peut-être qu'une simple coïncidence.

— Qu'allons-nous faire ? demandai-je avec empressement

— Nous avons déjà fait quelque chose ! Tous les jours dans les grands journaux paraissent des annonces soigneusement rédigées. Les parents et les amis des uns et des autres sont priés de se mettre en rapport avec mon homme d'affaires ; à son bureau, naturellement. Il se pourrait même qu'aujourd'hui... Ah ! ah ! le téléphone. Probablement encore un faux numéro !... A moins que...

Je décrochai le récepteur :

— Oui, vous êtes bien chez M. Poirot ; c'est le capitaine Hastings qui vous répond. Oh ! c'est vous, Mr McNeil. (Messrs McNeil et Hodgson étaient les hommes d'affaires de Poirot.) Je le préviens et nous arrivons tout de suite.

Je posai le récepteur et me tournai vers Poirot, en proie à une vive agitation.

— Dites donc, Poirot ! Ils ont une femme chez eux, qui se dit une amie de Claud Darrell, une certaine Mlle Flossie Monro. McNeil vous attend.

— J'y cours ! cria Poirot en saisissant son chapeau.

Un taxi nous déposa rapidement aux bureaux de McNeil, qui nous reçut aussitôt. En face de l'homme d'affaires, dans un fauteuil, était assise une dame

qui avait depuis longtemps dépassé les limites de la première et même de la deuxième jeunesses. Ses cheveux d'un blond invraisemblable encadraient un visage abondamment maquillé. Une bouche flamboyante à l'arc de Vénus soigneusement tracé nous sourit coquettement.

— Je vous présente M. Poirot, dit McNeil. Monsieur Poirot, Mlle... euh... Monro, a eu l'amabilité de répondre à votre annonce.

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle ! déclara Poirot.

Et, s'approchant d'elle, il lui serra la main avec cordialité.

— Ce vieux bureau poussiéreux fait encore ressortir la fraîcheur de mademoiselle ! ajouta-t-il, sans se préoccuper des sentiments de MM. McNeil et Hodgson.

Cette basse flatterie ne fut pas sans effet sur Mlle Monro qui rougit et minauda :

— Oh ! Vous plaisantez, monsieur Poirot ! Je vous connais, vous autres Français !

— A l'inverse de nos amis anglais, nous ne savons rester muets en face de la beauté, mademoiselle. Permettez-moi d'ajouter que je ne suis pas français, mais belge.

— Je connais Ostende, s'empressa de déclarer Mlle Monro. La galanterie de Poirot l'avait évidemment subjuguée.

— Vous êtes à même, mademoiselle, de nous donner quelques renseignements sur Mr Claud Darrell ? reprit Poirot.

— J'ai connu Mr Darrell de très près. Quand j'ai

vu votre annonce, je me suis dit : « Ces messieurs doivent désirer des renseignements sur ce pauvre Claudy... puisque ce sont des hommes de loi, peut-être s'agit-il d'une succession. Et comme je ne travaille pas en ce moment, je suis venue immédiatement.

Mr McNeil se leva :

— Dois-je vous laisser poursuivre votre entretien avec Mlle Monro, monsieur Poirot ?

— Vous êtes trop aimable, Mr McNeil ! Restez, je vous en prie. Il me vient une petite idée : l'heure du déjeuner approche et j'espère que mademoiselle me fera l'honneur de le partager ?

Les yeux de Mlle Monro brillèrent de satisfaction ; ses fonds devaient être en baisse et un repas convenable lui ferait plaisir.

Peu après, nous roulions tous trois dans un taxi vers un des meilleurs restaurants de Londres, où Poirot commanda un repas soigné.

— Quels vins préférez-vous, mademoiselle ? Aimez-vous le champagne ?

Mlle Monro, décidément, adorait Poirot !

Le grand détective remplissait le verre de la jeune dame avec une assiduité qui en disait long. Petit à petit, il l'amena à parler du sujet qui lui tenait à cœur.

— Quel dommage que ce pauvre Mr Darrell ne soit pas avec nous !

— Oui, vraiment soupira Mlle Monro. Pauvre garçon. Je me demande ce qui lui est arrivé ?

— Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?

— Une éternité !... Il était bien cachottier et parlait peu de ses affaires. Il s'agit de ?

— D'un petit héritage, dit Poirot sans rougir. C'est pour le moment une question d'identification ; il nous faut parler à quelqu'un qui l'a bien connu. Car vous l'avez bien connu, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Trop bien, peut-être, monsieur Poirot ! Je vous l'avoue, car vous êtes un gentleman ; on le voit, rien qu'à la façon dont vous savez composer un menu, art ignoré des jeunes sauteurs d'aujourd'hui ! Vous êtes français, mon aveu ne vous choquera pas. Ah ! Vous autres Français, vous êtes tous des coquins !

Elle le menaça espièglement du doigt.

— Eh bien, voilà ! Claudy et moi, nous étions deux jeunesses... quoi de plus naturel ? J'avoue même que je garde un faible pour lui. Et pourtant, il n'a pas toujours été chic avec moi !... Il n'a pas eu les égards qu'un gentleman doit à une dame du monde. Il en va toujours ainsi, dès qu'il est question d'argent !

— Ne dites pas cela, mademoiselle, protesta Poirot, remplissant de nouveau le verre de l'ancienne actrice. Claudy vous aimait sûrement... Comment ne vous aimerait-on pas ? Et vous, l'aimiez-vous vraiment ? Physiquement, comment était-il ?

— Il n'avait rien de particulier, dit Flossie Monro, comme se parlant à elle-même. Il n'était ni grand ni petit, mais bien bâti, les yeux bleu gris, les cheveux blonds, d'une teinte neutre. Mais quel artiste ! Jamais je n'en ai vu de pareil ! Il serait célèbre depuis longtemps, si on n'avait pas monté d'intrigues contre lui. Ah ! monsieur Poirot, la jalousie !... Vous ne vous

faites pas une idée de ce que nous souffrons. Je me souviens qu'une fois, à Manchester...

Il nous fallut toute notre patience pour écouter jusqu'au bout une histoire longue et compliquée sur les infâmes menées de la grande vedette d'un théâtre de Manchester.

Poirot, avec ménagement, ramena notre interlocutrice sur le sujet de Claud Darrell.

— Tout ce que vous nous dites de Mr Darrel est extrêmement intéressant, mademoiselle ; les femmes sont d'admirables observatrices, elles voient tout et notent parfois des détails qui échapperaient à n'importe lequel d'entre nous. J'ai vu une femme identifier un homme parmi douze autres. Comment y est-elle parvenue ?... Tout simplement parce qu'il avait la manie de se frotter le nez lorsqu'il était préoccupé ! Jamais un homme n'aurait prêté attention à un tel geste !

— Cela ne me surprend pas, répondit Mlle Monro ; je crois en effet que nous avons le don d'observation. Vous me faites penser à la manie qu'avait Claudy de jouer avec son pain quand il était à table ! Il roulait des boulettes de pain, ou bien, avec un morceau de mie, ramassait les miettes. Je l'ai vu faire cela plus de cent fois. A ce geste, je le reconnaîtrais n'importe où !

— Les femmes sont extraordinaires ! Et vous faites honneur au beau sexe ! s'empressa de dire Poirot. Lui avez-vous fait remarquer cette petite manie, mademoiselle ?

— Non, jamais. Vous connaissez les hommes, ils n'aiment pas les observations ! Jamais je n'y ai fait

allusion, je me contentais d'en rire en moi-même ; c'était de sa part un geste tout à fait inconscient.

Poirot fit un signe d'approbation. Je remarquai que sa main tremblait légèrement lorsqu'il portait son verre à ses lèvres.

— Il y a toujours l'écriture comme moyen d'identification, reprit-il. Vous avez certainement dû conserver une lettre de Mr Darrell ?

Flossie fit la moue.

— Il n'aimait pas écrire ! Jamais il ne m'a écrit un mot.

— C'est regrettable, dit Poirot.

— Cependant, je vais vous dire une chose, reprit brusquement l'actrice ; j'ai une photographie, si cela peut vous être utile.

— Vous avez une photographie ? dit Poirot en bondissant presque de joie.

— Oui, mais elle est très vieille... elle date d'il y a au moins huit ans...

— Peu importe ! Quelle chance ! J'espère que vous me permettrez de l'examiner ?

— Mais certainement, monsieur Poirot !

— M'autorisez-vous à en faire faire un cliché ? Cela demandera peu de temps.

— Volontiers !

Mlle Monro se leva :

— Il faut que je me sauve, dit-elle. Je suis très contente de vous avoir rencontré, monsieur Poirot !

— Quand pourrez-vous me confier la photographie ?

— Je la chercherai ce soir. Je crois me rappeler où elle est, et je vous l'enverrai immédiatement.

— Merci mille fois. Vous êtes on ne peut plus aimable ! J'espère que nous aurons bientôt le plaisir de déjeuner de nouveau ensemble.

— Tout le plaisir est pour moi, minauda la belle blonde.

— Permettez que je vous demande votre adresse.

D'un air digne, Mlle Monro tira de son sac une carte un peu salie et la tendit à mon ami ; l'ancienne adresse avait été grattée et remplacée au crayon par une nouvelle.

Après force courbettes et salamalecs, nous prîmes congé de notre charmante convive.

— Pensez-vous que cette photo puisse vraiment nous servir ? demandai-je à Poirot.

— Certainement, mon cher, une photo ne ment pas. Nous la ferons agrandir, et nous verrons certains détails qui autrement pourraient nous échapper ; la forme des oreilles, par exemple ! Et si Claud Darrell est vraiment le « Numéro Quatre », c'est un fameux atout qui nous tombe entre les mains ! Aussi devrons-nous prendre nos précautions.

Il demanda au téléphone le numéro d'une agence de police privée à laquelle il avait recours de temps à autre. Ses recommandations étaient précises : deux hommes devaient se rendre à l'adresse qu'il donnait et veiller à ce qu'il n'arrivât rien à Mlle Monro.

— Cela vous paraît-il vraiment nécessaire ?

— On ne sait jamais ! De toute façon, vous et moi, nous sommes certainement filés et on saura avec qui nous avons déjeuné aujourd'hui. Le « Numéro Quatre » pourrait bien flairer le danger.

Vingt minutes plus tard, la sonnerie du téléphone retentit ; une voix brève se fit entendre :

— Monsieur Poirot ? Ici l'hôpital Saint-James. On vient de nous amener une femme, il y a dix minutes. Un accident de la circulation. Elle se nomme Flossie Monro et insiste pour vous voir. Venez tout de suite, il se peut qu'elle ne survive pas.

Je transmis la communication à Poirot, qui devint pâle d'émotion.

— Vite, Hastings, filons immédiatement.

Dix minutes après, un taxi nous déposa à l'hôpital. Une religieuse en coiffe blanche vint à notre rencontre dans le couloir.

Poirot comprit aussitôt.

— Tout est fini ?

— Elle est morte il y a cinq minutes.

Poirot fut littéralement abasourdi.

La religieuse, se méprenant sur son émotion, lui dit avec douceur :

— Elle n'a pas souffert. Vers la fin elle a perdu connaissance. C'est une auto qui l'a renversée ; le chauffeur s'est enfui ; n'est-ce pas épouvantable ? Espérons que quelqu'un aura relevé le numéro.

— Tout est contre nous, dit Poirot à voix basse.

— Désirez-vous la voir ?

L'infirmière nous conduisit vers la pauvre Flossie Monro. On eût dit qu'elle reposait, un léger sourire sur ses lèvres encore fardées.

— Oui, murmura Poirot, le ciel est contre nous.

Puis, relevant la tête, il demanda :

— Est-ce bien un accident ? Oh ! Hastings, s'il en

est autrement, je jure sur le corps de cette femme que je serai sans pitié !

— Que voulez-vous dire ?

Poirot se tourna vers la sœur et lui demanda des précisions. Il obtint la liste des objets trouvés dans le sac à main.

— Voyez-vous, Hastings ! Voyez-vous ?

— Non, je ne vois rien !

— Il n'y a pas de clef sur cette liste, et pourtant elle en avait certainement une sur elle ! Plus de doute, elle a été écrasée de sang-froid, et la première personne qui s'est penchée sur elle a pris la clef dans son sac. Peut-être arriverons-nous à temps avant qu'il n'ait trouvé ce qu'il cherche !

Un autre taxi nous conduisit à l'adresse que Russie Monro nous avait donnée. C'était une maison malpropre dans un quartier désagréable. Nous eûmes quelque difficulté à pénétrer dans l'appartement, mais au moins nous nous consolions à la pensée que personne n'en pourrait sortir sans être vu. Hélas ! On nous avait devancés. Les meubles avaient été fracturés, les effets, les bibelots gisaient sur le sol. Une chaise et un guéridon renversés témoignaient de la hâte de ceux qui nous avaient précédés.

Poirot commença ses recherches parmi le désordre. Brusquement, il se releva en poussant un cri et en brandissant un petit objet... Un vieux cadre à photographie... Vide !

Poirot le retourna lentement. Au dos était collée une petite étiquette ronde indiquant le prix de l'objet :

— Il a coûté quatre shillings, dis-je.

— Hastings ! Ouvrez les yeux ! Cette étiquette est neuve ! On l'a collée par défi. Celui qui a passé ici avant nous pour s'emparer de la photo savait que nous viendrions. C'est Claud Darrell, alias le « Numéro Quatre » !

CHAPITRE XV

LA TERRIBLE CATASTROPHE

Après la mort de Flossie Monro, je constatai un changement chez Poirot... Jusqu'à cet événement, sa confiance illimitée en lui-même avait résisté à toutes les épreuves, mais maintenant son long effort commençait à lui coûter. Ses nerfs étaient à fleur de peau et son état fébrile se manifestait par des réflexes subits comme ceux d'un chat.

Il évitait autant que possible toute allusion au Grand Quatuor et paraissait être pris par ses occupations courantes, alors qu'en secret il travaillait activement à cette ténébreuse affaire.

Je remarquai qu'il avait fréquemment la visite de Slaves et, bien qu'il ne daignât pas me fournir la moindre explication, je compris qu'il édifiait un nouveau système de défense. Ces étrangers à l'allure singulière devaient lui servir d'instruments.

Un jour, mon ami m'ayant demandé d'examiner

son livre de comptes pour vérifier certaines dépenses, je constatai qu'il avait payé une somme importante (même pour lui qui en gagnait de fort considérables !) à un certain Russe, dont le nom semblait contenir toutes les lettres de l'alphabet.

Toutefois, Poirot continua à me cacher son nouveau système. Il se contentait de répéter souvent que la plus grande erreur était de mésestimer son adversaire, et je conclus qu'il était fermement décidé à ne pas la commettre.

Les choses continuèrent ainsi jusqu'à la fin de mars. Un beau matin, Poirot déclara :

— Ce matin, il faut nous mettre en grande tenue ! Nous allons chez le ministre de l'Intérieur.

— Vraiment ! Ce que vous me dites est très intéressant. Vous a-t-il chargé de l'affaire ?

— Pas précisément. C'est moi qui ai sollicité l'entrevue. Vous vous souvenez bien qu'à un certain moment, comme je vous l'ai déjà raconté, je lui ai rendu un petit service ? Il est resté un de mes plus grands admirateurs et je compte mettre à profit ses bonnes dispositions à mon égard ! Comme vous le savez, le président du Conseil français, M. Desjardeaux, est actuellement à Londres, et, sur ma demande, le ministre de l'Intérieur l'a prié d'assister à notre entretien.

Sydney Crowther, ministre de l'Intérieur, était une personnalité très connue. Cet homme âgé, à l'expression plaisante, aux yeux gris pleins de malice, nous reçut avec cette bonhomie que tout le monde se plaisait à lui reconnaître.

Le président du Conseil français, mince, au visage

expressif, agrémenté d'une barbe taillée en pointe, était debout, adossé à la cheminée.

— Monsieur Desjardeaux, dit Crowther, permettez-moi de vous présenter M. Hercule Poirot, dont vous avez peut-être déjà entendu parler ?

Le président serra la main au grand détective.

— En effet, je connais de nom M. Hercule Poirot, dit-il. Qui n'en a pas entendu parler ?

Poirot, rougissant de satisfaction, salua le président.

— On ne dit rien aux vieux amis ? demanda une voix discrète.

C'était notre vieille connaissance, Mr Ingles, à qui Poirot fut heureux de serrer la main.

— Nous vous écoutons, monsieur Poirot, dit Crowther. J'ai cru comprendre que vous aviez à nous communiquer une nouvelle de la plus haute importance.

— C'est exact, monsieur le Ministre. Il existe dans le monde une vaste organisation criminelle dont la direction est assurée par quatre individus. Cette bande est connue sous le nom de « Grand Quatuor » ou simplement « Les Quatre ». Le « Numéro Un » est un Chinois, nommé Li Chang-yen. Le « Numéro Deux » est le multimillionnaire américain Abe Ryland ; le « Numéro Trois » une Française ; quant au « Numéro Quatre », j'ai tout lieu de croire que c'est un obscur acteur anglais du nom de Claud Darrell. Ces quatre individus ont partie liée pour instaurer dans le monde entier une dictature quadruple. Et ils en sont capables, croyez-moi.

— C'est incroyable, murmura le Premier ministre.

Comment Ryland serait-il mêlé à une affaire de ce genre ? Fantastique !

— Permettez-moi de vous conter quelques-uns des hauts faits du Grand Quatuor !

Poirot se leva et commença son récit. Il fut bref, mais poignant. Je connaissais, bien entendu, tous les détails, mais je n'en fus pas moins ému d'entendre exposer nos nombreuses aventures et toutes les péripéties de notre lutte contre les grands Quatre.

Lorsque Poirot eut terminé, M. Desjardeaux regarda Crowther sans mot dire.

Ce dernier comprit le regard interrogateur qui venait de lui être adressé.

— Oui, monsieur Desjardeaux, je crois qu'il nous faut admettre l'existence du Grand Quatuor ! Au début, Scotland Yard fut tenté d'en rire, mais il lui fallut bien reconnaître que M. Poirot avait raison sur plus d'un point : le tout est de savoir dans quelle mesure ses hypothèses sont fondées. J'ai peine à croire que M. Poirot.... n'exagère pas un peu !

Pour toute réponse, mon ami exposa dix faits principaux. J'ai été prié de ne pas les dévoiler au public, même à l'heure actuelle. Cependant, je suis autorisé à dire qu'il fit état des catastrophes sous-marines qui se produisirent en Amérique, des accidents d'aviation sensationnels, des préparatifs de guerre, de la propagande de violence menée par certains partis extrémistes... Selon Poirot, tout cela c'était l'œuvre des Quatre, qui disposaient de moyens scientifiques complètement ignorés du reste du monde.

Enfin, le président du Conseil français posa la question à laquelle nous nous attendions :

— Vous dites que le troisième membre de cette organisation est une Francaise ; connaissez-vous son nom ?

— C'est un nom célèbre, monsieur le Président ! Le « Numéro Trois » n'est autre que la fameuse Mme Olivier.

M. Desjardeaux bondit :

— Mme Olivier ? Mais c'est impossible ! Absurde ! Inouï ! C'est une insulte que vous proférez là !

Poirot hocha tranquillement la tête et ne dit rien.

M. Desjardeaux l'observa, stupéfait, pendant quelques instants, puis, regardant le ministre de l'Intérieur :

— M. Poirot est très connu, certes, mais les grands hommes ont quelquefois de petites manies. La sienne ne serait-elle pas d'imaginer des complots, et de leur attribuer comme auteurs des personnages en vue ? Ne croyez-vous pas, Mr Crowther ?

Celui-ci réfléchit un instant, puis répondit lentement, en pesant chaque mot :

— A vrai dire, je ne sais pas. J'ai toujours eu et j'ai encore la plus grande confiance en M. Poirot, mais je reconnais que le cas présent paraît invraisemblable.

— Quelqu'un a-t-il entendu parler de ce Li Chang-yen ? poursuivit M. Desjardeaux.

— Moi, repartit Mr Ingles, qui s'était tu jusqu'alors.

Le Français le regarda fixement.

— Mr Ingles, dit le ministre anglais, est la plus grande autorité que nous ayons au sujet de la Chine.

— Et vous avez entendu parler de ce Li Chang-yen ?

— Jusqu'au jour où M. Poirot, ici présent, vint m'en parler, je m'imaginais être seul en Angleterre à le connaître. Ne vous y trompez pas, monsieur Desjardeaux, un seul homme compte aujourd'hui en Chine, et cet homme est Li Chang-yen. Peut-être est-il l'homme le plus intelligent au monde !

M. Desjardeaux, abasourdi, réfléchit pendant quelques instants. Puis, sur un ton plus calme :

— Il est fort possible que vos affirmations soient en grande partie fondées, monsieur Poirot, mais en ce qui concerne Mme Olivier, il est certain que vous faites erreur ; c'est une grande savante qui a consacré sa vie à l'étude !

Poirot haussa légèrement les épaules, comme découragé, et se tut. Après une ou deux minutes de silence, il se leva et, d'un air digne qui le rendait irrésistiblement cocasse :

— C'est tout ce dont je désirais vous entretenir, messieurs. Je m'attendais à ne pas être cru, je ne suis donc pas surpris ; mais j'ai tenu quand même à vous mettre en garde ! De ce que je vous ai dit, il restera quelque chose, et s'il se produit un nouvel événement, souvenez-vous-en ! Il était indispensable que je vous fisse cet exposé maintenant, car peut-être ne serai-je plus à même de le faire plus tard.

— Que voulez-vous dire ? demanda Crowther impressionné par la gravité de Poirot.

— Je veux dire que depuis que j'ai établi l'identité du « Numéro Quatre », ma vie ne vaut plus cher ! Il s'efforcera de me faire disparaître coûte que

coûte ; il a d'ailleurs bien mérité son surnom de « Destructeur » ! Permettez-moi, Mr Crowther, de vous remettre cette clef et l'enveloppe que voici. J'ai réuni toutes mes notes sur cette affaire et j'ai indiqué les moyens que j'estime les plus appropriés à combattre le danger. Des dictatures foudroient de malheureux pays et menacent la civilisation : prenez garde à la menace d'une dictature mondiale. Au cas où je mourrais, je vous autorise à utiliser ces papiers. Et maintenant, messieurs, permettez-moi de me retirer !

Desjardeaux salua sèchement. Crowther, lui, se leva et tendit la main à son vieil ami.

— Vous m'avez convaincu, monsieur Poirot ! Quelque invraisemblable que paraisse cette affaire, j'ai confiance en vous !

Ingles se retira avec nous.

— Je ne suis pas déçu, dit Poirot, je ne pensais pas convaincre M. Desjardeaux. Cette visite me donne au moins l'assurance que tout mon travail ne serait pas perdu, au cas où je viendrais à disparaître. Et j'ai réussi à faire un converti, sinon deux. C'est un résultat.

— Je suis de tout cœur avec vous, monsieur Poirot ! Vous ne l'ignorez pas, je pense ! déclara Ingles. Savez-vous que je vais retourner en Chine ?

— Croyez-vous que ce soit sage ?

— Non, dit franchement Ingles. Mais il le faut. Chacun doit faire ce qu'il peut.

— Ah ! vous êtes un homme courageux, s'écria Poirot avec émotion. Si nous n'étions pas dans la rue, je vous embrasserais.

Ingles parut réconforté... de se trouver dans la rue !

— Je ne pense pas, dit-il, que je courrai en Chine plus de dangers que vous à Londres.

— C'est possible, admit mon ami. Mon seul désir est qu'ils n'assassinent pas aussi Hastings !

J'interrompis cette réjouissante conversation en faisant remarquer à Poirot qu'il n'était pas du tout dans mes intentions de me laisser assassiner.

Après avoir pris congé de Mr Ingles, nous parcourûmes un bon bout de chemin en silence. Tout à coup, Poirot me fit une remarque des plus inattendues :

— Je songe réellement à mêler mon frère à cette histoire.

— Comment, votre frère ? m'écriai-je étonné. J'ignorais que vous eussiez un frère !

— Vous me surprenez, Hastings ! Ignorez-vous que tous les détectives célèbres ont des frères qui pourraient être bien plus célèbres encore, n'était leur paresse innée ?

A certains moments, on ne sait plus si Poirot plaisante ou s'il faut le prendre au sérieux !

— Quel est le prénom de votre frère ? demandai-je, en m'efforçant de m'habituer à cette nouvelle idée.

— Achille. Achille Poirot, précisa-t-il gravement. Il habite près de Spa, en Belgique.

— Que fait-il ? continuai-je, poussé par la curiosité, et sans faire allusion aux goûts surannés de feu Mme Poirot qui avait doté ses fils de noms aussi héroïques !

— Il ne fait rien, comme je vous l'ai dit. C'est là son malheur ! Une indolence détestable le perd. Mais, au fond, il est aussi doué que moi ; c'est tout dire !

— Vous ressemble-t-il physiquement ?

— Oui, mais pas aussi beau garçon ! Il n'a pas de moustache.

— Lequel de vous deux est l'aîné ?

— Nous sommes venus au monde ensemble.

— Mais c'est un jumeau ! m'écriai-je.

— C'est exact, Hastings. Vous arrivez toujours à la conclusion voulue. Eh bien ! maintenant que nous sommes arrivés, occupons-nous un peu de cette petite histoire du collier de la duchesse.

Mais le collier de la duchesse devait attendre encore quelque temps, car une tout autre affaire nous sollicitait.

En effet, à peine arrivés, Mrs Pearson nous avisa qu'une infirmière attendait Poirot.

Une jeune femme bien moulée dans son uniforme bleu foncé était assise dans le grand fauteuil face à la fenêtre ; elle semblait hésiter, mais Poirot la mit à son aise avec son tact accoutumé.

— Je viens vous demander conseil, monsieur Poirot ! Il s'est produit une chose extraordinaire. J'ai été envoyée par la Congrégation des Sœurs de Lark chez un malade à Hertfordshire. Il s'agissait d'un monsieur âgé, Mr Templeton. La maison et ses occupants sont très sympathiques. Mrs Templeton est beaucoup plus jeune que son mari, et ce dernier a de son premier mariage un fils qui habite chez lui. Je ne suis pas certaine que ce jeune homme et sa belle-

mère s'accordent toujours très bien ; ce pauvre garçon n'a pas toute sa raison ! Dès le début, la maladie de Mr Templeton m'a paru très mystérieuse ; par moments, il donne l'impression d'être en très bonne santé ; puis, brusquement, il est pris de maux d'estomac, accompagnés de vomissements et de douleurs violentes. Cependant, le docteur semble trouver tout cela normal, et il ne m'appartenait pas d'émettre un avis, lorsqu'un jour...

Elle s'arrêta et rougit.

— ... Il s'est produit quelque chose qui a éveillé vos soupçons, acheva Poirot.

— Oui. C'est bien cela.

Elle se tut, hésitante et perplexe. Enfin, elle reprit son récit :

— Je me suis aperçue que les domestiques faisaient également des remarques.

— Au sujet de la maladie de Mr Templeton ?

— Oh non !... Au sujet de... d'autre chose...

— Mrs Templeton ?

— Oui.

— Mrs Templeton et le docteur, peut-être ?

Poirot avait un flair extraordinaire pour ce genre de choses. L'infirmière lui lança un regard reconnaissant et continua :

— Oui, les domestiques faisaient des remarques, et un jour je vis moi-même Mrs Templeton et le docteur... ensemble... dans le jardin...

Les explications en restèrent là. Notre visiteuse était à tel point indignée qu'on ne pouvait décemment lui demander ce qu'elle avait vu dans le jardin. Elle en avait certainement vu assez pour se faire une

opinion sur la situation. Recouvrant son sang-froid, la pauvre infirmière put enfin nous communiquer d'autres renseignements :

— Les crises sont allées en empirant. Le docteur Treves assure que telle est l'évolution habituelle de la maladie, et que Mr Templeton ne vivra certainement plus longtemps. Jamais, au cours de toute ma carrière d'infirmière, je n'ai vu chose pareille ! Ces crises donnent à croire qu'il s'agit d'un...

Elle hésita de nouveau.

— D'un empoisonnement par l'arsenic ? demanda Poirot.

La garde-malade fit un signe affirmatif de la tête et continua :

— Un jour, mon malade a fait une réflexion que je n'ai pas comprise : il a dit : « Ils m'auront ! A eux quatre, ils y arriveront. »

— Comment ? demanda Poirot.

— Ce sont ses propres paroles, monsieur Poirot. Je dois dire qu'il souffrait terriblement, et peut-être ne se rendait-il pas très bien compte de ce qu'il disait.

— A votre avis, que voulait-il dire par « eux quatre » ? demanda Poirot.

— Je ne sais vraiment pas ! J'ai cru qu'il pensait à sa femme, à son fils, au docteur, et peut-être à miss Clarck, la dame de compagnie de Mrs Templeton. Peut-être les croit-il tous les quatre ligués contre lui.

— Oui, oui, c'est possible, dit Poirot d'un air soucieux. Pouvez-vous surveiller ses aliments ?

— Je fais ce que je peux, mais souvent Mrs Templeton insiste pour lui apporter elle-même ses repas ;

de plus, il y a des heures pendant lesquelles je ne suis pas de garde.

— Naturellement ! N'êtes-vous pas assez sûre de tout cela pour en aviser la police ?

Au seul mot de « police », le visage de l'infirmière exprima une grande frayeur.

— Voici ce que j'ai fait, monsieur Poirot. Mr Templeton a eu une forte attaque après avoir pris une tasse de potage. J'ai pris ce qui restait dans le fond du bol et je vous l'ai apporté. J'ai été autorisée à m'absenter aujourd'hui, dès que Mr Templeton s'est endormi.

Elle sortit de son sac un petit flacon qu'elle confia à Poirot.

— C'est très bien, mademoiselle, nous allons faire analyser cela immédiatement ; s'il vous est possible de passer ici dans une heure environ, nous serons à même de vous communiquer les résultats.

Après avoir appris le nom et les antécédents de la jeune femme, Poirot la reconduisit dans le vestibule. Puis il fit porter le flacon qui lui avait été confié au laboratoire d'un de ses amis.

En attendant les résultats de l'analyse, Poirot vérifia les titres de l'infirmière, ce qui ne manqua pas de me surprendre

— C'est très naturel, mon cher, j'ai tout lieu d'être circonspect. N'oubliez pas que les Quatre ont l'œil !

Une infirmière du nom de Mabel Palmer, membre de l'institut de Lark, avait effectivement été envoyée auprès du malade en question.

— Jusqu'à présent, tout va bien, dit-il avec un clignement d'œil.

— Tenez, voici notre garde qui revient, et on nous apporte en même temps l'analyse.

Miss Palmer et moi attendions impatiemment que Poirot nous fît connaître le résultat.

— A-t-on trouvé des traces d'arsenic ? demanda l'infirmière.

Poirot secoua négativement la tête, en repliant le papier :

— Non !

Nous en fûmes tous deux extrêmement surpris.

— Il n'y a pas d'arsenic, insista Poirot, mais il y a de l'antimoine. Nous allons donc partir immédiatement pour Hertfordshire. Souhaitons d'arriver à temps.

On dressa le plan de bataille :

Poirot se présentait franchement comme détective, dans le but d'interroger Mrs Templeton sur le compte d'une ancienne domestique soi-disant mêlée à un vol de bijoux.

Ayant eu soin de laisser la garde arriver vingt minutes avant nous de façon à ne pas éveiller de soupçons, nous arrivâmes asssez tard à « Elmstead », la propriété de Mr Templeton.

Mrs Templeton nous reçut poliment, mais son regard et ses gestes dénotaient une certaine nervosité.

Quand Poirot nomma sa profession, elle sursauta. Cependant elle répondit de bonne grâce aux questions concernant son ancienne domestique. Pour étudier les réactions du sujet, Poirot entreprit le récit d'un empoisonnement ; une femme avait été reconnue coupable. Mon ami ne quittait pas des yeux Mrs Templeton qui maîtrisait difficilement son

agitation. Au milieu du récit, elle se retira brusquement en bredouillant un mot d'excuse. Nous ne restâmes pas longtemps seuls. Un homme solidement bâti, avec une petite moustache rousse et un lorgnon, fit son apparition.

— Docteur Treves, se présenta-t-il. Mrs Templeton me prie de l'excuser auprès de vous. Elle n'est pas en bonne santé ; ses nerfs sont à bout depuis la maladie de son mari. Je lui ai prescrit le lit et du bromure. Mrs Templeton espère que vous voudrez bien dîner à la fortune du pot. Elle me confie le rôle de maître de maison. Nous avons beaucoup entendu parler de vous, monsieur Poirot, et nous sommes heureux de vous avoir parmi nous. Tenez ! voici Micky !

Un jeune homme fit son entrée d'un pas traînant. Il avait une figure ronde et des sourcils relevés qui lui donnaient un air étonné. Il fit une grimace qui voulait être un sourire, et nous serra la main. Pas d'erreur possible, c'était le fils du patient !

On nous conduisit dans la salle à manger. Tout à ses devoirs d'hôte, le docteur Treves nous quitta pour un instant. Subitement, la physionomie du jeune homme changea : se penchant en avant et fixant Poirot, il chuchota :

— Etes-vous venu au sujet de mon père ? Je connais des foules de choses, mais personne n'est au courant... Maman sera bien contente lorsque mon père sera mort, cela lui permettra d'épouser le docteur Treves. Elle n'est pas ma vraie mère et je ne l'aime pas.

Ce récit avait quelque chose d'atroce. Mais le doc-

teur Treves rentra et nous nous mîmes en devoir de soutenir une conversation de façade.

Brusquement, Poirot se rejeta en arrière avec un gémissement. Son visage était empreint de douleur.

— Mon cher monsieur, êtes-vous souffrant ? demanda le docteur effrayé.

— Une attaque brutale, comme il m'en arrive de temps à autre. Ne vous inquiétez pas, docteur, je n'ai besoin de rien, sinon de m'allonger. Permettez-vous que je monte m'étendre dans une chambre ?

Bien entendu le docteur acquiesça, et j'accompagnai Poirot à l'étage supérieur où il s'effondra sur le lit avec force gémissements.

Pour commencer, je fus moi-même pris au piège. Mais bientôt je compris que Poirot jouait la comédie et qu'il souhaitait uniquement se trouver à proximité de la chambre de Mr Templeton.

Dès que nous fûmes seuls, il sauta à bas du lit.

— Vite, Hastings, sauvons-nous ! Il y a du lierre à l'extérieur, nous pouvons facilement nous enfuir sans être vus.

— Nous enfuir ?

— Oui, il faut immédiatement quitter cette maison. L'avez-vous vu pendant le dîner ?

— Qui ? Le docteur ?

— Non, le jeune Templeton. Vous n'avez pas remarqué comment il jouait avec son pain ? Vous souvenez-vous de ce que nous a dit Flossie Monro avant de mourir ? L'habitude qu'avait Claud Darrell de ramasser avec un morceau de mie les miettes éparses sur la nappe ? Hastings, nous sommes en présence d'un vaste complot, et ce jeune homme au

visage naïf n'est autre que notre principal ennemi : le « Numéro Quatre » ! Dépêchons-nous de partir.

Je ne discutai pas. Aussi incroyable que tout cela me parût, je jugeai plus sage de ne pas traîner. Nous nous laissâmes glisser le long du mur en nous retenant au lierre et d'un pas de course nous gagnâmes la gare, juste à temps pour prendre le dernier train de huit heures trente-quatre qui devait nous déposer à Londres vers onze heures.

— C'était un complot, dit Poirot ; à combien s'étaient-ils mis pour le préparer, je me le demande. Tous les membres de la famille Templeton doivent être des agents des Quatre ! Avaient-ils simplement l'intention de nous attirer dans un guet-apens ou bien leur plan était-il plus subtil ? Peut-être pensaient-ils me retenir là-bas pendant le temps nécessaire pour exécuter Dieu sait quel crime ?

Mon ami demeura rêveur un bon moment.

— Attention, Hastings, me dit-il, je me méfie, laissez-moi entrer le premier.

C'est ce qu'il fit et, à mon grand amusement, je le vis appuyer sur le commutateur à l'aide d'une vieille galoche qui se trouvait là, abandonnée par la domestique de Mrs Pearson. Il tourna dans la pièce comme un chat en terre inconnue, prêt à toute éventualité.

— Rien d'anormal ? demandai-je, commençant à perdre patience.

— Non, mais soyons prudents.

— C'est ridicule ! lui dis-je. Laissez-moi allumer le feu, et fumons une bonne pipe. Dites donc, je crois que c'est mon tour de vous sermonner, vous vous êtes

servi des allumettes le dernier et vous ne les avez pas remises en place.

Au moment où je touchais à la boîte, Poirot se précipita vers moi, avec un cri d'avertissement ; trop tard ! Au même instant un vacarme assourdissant éclata, une grande flamme bleue éclaira la pièce. puis ce fut l'obscurité complète.

Quand je rouvris les yeux, je vis penché sur moi, le visage familier de notre vieil ami le docteur Ridgeway.

— Ne bougez pas, me dit-il doucement, vous allez mieux. Quelle catastrophe !

— Et Poirot ? demandai-je.

— Vous êtes chez moi. Tout va bien. Ne parlez pas.

Une peur épouvantable m'étreignit ; sa réponse trop vague éveilla en moi une appréhension horrible.

— Poirot ? répétai-je, qu'est-il devenu ?

Ridgeway comprit que je tenais absolument à savoir et qu'il était inutile d'user de faux-fuyants.

— Vous avez échappé par miracle.. Poirot a eu moins de chance !

— Il n'est pas mort ?

Le docteur baissa la tête, ses lèvres tremblaient.

Rassemblant toute mon énergie, je m'écriai :

— Si Poirot est mort, son esprit lui survivra ! Je poursuivrai sa tâche !... Mort aux Quatre !

Et je sombrai de nouveau dans l'inconscience.

CHAPITRE XVI

L'AGONIE DU CHINOIS

Même à l'heure actuelle, il m'est pénible de relater ces journées de mars.

Poirot, l'unique, l'incomparable Hercule Poirot était mort ! Quel diabolique complot avait provoqué l'explosion ? Le reproche que je m'étais permis d'adresser à mon ami en plaisantant fut pour moi une cause d'atroces remords. Comme l'avait dit le docteur Ridgeway, je ne m'en étais tiré que par hasard avec une forte commotion ; j'aurais pu être tué également.

Le lendemain soir, je pus me lever d'un pas chancelant, je gagnai la pièce voisine, pour me recueillir devant le modeste cercueil qui contenait les restes d'un des hommes les plus extraordinaires de notre temps.

Ma seule idée fut de venger Poirot et de m'élancer à la poursuite des Quatre pour leur faire payer chèrement ce meurtre.

Je m'étais imaginé que Ridgeway me soutiendrait, mais à mon grand étonnement le docteur était singulièrement tiède.

— Retournez en Argentine, me répétait-il. Pourquoi tenter l'impossible ?

Je devinai sa pensée : du moment que Poirot, l'unique Poirot avait échoué, avais-je vraiment des chances de réussir ?

Mais j'étais tenace et je ne me demandais même pas si j'avais les qualités requises pour mener à bien la tâche. J'avais travaillé avec mon ami dès le début de cette affaire, et j'étais le seul à connaître ses méthodes ; en un mot, je me sentais apte à continuer la besogne !

Mon plus cher ami avait été odieusement assassiné, et je ne pouvais retourner chez moi comme un lâche sans même essayer de mettre la main sur ses meurtriers.

C'est ce que je dis à Ridgeway, qui me supplia de renoncer à mes projets.

— Vous n'y pouvez rien, déclara-t-il, et je suis absolument convaincu que Poirot lui-même s'il était là vous engagerait à repartir. Je vous en supplie en son nom, Hastings, abandonnez ces projets insensés et regagnez votre rancho ! Songez à votre pauvre femme qui vous attend !

Devant mon entêtement, le pauvre Ridgeway haussa tristement les épaules.

Il ne me fallut pas moins d'un mois pour me rétablir, et vers la fin d'avril je sollicitai et j'obtins une entrevue du ministre de l'Intérieur.

L'attitude de Mr Crowther fut exactement celle de Ridgeway, c'est-à-dire qu'il me conseilla vivement de repartir pour l'Amérique du Sud ; avec beaucoup d'amabilité et en y mettant les formes. Il déclina le concours que je lui offrais. Il m'assura que toutes les précautions étaient prises conformément aux instructions que lui avait laissées Poirot. Nous nous quittâmes sur cette froide consolation qui était loin de me satisfaire.

Je m'excuse de n'avoir pas décrit en leur temps les obsèques de Poirot. Elles furent solennelles et émouvantes. Il y avait un nombre incroyable de gerbes et de couronnes, venant des gens les plus simples et des personnalités les plus en vue ; Londres tout entier rendait hommage à la situation que mon ami s'était créée dans son pays d'adoption. Une émotion indicible m'étreignit lorsque, au bord de la tombe, je me souvins de nos aventures, de nos causeries, et des beaux jours vécus ensemble.

Au début de mai, mon plan de campagne était arrêté. Je décidai de me conformer aux plans de Poirot et d'insérer des annonces dans les journaux pour obtenir des renseignements sur le compte de Claud Darrell. Un matin, installé dans un petit restaurant de Soho, je relisais mes propres annonces. Mais lorsque je tournai la feuille pour jeter un coup d'œil sur les nouvelles du jour, je poussai une exclamation.

En peu de mots, le journal relatait la disparition mystérieuse de Mr Ingles, à bord du *Shanghaï*, peu après son départ de Marseille ; on craignait que le pauvre homme ne fût tombé à la mer. La nouvelle se

terminait par une courte allusion aux services rendus en Chine par le disparu.

Je ne crus pas un seul instant à un accident : les assassins de Poirot étaient ceux de John Ingles !

Encore sous le choc de cette sinistre nouvelle, je levai distraitement la tête lorsqu'un étranger m'apostropha.

C'était un homme mince, brun, de taille moyenne, au teint blême ; il avait une petite barbe taillée en pointe. Il s'était installé si discrètement à ma table, que je n'avais pas remarqué son arrivée.

Ses gestes étaient particulièrement étranges ; se penchant vers moi, il jeta quatre pincées de sel dans mon assiette et à quatre reprises frappa la table de la pointe de son couteau.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix monotone ; on prétend que servir du sel à un inconnu c'est entrer en querelle avec lui. Je n'en ai nulle envie, mais peut-être la chose est-elle inévitable... Tout dépend de vous !... J'espère que vous serez raisonnable.

Avec ostentation, il répéta le même geste sur sa propre assiette. Cette allusion au chiffre quatre était trop nette pour n'être pas comprise. Je regardai, interrogateur, le nouveau venu qui ne ressemblait ni au jeune Templeton, ni à James, ni à aucun des autres personnages qui s'étaient présentés sur notre chemin. Pourtant, j'étais probablement en présence du « Numéro Quatre » ! Seule sa voix, peut-être, rappelait celle de l'homme au col relevé qui était venu nous voir à Paris.

Je regardai autour de moi. Mon hésitation ne lui

échappa pas, et il sourit en secouant lentement la tête :

— Je vous invite à rester calme, dit-il. Souvenez-vous de votre manœuvre trop hâtive, à Paris ! Je vous assure que j'ai soigneusement préparé ma retraite... Calmez-vous, capitaine Hastings !... Causons amicalement !

— Soyez maudit ! soufflai-je, suffoquant de rage.

— Ne vous fâchez pas ! Votre regretté ami vous dirait qu'un homme qui conserve son sang-froid a toujours l'avantage.

— Comment osez-vous parler de lui, vous qui l'avez odieusement assassiné ? Maintenant, vous venez ici...

— Je viens ici dans le but le plus pacifique ; je veux tout simplement vous conseiller de retourner immédiatement en Argentine. Si vous m'obéissez, les Quatre vous oublieront. Ni vous ni les vôtres ne serez inquiétés. Je vous en donne ma parole.

Je demandai dédaigneusement :

— Et si je refuse d'obéir à vos ordres, que se passera-t-il ?

— Capitaine Hastings, je vous donne un avertissement ! Vous seriez bien inspiré d'en tenir compte !

Il se leva brusquement et se glissa vers la porte. Je bondis aussitôt pour le rattraper, mais par malchance je me heurtai à un gros monsieur qui obstruait le passage. Avant que j'eusse eu le temps de me frayer un chemin, ma proie se glissait dehors. Au même instant, un garçon qui portait une énorme pile d'assiettes me barra le passage. Lorsque j'atteignis enfin la porte, je ne vis plus personne.

Le garçon ne tarissait pas en plates excuses, et le gros monsieur, tranquillement installé à une table, commandait son déjeuner.

Apparemment, je venais d'être le jeu d'un fâcheux hasard ! mais en mon for intérieur j'étais certain que tous ces hommes étaient des agents du Grand Quatuor.

Je me gardai bien de tenir compte de l'avertissement qui m'avait été donné, décidé à vaincre ou à mourir pour la bonne cause.

Je reçus en tout et pour tout deux réponses à mes annonces ; elles venaient d'acteurs qui avaient joué avec Claud Darrell à une époque plus ou moins éloignée. Aucun d'eux ne le connaissait intimement et ne l'avait suivi dans ses occupations et sa vie privée depuis qu'il avait quitté la scène.

Une dizaine de jours s'écoula dans une inaction pénible. Mais un matin que je traversais Hyde Park une voix à l'intonation caressante et à l'accent étranger m'interpella :

— N'êtes-vous pas le capitaine Hastings ?

Une belle voiture était venue se ranger près du trottoir. Une femme élégante, vêtue de noir, un admirable collier de perles au cou, se pencha à la portière. Je reconnus la comtesse Rossakoff que nous avions rencontrée à Paris sous le nom d'Inez Véroneau. Cette misérable était, elle aussi, un agent de la sinistre bande !

Poirot, pour une raison à lui, avait toujours eu un certain faible pour la comtesse. Son allure de grande dame lui en imposait. A un moment d'enthousiasme, il s'était laissé aller à dire qu'elle était « La Femme »

entre mille ! Il ne semblait pas, malgré ses manigances, la traiter en ennemie.

— Arrêtez-vous ! me dit-elle. J'ai quelque chose de très important à vous dire. Et surtout n'essayez pas d'alerter la police, ce serait ridicule ! Vous l'avez toujours été un peu, et vous persistez à l'être en ne tenant pas compte de l'avertissement que nous vous avons adressé. Je vous en donne un second : quittez immédiatement l'Angleterre. Vous ne pouvez faire rien d'utile ici. Vous n'obtiendrez aucun résultat.

— Dans ce cas, dis-je sèchement, il est bien surprenant que vous soyez tous si désireux de me voir partir !

La comtesse haussa les épaules... et j'avoue qu'elle les avait magnifiques !

— En ce qui me concerne, je vous tolérerais bien ici, car vous n'êtes guère dangereux, mais les leaders craignent qu'un mot de vous ne tombe dans l'oreille de quelque limier d'une habileté supérieure à la vôtre. Il faut que vous disparaissiez !

La comtesse avait évidemment une opinion peu flatteuse de mes capacités ! Je ne réagis pas, car j'étais intimement persuadé que c'était là une attitude voulue, destinée à me convaincre de mon peu d'importance.

— Il nous serait évidemment facile de nous débarrasser de vous, poursuivit-elle, mais par moments, il m'arrive d'être terriblement sentimentale, et j'ai plaidé votre cause ! N'avez-vous pas une délicieuse petite épouse ? Je sais aussi que le pauvre petit bonhomme qui est mort serait heureux de vous savoir épargné. Il m'a toujours été sympathique. Il était si intelligent !

Si nous n'avions pas été quatre contre un, je crois franchement qu'il aurait eu le dessus. J'ai envoyé une couronne à son enterrement en témoignage de mon admiration... Une énorme couronne de roses rouges !

J'écoutais sans rien dire, en proie à un dégoût grandissant.

— Pauvre capitaine Hastings, vous ressemblez à un mulet ! Ne vous obstinez pas ! Je vous ai donné le deuxième avertissement. Souvenez-vous que le troisième vous arrivera par la main du « Destructeur ».

Elle fit signe au chauffeur et la voiture disparut derrière le tournant. J'en notai le numéro, sans espoir de l'utiliser. Ils étaient trop malins pour cela !

De tout ce qu'avait dit la comtesse, une chose ressortait nettement : ma vie était en danger. Sans abandonner la partie, il convenait d'agir avec le maximum de précautions.

Le même jour on me demanda au téléphone :

— Allô ! Capitaine Hastings ? Ici, l'hôpital Saint-Gilles. On vient de nous amener un Chinois poignardé dans la rue. Il est à l'agonie. Nous vous téléphonons parce qu'il portait sur lui un feuillet de papier avec vos nom et adresse.

Après un moment de réflexion, je répondis que j'arrivais tout de suite.

L'hôpital Saint-Gilles est situé dans le quartier des Docks ; peut-être s'agissait-il d'un Chinois arrivé tout récemment ?

En cours de route, je me demandais si ce n'était pas un nouveau traquenard. Du moment qu'il y avait un Chinois, ne fallait-il pas voir la main de Li Chang-

yen ? Ma précédente aventure dans ce quartier me revenait à la mémoire.

Le Chinois me donnerait probablement des indications, si je les suivais, je tomberais entre les mains des Quatre.

Il fallait donc, comme l'aurait fait Poirot, simuler la crédulité et rester sur mes gardes.

Arrivé à l'hôpital, on me conduisit au chevet du moribond. Il était absolument immobile, les yeux fermés, et seul un léger mouvement de la poitrine indiquait qu'il vivait encore.

Un docteur était là qui lui tenait le pouls.

— Il est à toute extrémité, me chuchota-t-il. Le connaissez-vous ?

Je secouai négativement la tête.

— Alors, pourquoi avait-il votre nom et votre adresse sur lui ? Vous êtes bien le capitaine Hastings ?

— Oui, mais je ne m'explique pas plus que vous ce qu'il me voulait !

— C'est curieux ! D'après ses papiers, ce Chinois aurait été le domestique d'un certain Mr Ingles... un fonctionnaire retraité. Vous le connaissez ? ajouta-t-il aussitôt, en voyant ma surprise.

Le domestique de Mr Ingles ! Dans ce cas, je l'avais déjà vu ! Il est vrai que je n'ai jamais su distinguer un Chinois d'un autre. Il avait peut-être accompagné Mr Ingles en Chine. Après l'accident survenu à son patron, il avait dû revenir en Angleterre, porteur d'un message qui m'était destiné. L'affaire devenait importante !

— Pensez-vous qu'il puisse encore parler ? deman-

dai-je au docteur. Mr Ingles était un vieil ami, et ce pauvre bougre a peut-être un message à me transmettre ! Vous savez que Mr Ingles lui-même a péri il y a environ dix jours !

— Il a sa connaissance, mais je doute qu'il ait la force de parler après une hémorragie aussi terrible. Je vais lui administrer encore un stimulant !

Pendant que le docteur faisait une piqûre au moribond je restai à son chevet espérant recueillir un mot, un signe susceptibles de m'éclairer. Mais les minutes s'écoulaient sans qu'il parlât.

Une pensée décourageante me traversa l'esprit : ce Chinois prétendait être le domestique de John Ingles, mais en réalité, il n'était peut-être qu'un agent des Quatre ? Certains prêtres chinois, je le savais, simulaient parfaitement la mort ! En outre, Li Chang-yen disposait peut-être d'une bande de fanatiques prêts à mettre leur vie à son service !

Au moment où ces pensées me préoccupaient, l'homme remua dans son lit, ses yeux s'ouvrirent, et il murmura quelques mots incohérents. Un instant il me regarda fixement : je sentais qu'il voulait me parler. Qu'il fût ami ou ennemi, il fallait l'entendre !

Je me penchai sur son lit, mais les sons hachés qui me parvenaient n'avaient pour moi aucune signification.

Je crus comprendre d'abord le mot « Main ». Puis un autre mot : « Largo ».

Ces deux mots accouplés signifiaient-ils quelque chose ?

— Main de Largo ? questionnai-je.

Le Chinois battit des paupières, comme pour confir-

mer ma supposition, puis il prononça un troisième mot de consonance italienne : « Carrozza ». Un murmure indistinct, un râle, et il se renversa en arrière.

Le docteur m'écarta, c'était fini...

Je sortis de l'hôpital complètement perplexe.

« Main de Largo » et « Carrozza ». Que pouvaient signifier ces mots ? « Carrozza » en italien, veut dire « voiture ». Mais l'homme était chinois, et non pas italien ; pourquoi s'exprimait-il en cette langue ?

Etait-il réellement le domestique de Mr Ingles ? Ou bien... Dieu ! que tout cela était compliqué !

En rentrant à la maison, je trouvai une lettre sur la table. A peine y jetai-je un coup d'œil qu'une émotion violente m'étreignit. Le notaire m'écrivait :

Cher monsieur,

Conformément aux instructions de feu notre client, M. Hercule Poirot, nous vous transmettons la lettre ci-jointe. Cette missive nous fut confiée par lui une semaine avant sa mort, avec ordre de vous la faire parvenir à une certaine date après son décès. Veuillez agréer, etc.

Je tournai et retournai entre mes mains l'enveloppe incluse. Sans aucun doute, elle provenait de Poirot ! Je connaissais trop bien son écriture pour me méprendre. Angoissé, je la décachetai, d'une main tremblante :

Mon cher ami,

Lorsque cette lettre vous sera remise, j'aurai quitté ce monde. Ne me pleurez pas, et suivez bien mes conseils. Dès que vous aurez reçu ce mot, retournez

en Argentine ; ne vous obstinez pas à suivre cette affaire. Ce conseil n'est pas d'ordre sentimental ; il fait partie de mon plan ! Il me paraît inutile d'en dire davantage à un homme de votre intelligence.

A bas les Quatre ! Je vous salue de l'au-delà ! A vous pour l'éternité.

HERCULE POIROT.

Je lus et relus cette surprenante missive. Une chose était évidente . cet homme admirable avait si bien prévu toutes les éventualiés, que sa propre mort ne devait pas annihiler ses plans ! Il demeurait le génie directeur, et je me contenterais volontiers de mon rôle d'exécutant.

Des instructions précises m'attendaient sans doute au-delà des mers ; pendant ce temps, mes ennemis, convaincus de m'avoir maté, cesseraient de s'occuper de moi ; par la suite, je pourrais revenir sans être soupçonné et détruire leurs projets.

Je décidai donc de repartir sans plus tarder, et huit jours après, je me trouvais à bord de l'*Ansonia*, en route pour Buenos Aires.

Au moment où le paquebot quittait le quai, un stewart m'apporta un pli ; il lui avait été remis par un gros homme vêtu d'une pelisse, et qui avait quitté le bateau au moment où on levait les passerelles.

Le libellé de ce pli était bref et précis : « *Vous êtes sage* », trois mots signés d'un grand 4. Ce billet doux me fit sourire.

La mer était relativement calme. Je dînai tranquillement, m'amusant à observer certains de mes compagnons de voyage. Pour finir, je jouai pendant une heure

u bridge, puis j'allai me coucher. Comme toujours, orsque je suis à bord, je dormis comme une souche.

En pleine nuit, je fus réveillé de la façon la plus ingulière. Violemment secoué, j'ouvris les yeux et j'aperçus avec stupeur un des officiers ; il semblait oulagé de m'avoir enfin réveillé !

— Dieu merci ! Enfin ! Je croyais que vous ne vous réveilleriez jamais !

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, encore abasourdi. Le feu à bord ?

— Vous devez savoir mieux que moi de quoi il s'agit, me répondit sèchement l'officier ; nous avons reçu des ordres spéciaux du ministère de la Marine ; et un destroyer attend pour vous emmener.

— Comment ? m'écriai-je. En plein océan ?

— Nous sommes d'accord, cela paraît bien mystérieux, mais je n'ai pas à comprendre. Un jeune homme qui doit prendre votre place vient de quitter le destroyer et de monter à bord. On a donné l'ordre de garder le secret au sujet de toutes ces manœuvres Voulez-vous vous lever et vous habiller ?

Je m'exécutai en proie aux idées les plus extravagantes. Ue chaloupe me conduisit au destroyer. Le commandant me reçut courtoisement, mais sans me donner la moindre explication. Il était chargé de me faire débarquer à un certain endroit de la côte belge. Après quoi, sa responsabilité serait dégagée.

Rêvais-je encore ? Non, tout cela devait faire partie du plan de Poirot ; je n'avais d'ailleurs pas le choix ! Le mieux était d'obéir aveuglément et avec une confiance absolue. On me fit toucher à un endroit désert, où une automobile m'attendait. Elle m'emmena

à travers les plaines flamandes. Je passai la nuit dans un petit hôtel de Bruxelles, et le lendemain matin nous reprîmes notre course. Le paysage devenait plus accidenté, plus sombre, nous pénétrions dans les Ardennes. Cette pensée me rappelait l existence du frère de Poirot, qui habitait près de Spa. Mais nous quittâmes la grand-route et je compris que nous nous rendions à une destination différente. Enfin, après avoir roulé de longues heures, nous nous arrêtâmes dans un petit hameau, devant une maison isolée, située sur le flanc du coteau.

La porte verte de la villa s'ouvrit et un vieux domestique affable m'aida à descendre de voiture.

— Monsieur le capitaine Hastings ? me demanda-t-il. Monsieur le capitaine est attendu... Si monsieur veut bien me suivre...

Il me fit traverser le hall, ouvrit une porte et s'effaça pour me laisser entrer.

La pièce était si ensoleillée que je clignai des yeux. Enfin, j'aperçus quelqu'un qui m'attendait, les mains tendues.

C'était... Non !... Je rêvais !... Et pourtant ?...

— Poirot ! m'écriai-je, m'abandonnant à son étreinte fraternelle

— Mais oui ! C'est moi ! On ne tue pas Hercule Poirot aussi facilement !

— Mais... Mais... Comment ?

— Une ruse de guerre, mon brave ami ! Et maintenant, tout est prêt pour notre grand coup.

— Et vous m'avez laissé croire que vous étiez mort ? Vous n'avez pas honte ? Vous auriez dû me faire confiance, Poirot, et me tenir au courant !

— Non, Hastings, c'était impossible ; jamais vous n'auriez pu jouer votre rôle à l'enterrement ! Votre désespoir, mon très cher ami, était la meilleure preuve de ma mort ! C'était le seul moyen de tromper les Quatre !

— Et tout ce que j'ai souffert...

— N'allez pas me croire insensible ! C'est aussi dans votre intérêt que j'ai adopté ce procédé. J'étais bien disposé à risquer ma vie, mais j'avais de plus en plus de scrupules à toujours risquer la vôtre ! Après mûre réflexion, j'ai eu l'idée de simuler ma mort : le brave Ridgeway m'a aidé à la réaliser. Je croyais, à vrai dire, qu'après ma mort, vous repartiriez pour l'Argentine ; mais vous vous y êtes refusé, c'est pourquoi il m'a fallu recourir au stratagème de la lettre posthume ! L'essentiel est que vous soyez ici ! Jusqu'à ce que le moment soit venu, les Quatre doivent ignorer notre existence.

LE « NUMERO QUATRE » GAGNE UNE MANCHE !

De notre calme retraite des Ardennes, nous observions tout ce qui se passait dans le vaste monde. Nous étions abondamment pourvus de journaux, et tous les matins, Poirot recevait une enveloppe bien garnie, contenant probablement un rapport. Bien qu'il gardât le silence là-dessus, je pouvais toujours dire, rien qu'à voir sa mine, si les nouvelles étaient satisfaisantes.

— Savez-vous, Hastings, que j'étais affreusement malheureux de vous savoir sans cesse en danger, alors que j'étais tranquillement à l'abri ? J'étais devenu terriblement nerveux et vous ne pouvez vous imaginer à quel point je suis content de vous avoir auprès de moi ! Même si nos adversaires s'aperçoivent que le capitaine Hastings débarqué en Amérique n'est qu'un imposteur, le risque n'est pas grand. En effet, ils en concluront que vous essayez de les circonvenir par

une nouvelle manœuvre, et ne se donneront probablement pas la peine de retracer votre activité. D'ailleurs, il est peu probable que l'agent des Quatre à Buenos Aires, chargé de constater votre arrivée, vous connaisse personnellement. Un fait essentiel, dont ils sont persuadés, c'est ma mort ! Aussi vont-ils pousser activement leurs projets.

— Et alors ?

— Alors ; ce sera la grande résurrection d'Hercule Poirot ! Je ferai une réapparition au dernier moment, et je gagnerai une suprême victoire !

Naturellement ! Poirot restait le même ! Toujours persuadé de sa supériorité. Je me permis cependant de lui rappeler qu'à plusieurs reprises, les adversaires avaient eu le dessus. Mais il était inutile de s'attaquer à l'engouement de Poirot pour lui-même !

— Voyez-vous, Hastings, c'est exactement ce petit tour de cartes que vous devez connaître ! Vous prenez les quatre valets, vous les répartissez dans le jeu, vous battez les cartes... et pour finir, les quatre valets sont toujours ensemble ! C'est à cela que j'aspire : j'ai combattu tantôt l'un, tantôt l'autre, mais attendez que je les réunisse tous les quatre, comme les valets du jeu de cartes, et vous verrez si d'un seul coup, je ne les détruis pas tous !

— D'accord, mais comment comptez-vous les réunir ?

— J'attendrai le moment suprême où ils se grouperont en vue d'une action commune. Jusque-là, je continuerai à faire le mort.

— Mais combien de temps faudra-t-il attendre ?

– Toujours pressé, ce bon Hastings ! Mais non,

Tranquillisez-vous, cela ne durera pas longtemps. Le seul homme au monde dont ils aient peur (c'est de moi que je parle) est mort !

Par association, je songeai à la mort de Mr Ingles, et je racontai à Poirot l'histoire du Chinois de l'hôpital Saint-Gilles. Mon récit parut l'intéresser.

— Le domestique de John Ingles ?... Et vous dites qu'il a prononcé quelques mots en italien ?... C'est vraiment curieux !

— C'est bien ce qui me fait penser à une intrigue des ennemis !

— Grosse erreur, Hastings ! Faites un peu travailler votre matière grise et dites-vous que si vos ennemis avaient voulu vous bourrer le crâne, ils se seraient exprimés en anglais ! Non ! l'individu que vous avez vu s'efforçait sincèrement de vous transmettre un message. Voulez-vous me répéter les paroles que vous avez entendues ?

— Pour commencer, il a prononcé quelque chose comme : « Main de Largo », puis, je crois, « Carrozza »... Cela veut dire « voiture », n'est-ce pas ?

— C'est tout ?

— A la fin, j'ai cru entendre « Cara » et un nom de femme, quelque chose comme « Zia ». Mais cela ne devait avoir aucun rapport avec le reste !

— Vous faites erreur, Hastings ! « Cara Zia » est au contraire très important !

— Je ne vois pas en quoi ?...

— Mon cher ami, vous ne voyez jamais rien ! Et par surcroît, comme tous les Anglais, vous ne connaissez pas la géographie ! L'agence Cook serait beaucoup plus à la hauteur !

Selon son habitude, mon ami se garda bien de m'en dire davantage, son silence avait le don de m'exaspérer. Mais je le sentais tout guilleret ; cette gaieté, je le savais, était un indice : le limier flairait une piste nouvelle.

Les journées se succèdèrent, agréables, bien qu'un peu monotones. Certes, la bibliothèque de la villa était bien garnie, on pouvait faire de délicieuses excursions dans les environs, mais l'inaction, par moments, m'exaspérait. J'étais émerveillé de la tranquillité dans laquelle Poirot semblait se complaire.

Rien ne vint troubler le cours de notre calme existence jusqu'à la fin du mois de juin.

Un matin, de bonne heure, une voiture s'arrêta devant la villa : l'événement était d'une telle rareté dans notre vie paisible que je m'empressai de descendre pour satisfaire ma curiosité. Je trouvai Poirot en conversation avec un jeune homme d'aspect sympathique.

— Hastings, je vous présente le capitaine Harvey, l'un des membres les plus réputés de notre service secret.

— Je ne suis pas si sûr d'être célèbre, dit le jeune homme en riant de bon cœur.

— Pas célèbre pour ceux qui n'ont pas de jugement ; mais pour ceux qui vous connaissent, oui ! Vous l'êtes ! Imaginez-vous, Hastings, que dans le monde on considère le capitaine Harvey comme un dandy ne songeant qu'aux tangos, aux cocktails et aux cravates !

Harvey et moi, nous nous mîmes à rire.

— Maintenant, au travail ! dit Poirot. Estimez-vous le moment venu ?

— Nous en sommes persuadés. L'isolement politique de la Chine est chose faite depuis hier ; personne ne sait ce qui s'y passe, on n'en reçoit aucune nouvelle, pas plus par T. S. F. qu'autrement.

— Li Chang-yen a révélé son existence ! Et où sont les autres ?

— Abe Ryland est arrivé en Angleterre, il y a environ huit jours, et l'a quittée hier pour le continent.

— Et Mme Olivier ?

— A quitté Paris la nuit dernière.

— Pour l'Italie ?

— Oui, pour l'Italie. L'un et l'autre se rendent probablement à l'endroit que vous nous avez indiqué... Mais comment l'aviez-vous su ?

— Le mérite ne m'en revient pas, c'est le travail de notre ami Hastings. Il est modeste et dissimule son talent.

Harvey se tourna vers moi avec admiration, ce qui ne manqua pas de me causer une certaine gêne.

— Pour une fois, tout marche, dit Poirot. Le moment est venu ; les dispositions sont-elles prises ?

— Toutes vos instructions ont été suivies. Les gouvernements sont avec nous et collaborent tous fraternellement. Il s'agit de défendre la civilisation et la liberté contre les menaces de dictature.

— Une nouvelle Société des Nations ! dit Poirot en souriant.

Redevenu sérieux, il ajouta :

— Je suis heureux que Desjardeaux se soit enfin laissé convaincre. Eh bien ! Nous allons commencer, ou plutôt, je vais commencer ! Vous, Hastings,

je tiens à ce que vous restiez ici, je ne veux pas que vous couriez des dangers !

Je protestai si vigoureusement que Poirot dut s'avouer vaincu.

Dans le train qui nous emmenait à Paris, il m'avoua qu'au fond, il était heureux de m'avoir auprès de lui.

— Il va falloir jouer un rôle, Hastings, et un rôle important ! Il était de mon devoir de vous prévenir, mais si vous m'aviez écouté, la réussite de notre opération aurait été sérieusement compromise !

— Il y a du danger ?

— Mon cher, il y en a toujours quand il s'agit des Quatre !

Arrivés à Paris, nous nous fîmes conduire à la gare de l'Est. A ce moment seulement, Poirot m'apprit que nous allions nous rendre à Bolzano, puis au Tyrol italien.

Profitant de l'absence de Harvey qui avait quitté le compartiment pour quelques minutes, je demandai à Poirot pourquoi il m'avait attribué la découverte du lieu de rendez-vous.

— Mais parce que c'est exact, mon ami ! Comment Ingles en a-t-il eu connaissance ? Je l'ignore. Mais le fait est qu'il l'a su et qu'il nous en a avisés par son domestique. L'endroit où nous nous rendons se nomme : Karersee, dont le nouveau nom italien est « Largo di Carezza ». Comprenez-vous maintenant, ce que signifiaient vos « Cara Zia », « Carrozza » et « Largo » ? Quant au mot « Main », c'est le fruit de votre imagination, à moins que le Chinois ait voulu parler de la « Main » des Quatre ?

— Jamais je n'ai entendu parler du Karersee !

— Je vous l'ai déjà dit, les Anglais ne connaissent pas la géographie ! Sachez qu'il s'agit d'un endroit ravissant, bien connu d'ailleurs, situé à la hauteur de douze cents mètres dans les Dolomites.

— Et c'est là que se réunissent les Quatre ?

— C'est là que se trouve leur quartier général. L'alarme a été donnée et leur seul désir est de disparaître du monde. Du fond de leur forteresse cachée dans la montagne, ils continueront à donner des ordres. Je me suis renseigné, il s'agit d'une carrière actuellement en exploitation. L'affaire est, en apparence, une entreprise italienne, mais en réalité elle appartient à Abe Ryland. Je parie qu'il y a là, au cœur de la montagne, une citadelle souterraine ! Du fond de cette retraite, les chefs de l'organisation peuvent adresser leurs instructions par T. S. F. ! Leurs sous-ordres qui se chiffrent par milliers dans chaque pays, se chargent de les exécuter. C'est de cette forteresse des Dolomites que sortiront les Dictateurs du Monde... ou plus exactement qu'ils sortiraient, si Hercule Poirot n'était pas là !

Le retour de Harvey dans le compartiment mit fin à notre conversation. Nous arrivâmes à Bolzano vers midi et nous prîmes une voiture pour monter au Karersee. Malgré la chaleur, Poirot resta emmitouflé jusqu'aux yeux ; agissait-il par précaution ou par crainte d'attraper un rhume ? Le trajet en voiture dura deux heures. Le paysage était véritablement admirable. Après avoir traversé une vallée fertile qui s'étendait sur plusieurs kilomètres, nous montâmes vers les massifs rocheux. A chaque tour-

nant, s'offrait une perspective nouvelle. Le chemin sinueux grimpait entre les rochers abrupts, dans un véritable dédale. Enfin l'auto stoppa devant un grand hôtel admirablement situé.

On nous avait réservé des chambres donnant sur la montagne : la vue sur les sommets rocheux et les versants couverts de pins était féerique.

— Ici ? demanda Poirot à voix basse.

— Oui, répondit Harvey. Il y a un endroit appelé « Le Labyrinthe des Rochers » ; rien que des rochers énormes aux formes fantastiques ! La carrière est sur la droite, mais nous pensons que l'entrée doit se trouver dans le labyrinthe même.

Poirot me fit signe :

— Venez, mon ami, descendons sur la terrasse, pour profiter du soleil.

— Pensez-vous que ce soit bien sage ?

Il haussa les épaules pour toute réponse.

La lumière était si intense, que mes yeux avaient peine à la supporter. Nous prîmes un café liégeois et remontâmes pour déballer nos valises. Poirot semblait abîmé dans un rêve. A une ou deux reprises, je le vis secouer la tête et soupirer.

Lorsque nous étions descendus du train à Bolzano, j'avais remarqué un passager qui attendait une voiture. Ce qui avait attiré mon attention, c'est qu'il était aussi emmitouflé que Poirot, sinon davantage ! En plus d'un vaste pardessus et d'un volumineux cache-nez, il portait d'immenses lunettes bleues. J'étais convaincu que c'était un émissaire des Quatre.

Poirot à qui je me confiai, ne parut pas autrement impressionné. Un peu plus tard, je lui annon-

çai que le voyageur en question se promenait devant l'hôtel ; je venais de m'en apercevoir en regardant par la fenêtre.

Malgré mes objurgations, Poirot tint à descendre dans la salle à manger, où on nous indiqua une table près de la fenêtre.

Au moment même où nous prîmes place, une exclamation violente et un bruit de vaisselle brisée attirèrent notre attention : un garçon maladroit avait renversé un plat sur les épaules d'un client installé à une table voisine de la nôtre.

Le maître d'hôtel, s'élança vers le client et se confondit en excuses.

Peu après, lorsque le garçon, auteur du méfait, nous servit notre potage, Poirot lui adressa la parole :

— C'est un accident très regrettable, mais vous n'en êtes pas responsable.

— Monsieur a vu ? Ce n'était vraiment pas de ma faute. Le monsieur a brusquement bondi sur sa chaise ! Je me suis même demandé s'il n'était pas victime d'une crise ?

Une lueur passa dans les yeux de Poirot. Comme le garçon s'éloignait, il se pencha vers moi :

— Que dites-vous de l'effet produit par mon apparition en chair et en os ?

— Comment... vous pensez que ?

Je n'eus pas le temps de terminer ma phrase, Poirot avait posé sa main sur mon genou et me disait doucement, mais non sans émotion :

— Regardez, Hastings, sa manie de jouer avec le pain ! C'est le « Numéro Quatre » !

C'était exact. Notre voisin promenait machinalement sur la nappe un morceau de mie.

Je l'observai soigneusement ; son visage terreux et bouffi avait un aspect malsain. De lourdes poches sous les yeux et des rides profondes partant des ailes du nez jusqu'aux commissures, le rendaient encore plus désagréable. Il pouvait avoir de trente-cinq à quarante-cinq ans et ne ressemblait à aucun des personnages dont il avait déjà joué le rôle.

Si Poirot ne m'avait pas fait remarquer sa manie, j'aurais juré de n'avoir jamais rencontré cet homme.

— Il nous a reconnus, murmurai-je. Vous n'auriez pas dû descendre.

— Mon cher Hastings, c'est précisément dans ce but que j'ai fait le mort pendant trois mois !

— Pour mettre la main sur le « Numéro Quatre » ?

— Oui, pour le surprendre à un moment où il doit agir immédiatement ou pas du tout. Pour l'instant, nous bénéficions d'un grand avantage : il ignore totalement qu'il est repéré. Il se croit en sûreté dans son rôle. Comme je bénis Flossie Monro de nous avoir initiés à sa marotte !

— Que se passera-t-il ?

— Que peut-il se passer ? Le « Numéro Quatre » reconnaît le seul homme dont il ait peur, et qui ressuscite miraculeusement au moment où les plans des Quatre sont dans la balance. Mme Olivier et Abe Ryland ont déjeuné ici aujourd'hui ; officiellement, ils sont partis pour Cartinas, mais en réalité, ils se trouvent dans leur repaire. A l'heure qu'il est, le « Numéro Quatre » se demande certainement ce que nous savons. Il ne veut pas courir de risques ; un

seul point demeure certain pour lui, c'est la nécessité absolue de se débarrasser de moi. Eh bien, qu'il essaye de me supprimer, je l'attends !

Au moment où Poirot finissait de parler, notre voisin de table se leva et sortit.

— Il est parti prendre ses petites dispositions, dit Poirot tranquillement. Prenons-nous le café sur la terrasse ? Ce serait plus agréable. Je monte chercher un pardessus.

Je sortis sur la terrasse, un peu bouleversé. L'apparente assurance de Poirot ne me satisfaisait pas. Je décidai de demeurer sur le qui-vive.

Poirot revint cinq minutes après, dûment prémuni contre le froid, emmitouflé jusqu'aux oreilles. Il s'installa près de moi et dégusta son café.

— Le café n'est mauvais qu'en Angleterre, remarqua-t-il. Ici, sur le continent, on sait combien il est indispensable de le bien préparer, car il doit aider la digestion.

Brusquement, notre homme fit à son tour irruption sur la terrasse et sans l'ombre d'une hésitation se dirigea vers nous.

— Me permettez-vous de m'asseoir à votre table ? demanda-t-il en anglais.

— Mais certainement ! lui dit Poirot.

Malgré le monde qui nous entourait, je me sentais mal à l'aise, flairant un danger imminent.

Le « Numéro Quatre », le plus naturellement du monde, nous parlait d'excursions et de promenades. Il était impossible de le prendre pour autre chose qu'un simple touriste.

Il tira une pipe de sa poche et l'alluma. Poirot,

à son tour, prit son étui à cigarettes. Comme il en portait une à sa bouche, l'étranger se pencha vers lui avec son allumette :

— Permettez que je vous donne du feu !

A peine venait-il de prononcer ces mots, que sans le moindre avertissement, toutes les lumières s'éteignirent. Je perçus un léger tintement et une odeur atroce me suffoqua...

CHAPITRE XVIII

LE LABYRINTHE DES ROCHERS

Je ne perdis connaissance que pour une ou deux minutes : lorsque je revins à moi, je sentis que deux hommes m'entraînaient chacun par un bras. J'avais un bâillon dans la bouche. Une obscurité absolue régnait. Je compris que nous traversions l'hôtel. De tous côtés, dans les langues les plus diverses, j'entendis poser des questions : panne d'électricité ? Accident ? Mes ravisseurs me firent descendre quelques marches et nous continuâmes notre chemin à travers un couloir souterrain. Puis nous passâmes par une porte et nous nous retrouvâmes dehors. Peu après, nous avions atteint le bois de pins.

J'aperçus un autre individu qu'on emmenait comme moi et j'en déduisis que Poirot, lui aussi, était victime de ce coup d'audace.

Grâce à sa hardiesse, le « Numéro Quatre » avait triomphé ; il avait dû utiliser un anesthésique à effet foudroyant, probablement du chlorure d'éthyle, dont

il avait rompu une ampoule sous notre nez. Ensuite, dans l'obscurité, ses complices installés à une table voisine, nous avaient bâillonnés et entraînés de façon à déjouer toute poursuite.

Il m'est impossible de décrire notre marche. On nous fit monter, monter, monter, jusqu'à ce qu'enfin sur le flanc de la montagne, se dressât devant nous une masse menaçante et fantastique. Ce devrait être « le Labyrinthe des Rochers » dont Harvey nous avait parlé.

Après nous avoir traînés à travers ce diabolique méandre, nos guides s'arrêtèrent devant un bloc énorme qui obstruait le chemin. Un des hommes se baissa pour pousser quelque chose. Sans le moindre bruit, la masse rocheuse pivota sur elle-même et découvrit un petit tunnel qui s'enfonçait dans la montagne. On nous y poussa pour nous faire suivre un corridor étroit qui s'élargissait à mesure que nous avancions. Nous atteignîmes une vaste pièce éclairée à l'électricité. On nous enleva nos bâillons. Le « Numéro Quatre » ordonna à ses acolytes de nous fouiller ; nos poches furent vidées de tout leur contenu, y compris le petit revolver automatique de mon ami Poirot. Je fus épouvanté à la pensée qu'aucun moyen de défense ne nous restait ; nos ravisseurs étaient beaucoup plus nombreux que nous. Il fallait abandonner tout espoir, c'était la fin.

— Soyez le bienvenu au quartier général des Quatre, monsieur Hercule Poirot, dit le « Numéro Quatre » d'un ton moqueur. Quelle joie inattendue de vous revoir ! Mais entre nous, était-ce vraiment la peine de ressusciter pour en arriver là ?

Poirot ne daigna pas répondre. Je n'osai pas lever les yeux sur lui.

— Daignez entrer, poursuivit le « Numéro Quatre ». Votre venue ne manquera pas de surprendre mes collègues !

Par une petite ouverture pratiquée dans le mur, il nous fit passer dans la pièce voisine à l'extrémité de laquelle se trouvaient une table et quatre chaises. L'une d'elles, inoccupée, était recouverte d'une cape de mandarin ; sur la seconde trônait Abe Ryland, son éternel cigare à la bouche ; sur la troisième, Mme Olivier ; le « Numéro Quatre » prit possession de la quatrième. Nous comparaissions devant le Grand Quatuor. Bien que Li Chang-yen fût absent, bien que sa chaise fût vide, bien qu'il se trouvât loin, très loin, en Chine, sa personnalité puissante n'en dominait pas moins cette néfaste organisation.

En nous apercevant, Mme Olivier ne put réprimer un cri de surprise. Mr Ryland, plus maître de lui, se contenta de déplacer son cigare et de relever ses sourcils grisonnants.

— Quel plaisir de vous revoir, monsieur Poirot, dit lentement Ryland, nous qui vous croyions bel et bien enterré ! Peu importe, maintenant ! La comédie est terminée.

Sa voix ne promettait rien de bon.

Mme Olivier ne dit rien, mais ses yeux et son sourire étaient suffisamment éloquents.

— Madame et messieurs, je vous souhaite le bonsoir, dit tranquillement Poirot.

Quelque chose d'inattendu, d'étrange, me surprit dans la voix de mon ami, et je ne pus m'empêcher

de regarder de son côté ; il semblait parfaitement calme et cependant il y avait dans son attitude un je-ne-sais-quoi de changé !

Un froissement de robe se fit entendre derrière nous et la comtesse Véra Rossakoff fit son entrée.

— Ah ! s'écria le « Numéro Quatre », voici notre précieux et fidèle lieutenant. Un de vos vieux amis est ici, chère madame !

— Mais c'est le petit bonhomme ! Il a la vie dure comme un chat ! Pauvre petit bonhomme, comme vous avez eu tort de vous mêler de tout cela !

Sans se laisser troubler par l'exubérance accoutumée de la comtesse, mon ami, la saluant très bas, répondit calmement :

— J'adore le risque ! Rien de tel que le danger pour m'attirer !

Au son de sa voix, la comtesse lui lança un regard méfiant et mon pressentiment devint immédiatement une certitude.

L'homme à mes côtés n'était pas Hercule Poirot !

Il lui ressemblait de façon extraordinaire ; la même tête en pain de sucre, la même majesté affectée, le même léger embonpoint, seuls, la voix, les yeux, l'expression n'étaient pas les mêmes, quant aux moustaches, aux fameuses moustaches...

La comtesse m'arracha à mes réflexions :

— Vous vous êtes laissé tromper une fois de plus ! Cet homme n'est pas Hercule Poirot !

Le « Numéro Quatre » eut une exclamation d'incrédulité. Mais la comtesse, s'avançant vers Poirot, saisit ses moustaches et les arracha. Cette fois la vérité était établie !

En effet, la lèvre supérieure de cet homme était déformée par une cicatrice qui modifiait l'expression du visage.

— S'il n'est pas Hercule Poirot, qui peut-il être ? murmura le « Numéro Quatre ».

— Je le sais, m'écriai-je, et m'arrêtai épouvanté, craignant d'avoir tout compromis.

Le faux Poirot se tourna de mon côté et d'un ton encourageant :

— Parlez si vous voulez, cela ne changera rien ! L'artifice a réussi, allez-y.

— C'est Achille Poirot, dis-je lentement, le frère jumeau d'Hercule Poirot.

— C'est impossible, dit Ryland d'un air tranchant qui dissimulait mal son doute.

— Le plan de mon frère s'est révélé une vraie merveille, dit Achille sans se troubler.

Le « Numéro Quatre » s'approcha, menaçant :

— En êtes-vous bien certain ? demanda-t-il. N'oubliez pas que, bientôt, vous serez morts !

— Oh ! je m'y attends ! répondit gravement Achille. Mais vous ignorez peut-être qu'un homme peut se sacrifier pour sa cause ? Je sauverai le monde de votre dictature, fût-ce au prix de ma vie !

— En quoi le sacrifice de votre vie aidera-t-il le monde ? demanda Ryland, sardonique.

— Je vois que vous ne saisissez pas toute l'étendue du plan d'Hercule. Permettez-moi de vous dire que votre lieu de retraite est connu depuis plusieurs mois et que tous les touristes et tous les membres du personnel de l'hôtel sont des agents de la Sûreté générale !

« On a établi un cordon de surveillance tout autour de la montagne et même si vous avez plusieurs issues secrètes, vous serez certainement pris. Poirot en personne dirige les opérations. Ce soir, avant de descendre sur la terrasse à la place de mon frère, j'ai soigneusement enduit mes souliers d'une préparation à base d'anis, de façon à permettre aux chiens de suivre ma piste. Ils découvriront certainement le rocher qui situe l'entrée du Labyrinthe. Faites de nous ce que vous voudrez, le filet n'en est pas moins tendu autour de vous ! Vous pouvez abandonner tout espoir de fuite. »

Mme Olivier eut un rire bref :

— Vous faites erreur, dit-elle, nous disposons d'un moyen d'échapper, c'est celui qu'employa Samson ! Du même coup nous anéantirons nos ennemis. Qu'en pensez-vous, messieurs ? demanda-t-elle en se tournant vers Ryland et le « Numéro Quatre ».

Ryland qui fixait Achille Poirot, demanda d'une voix rauque :

— Et s'il nous trompait ?

Achille haussa les épaules :

— Dans une heure, ce sera l'aurore, et il vous sera aisé de vérifier l'exactitude de mes paroles. A l'heure actuelle, ma trace a certainement été relevée.

A peine Achille avait-il terminé sa phrase qu'un bruit insolite se fit entendre et qu'un homme accourut en proférant des paroles incohérentes. Ryland se leva d'un bond et sortit ; Mme Olivier, reculant dans le fond de la pièce, ouvrit une porte que je n'avais pas remarquée ; dans l'entrebâillement, j'aperçus un labo-

ratoire admirablement équipé. Le « Numéro Quatre » se leva à son tour avec précipitation et sortit. Il revint peu après avec le revolver de Poirot qu'il remit à la comtesse.

— Il n'y a pas de danger qu'ils se sauvent, dit-il d'un air farouche, mais il est prudent que vous ayez cette arme sous la main !

Puis il disparut de nouveau.

La comtesse, pendant un instant, considéra attentivement mon compagnon. Enfin, elle se mit à rire :

— Vous êtes vraiment très fort, monsieur Achille Poirot ! dit-elle, railleuse.

— Madame, parlons affaires. C'est une chance qu'ils nous aient laissés seuls ! Quel prix voulez-vous ?

— Je ne vous comprends pas.

— Vous pouvez nous aider à fuir, vous connaissez les sorties secrètes, c'est pourquoi je vous demande votre prix.

Elle eut un nouvel éclat de rire :

— Plus que vous ne pouvez payer, petit bonhomme ! Dites-vous bien que tout l'or du monde ne m'achèterait pas !

— Vous ne m'avez pas compris, je n'ai pas parlé d'argent. Chacun de nous a sa valeur, et je prétends être assez intelligent pour me sentir capable de réaliser votre souhait le plus cher, en échange de la vie et de la liberté.

— En d'autres termes, vous vous prenez pour un magicien ?

— Si vous voulez !

La comtesse abandonna son ton railleur. Avec un regard empreint de nostalgie, elle murmura :

— Fou que vous êtes !... mon souhait le plus cher ?... Pouvez-vous me rendre la jeunesse ? Pouvez-vous ressusciter les morts ?

Achille Poirot l'observait curieusement :

— Lequel des deux désirez-vous le plus ? Choisissez !

Elle eut un rire moqueur :

— Vous allez me vendre de l'Elixir de Vie ? Eh bien ! Faisons un marché ! J'avais un enfant, rendez-le-moi et vous serez libres.

— D'accord ! J'accepte, et vous reverrez votre fils. Vous avez la parole... La parole d'Hercule Poirot.

Cette étrange femme eut une nouvelle crise de rire hystérique.

— Mon cher monsieur Poirot, j'ai peur de vous avoir pris au piège ! Vous êtes bien gentil de vouloir retrouver mon fils, mais je sais que vous n'y parviendrez pas. Ce serait là un marché de dupe.

— Madame, devant Dieu, je vous jure de retrouver votre enfant.

— Je vous ai demandé d'abord si vous pouviez ressusciter les morts ?

— Alors votre enfant est...

— Oui, il est mort, hélas !

Il avança d'un pas et lui saisit le poignet.

— Madame, je vous jure encore de tenir parole !

La comtesse, fascinée, fixa le détective :

— Vous ne me croyez pas, je le vois ; aussi, per-

mettez-moi de vous donner une preuve ; allez chercher le portefeuille qu'ils m'ont enlevé.

Elle quitta la pièce et revint peu après, tenant le portefeuille d'une main et le revolver de l'autre.

J'eus l'impression très nette que le bluff de Poirot avait peu de chance de réussir, la comtesse Véra Rossakoff n'étant pas de taille à se laisser duper.

— Ouvrez-le, madame, cherchez à gauche ! C'est cela même... Prenez cette photographie et regardez-la.

Hésitante, elle tira du portefeuille une petite photographie d'amateur. A peine l'eut-elle aperçue, qu'elle poussa un cri et se précipita vers mon ami.

— Où ?... Où ?... Dites-le-moi ! Où ?

— Souvenez-vous de notre marché, madame !

— Oui, oui, je vous ferai confiance, mais hâtez-vous avant qu'ils ne reviennent.

Le prenant par la main, elle l'entraîna rapidement et sans bruit hors de la pièce et je les suivis.

Elle nous conduisit dans le tunnel par lequel nous étions arrivés, puis nous fit tourner à droite. A plusieurs endroits le souterrain se ramifiait, mais sûre du chemin, la comtesse nous guida sans hésiter, d'un pas de plus en plus rapide.

— Puissions-nous sortir à temps ! dit-elle haletante. Il nous faut être dehors avant l'explosion.

Au chemin qu'il nous fallut parcourir, je compris que nous traversions la montagne et que nous déboucherions sur l'autre versant. Couverts de sueur, les membres brisés, nous courions toujours.

Enfin, enfin, j'aperçus au loin la lueur du jour. Encore quelques pas, un dernier effort et nous étions

dehors ! La montagne entière baignait dans le reflet rose de l'aurore.

Le cordon de surveillance ne chômait pas ; à peine étions-nous sortis du souterrain que trois hommes nous saisirent. Mais ils nous relâchèrent aussitôt en poussant un cri de surprise.

— Vite, dit mon compagnon, vite, vite ! Fuyons tous ! Il n'y a pas une minute à perdre...

Il n'acheva pas sa phrase. La terre trembla sous nos pieds, nous nous sentîmes projetés en l'air, un grondement terrifiant ébranla la montagne tout entière !...

Lorsque je repris connaissance, l'homme assis près du lit se pencha sur moi.

C'était Achille Poirot... Achille ou Hercule ?

— C'est moi, mon vieux Hastings ! C'est moi ! mon frère Achille est déjà reparti... au pays du mythe, car il n'a jamais existé que dans mon imagination. Le « Numéro Quatre » n'est pas le seul à savoir jouer un rôle. Un peu de belladone dans les yeux, le sacrifice de mes moustaches, et une vraie cicatrice qui m'a bien fait souffrir il y a deux mois — car je ne pouvais songer à offrir un pastiche à l'œil de lynx du « Numéro Quatre » ! Ajoutez à cela votre propre certitude, car vous étiez persuadé qu'Achille Poirot existait — et c'était complet ! Vous m'avez apporté une aide inappréciable. Notre réussite vous est due au moins pour la moitié ! Toute la difficulté consistait à leur faire croire qu'Hercule Poirot était dehors, occupé à diriger les opérations. C'était d'ailleurs le

seul mensonge ! Tout le reste était exact : l'emploi de l'anis, le cordon de surveillance, etc., etc.

— Pourquoi n'avez-vous pas réellement envoyé une doublure à votre place ?

— Vous n'auriez tout de même pas voulu que je vous envoie à la mort sans vous suivre moi-même ! Vous paraissez avoir une jolie opinion de moi ! D'ailleurs, j'ai toujours senti qu'on pourrait s'entendre avec la comtesse.

— Comment avez-vous bien pu arriver à la convaincre ? C'était une grosse pilule à lui faire avaler...

— La comtesse est bien plus perspicace que vous, mon cher Hastings ! Pour commencer, elle s'est laissée prendre à mon déguisement, mais elle n'a pas tardé à le découvrir. Au moment où elle m'a dit : « Vous êtes vraiment très fort, monsieur Achille Poïrot ! » J'ai compris que le moment était venu de jouer mon dernier atout...

— Mais où vouliez-vous en venir avec cette histoire d'enfant disparu ?

— Je voulais en venir, tout simplement, là où j'en suis venu ! Vous connaissez ma devise : « Etre prêt ! » Dès que j'ai su que la comtesse Rossakoff était mêlée à l'affaire des Quatre, je me suis renseigné sur ses antécédents. J'ai appris qu'elle avait eu un enfant et qu'on l'avait enlevé. Elle le croyait mort, mais ce n'était pas un fait. J'ai réussi à retrouver la trace de cet enfant, qu'on m'a remis contre une forte rançon, et je l'ai confié à de braves gens. Il ne me restait qu'à le photographier dans sa

nouvelle famille d'adoption, et mon petit coup de théâtre était prêt !

— Vous êtes extraordinaire, Poirot ! Formidable !

— Je vous avoue qu'il m'était agréable de saisir cette occasion de témoigner mon admiration à la comtesse Rossakoff. J'aurais été peiné de la voir périr dans l'explosion.

— J'ose à peine vous demander quel a été le sort des Quatre ?

— Tous les cadavres ont été retrouvés. Celui du « Numéro Quatre » était méconnaissable ; la tête avait été arrachée du corps. J'aurais préféré... pouvoir le reconnaître... être sûr... mais tant pis ! Regardez donc ceci, ajouta Poirot en me tendant le journal.

On annonçait le suicide de Li Chang-yen dont la tentative de coup d'Etat avait lamentablement échoué.

— Il était mon principal adversaire, dit gravement Poirot. Bien que nous ne nous fussions jamais rencontrés, c'était un duel entre nos deux intelligences ! Lorsqu'il a appris la mort de ses trois confrères, il a joué le tout pour le tout et il a perdu. Je regrette de n'avoir pu reconnaître le « Numéro Quatre », car si jamais... Mais non ! J'ai trop d'imagination, il est certainement mort. A nous deux, mon cher Hastings, nous avons affronté et vaincu le Grand Quatuor ! Maintenant, mon ami, vous allez rejoindre votre charmante femme ! Quant à moi... je vais prendre ma retraite définitive. La grande affaire de ma vie est terminée et auprès d'elle toute autre me paraît bien fade. C'est décidé, j'irai planter mes choux ! A moins que... à moins que je me marie !

Et Poirot eut un rire embarrassé. J'ai souvent remarqué le faible qu'ont les hommes de petite taille pour les femmes grandes et élancées...

La comtesse Rossakoff, bien qu'elle fût délivrée du joug des Quatre, avait toujours quatre centimètres de plus que Poirot !

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge - Usine de La Flèche.
ISBN : 2 - 7024 - 0060 - 4 (Club des Masques).
ISBN : 2 - 7024 - 1262 - 9 H 52/0134/8

les quatre

– Hastings, tout récemment, j'ai entrepris de mon propre chef une petite enquête.
– Une enquête sur ?
– Sur... sur... sur les Quatre !
– Quels Quatre ? Vous ne parlez pas, j'esp d'un quatuor artistique ? Ni des quatre gran puissances mondiales ? Ni du Pacte à qua
– Non, dit lentement Hercule Poirot. Je p d'un quatuor criminel, une bande internati le, et je crois qu'il s'agit d'une affaire de gra envergure.

Y0-DBX-330

9 782702 412626

Dépôt légal - Impr. 1345-5 - Ed. 9693 - 4e trim. 1981